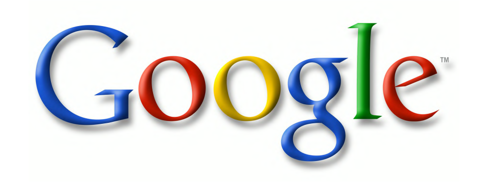
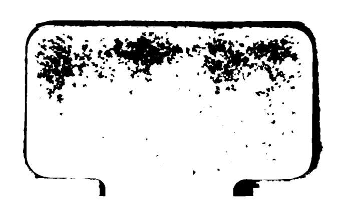






HISTOIRE
DE LA
VIE ET DE LA MORT
DE
BIANCA CAPELLO.

T. III.



Ah ! je voudrois qu'il me haïsse !

HISTOIRE
DE LA
VIE ET DE LA MORT
DE
BIANCA CAPELLO,
NOBLE VÉNITIENNE
ET GRANDE DUCHESSE
DE TOSCANE.

Sævus amor ! ...... VIRG. Eccl. VIII

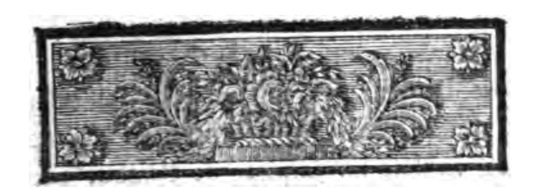
TOME TROISIEME.



A PARIS

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arts.

1790.



HISTOIRE DE LA VIE ET DE LA MORT DE BIANCA CAPELLO, NOBLE VÉNITIENNE, ET GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE.

BIANCA n'avoit jamais paru plus attrayante aux yeux du Grand-Duc, que dans cet habit de deuil. Ils tinrent réciproquement ce qu'ils s'étoient

promis. François, de son côté, ne cessa point de tâcher de consoler Bianca, & de vouloir lui inspirer de l'amour par de fréquens cadeaux, des billets doux & des visites personnelles. Bianca refusa les présens du Grand-Duc, ne répondit pas du tout à ses lettres, & ne reçut pas du tout ses visites, ou ne le fit qu'accompagnée de ses femmes-de-chambre, qui avoient ordre de ne la point quitter. A chaque parole flatteuse du Grand-Duc, elle jettoit un regard sur le sanglant bracelet & restoit muette. — Si elle évitoit de parler en particulier au Duc, elle cherchoit d'autant plus soigneusement toutes les occasions de lui parler en public : appuyée par le peuple, elle renouvelloit ses plaintes, & le conjuroit de faire informer contre les Ricci, fugitifs, afin de lui procurer une juste vengeance.

Le Grand-Duc avoit déjà réellement ordonné l'enquête qu'il avoit promise,

mais vraisemblablement pas avec tout le zele que Bianca l'auroit desiré. Il survint alors une circonstance qui rendit ce zele vraiment actif; la Grande-Duchesse mourut; sa mort anéantit une des principales objections que Bianca opposoit souvent à l'amour du Prince, lorsquelle vouloit contenir sa passion dans les bornes légitimes. Il fit inhumer la Princesse avec toute la magnificence due à son rang & à sa haute naissance; son oraison funebre fut publiquement prononcée, & François se réjouissoit en secret de sa mort. La recherche des assassins de Bonaventuri se fit enfin avec plus de succès; à peine en eut-il les preuves qu'il desiroit, qu'il courut en faire part à Bianca.

LE GRAND-DUC.

Vous trouverai-je donc toujours dans cette affreuse tristesse? Consolez-vous,

charmante veuve ; promptement j'adoucirai peut-être votre chagrin ; mes lettres circulaires m'ont enfin procuré la découverte des fugitifs, &c . . . . (*En jettant un regard ſur la femme-de-chambre*) mais je déſirerois m'en entretenir avec vous ſans témoin.

BIANCA. (*Ses yeux décelent un empreſſement de curioſité.*)

Si V. A. S. le trouve néceſſaire, (*à la femme-de-chambre*) retirez-vous, mais ne vous éloignez pas trop.

LE GRAND-DUC (*Un peu ſenſible.*)

Encore de la défiance dans cet ordre ! Bianca, l'homme qui oublie tout auſſitôt qu'il vous voit, excepté ſon amour, mérite-t-il un pareil procédé de votre part ? qui . . . .

BIANCA.

V. A. S. vouloit me donner des nouvelles de Ricci !

LE GRAND-DUC.

Vous les entendrez dans l'inſtant. — (*Il ſe tourne vers le portrait de Bonaventuri ſuſpendu dans la chambre.*) Vole préſentement réconciliée au lieu de ta deſtination, ombre outragée, ſi digne d'envie autrefois par la poſſeſſion de la plus belle des femmes, & même encore après ta mort, à cauſe de ſes larmes pour toi. — Tu es vengé; tes aſſaſſins ont ajouté le ſuicide à l'homicide.

BIANCA (*Un peu ſurpriſe.*)

Ils ſont devenus ſuicides? — Qu'entendez-vous par-là, mon Prince?

LE GRAND-DUC (*En lui préſentant un écrit.*)

Liſez cette lettre, charmante Bianca; je viens de la recevoir du Sénat de Gênes. Vous verrez qu'à ma requiſition

réitérée, il a enfin découvert la caverne dans laquelle les Riccis, presque absorbés par la misère, & craignant le jour, se cachoient; que l'on a envoyé une troupe de soldats avec ordre de les prendre; que ces malheureux ont eu l'audace de se défendre les armes à la main, deux contre vingt, que François a été tué, & que Robert s'est cassé la tête lui-même la premiere nuit de son emprisonnement. —— Vous verrez le tout beaucoup plus circonstanciellement dans la présente lettre.

BIANCA. (*lit; ensuite.*)

Il s'est tué lui-même! — en vérité pareil scélérat étoit digne d'être son propre bourreau.

LE GRAND-DUC.

Madame, ne pensez-vous pas présentement que les assassins de votre époux aient été suffisamment punis? Ils ont ré-

paré leur crime par une vie agitée & pleine de tourmens, par la prison, par la mort, même par une mort ignominieuse ? N'êtes-vous pas convaincue que j'ai à présent entiérement satisfait à ma promesse ? Du moins autant qu'il étoit en mon pouvoir ?

BIANCA.

Comment pourrois-je m'hasarder de penser différemment ? — Permettez que pénétrée des sentimens de la plus vive reconnoissance je me jette à vos....

LE GRAND-DUC. (*la relevant.*)

Non, adorable Florentine, toute génuflexion en remercîment me répugne ; témoignez-moi votre gratitude d'une maniere beaucoup plus anologue à vos attraits & à votre mérite. — Souffrez que j'entonne de nouveau une mélodie déjà si souvent commencée ; que je re-

nouvelle une priere déja ſi ſouvent faite. Aujourd'hui je crois avoir plus de droit d'en eſpérer l'accompliſſement que ci-devant ; cette priere conſiſte à vous engager de quitter ce deuil, & de répondre à mon amour.

BIANCA (*baiſſant la vue avec un air d'inquiétude, qui n'annonce cependant point de courroux.*)

Cette priere ſeroit aujourd'hui plus fondée ?

LE GRAND-DUC.

Sans doute, perle du beau ſexe ! tout ce que la nature a créé, mon amour même, doit avoir un terme. Nos devoirs réciproques ont pris fin, & cependant vous voudriez ne pas donner de bornes à votre triſteſſe ? Vous voudriez continuer à faire un ſacrifice à votre époux, qui ne peut lui être d'aucune utilité, & qui prive les vivans de votre aimable compagnie ? N'avez-vous pas rem-

pli tout ce que le devoir vous prescrivoit ? Le terme ordinaire du deuil n'est-il pas doublement expiré ? — J'avoue que sans vos plaintes j'aurois très-certainement laissé traîner aux Riccis une misérable vie dans le bannissement. — Votre époux vous étoit cher. Soit ! je n'ai garde de blâmer votre choix, il étoit également le mien ; vous le choisîtes pour époux & moi pour ami. Mais auroit-il fait pour vous ce que vous faites pour lui ? Pour m'expliquer avec indulgence, ne réunissoit-il pas un peu d'inconstance à mille belles qualités ? Cette inconstance même, ne lui a-t-elle pas causé une mort si prématurée ? Et votre douleur devroit n'avoir point de fin ? — (*en la prenant avec ardeur par la main*) Non ?

B i a n c a. (*Qui n'ose tout-à-fait retirer sa main.*)

V. A. S., je répete simplement ce que j'ai déja dit si souvent....

LE GRAND-DUC (*l'interrompant.*)

Ce que vous avez vraiment déja dit souvent ; mais vos objections ont toujours été poussées trop loin, & à présent elles seroient tout-à-fait déraisonnables. — Bianca, écoutez-moi ! vous savez le changement survenu depuis peu. Les liens qui m'unissoient à une épouse d'un caractere si différent du mien, ont été dissous par celle qui dissout tout par la mort. De tout temps je vous ai offert un cœur sans partage ; mais sur-tout à présent il n'en connoît plus d'après les loix divines & humaines. Vous êtes libre & moi également. Nous avons tous deux rempli notre devoir envers des époux qui reposent en paix. Ils n'ont plus aucune prétention sur nous. Charmante Florentine, voulez-vous persister à dédaigner le plus tendre, le plus fidele, le plus passionné de vos adorateurs ? — Au printemps de la jeunesse, il est

impossible que plaine d'attraits vous puissiez déja renoncer à l'amour. Cet excès de tristesse ne sauroit toujours durer, parce qu'il est un excès; même s'il duroit trop long-tems, ce seroit offenser l'humanité & la divinité en même-tems. — Hé bien, Bianca, je dépose encore une fois à vos pieds tout mon avoir & mon pouvoir; tout ce que renferment les superbes murs de Florence & leur riche canton. — Puis-je espérer que vous m'écouterez enfin? Votre époux & mon épouse étoient toujours les motifs de vos objections (15). L'un est réconcilié, l'autre n'existe plus. Puis-je espérer? — Le puis-je? — (*d'un ton douloureux.*) Ne suis-je pas seulement digne d'une syllabe de réponse?

BIANCA. (*Emue.*)

Je supplie V. A. S. de ne pas insister aujourd'hui pour m'arracher une réponse!

LE GRAD-DUC.

Quand m'en ferez-vous une ? — Quand ?

BIANCA. (*Voulant se retirer.*)

Laissez-moi, je vous en conjure !

LE GRAND-DUC. (*Avec ardeur.*)

Je fais le serment de ne vous point laisser. — Quand aurois-je cette réponse ? Demain ? — Demain ? — Vous gardez le silence ? — (*gaiement.*) Ainsi demain !

BIANCA. (*Sérieuse.*)

D'où vient cet ainsi ? Quand est-ce que je le promis ?

LE GRAND-DUC.

Ha, c'est déja une lueur d'espoir, que vous ne l'avez pas démenti ! — (*sai-*

ſiſſant ſa main.) Charmante Bianca; cette boucle enſanglantée, ſi ſouvent muette & triſte réponſe à mes queſtions, devoit vous faire ſouvenir de Bonaventuri & de ſa vengeance; il eſt vengé! cette bouche devient inutile. (*Il arrache leſtement le bracelet.*)

BIANCA. (*Courant après.*)

V. A. S....

LE GRAND-DUC.

Demain! demain la réponſe! il y a un moment que vous vouliez que je vous quitte, & je pars à préſent! (*il s'en court.*)

BIANCA.

V. A. S.! — mon bracelet! — il eſt impoſſible, — (*elle court après lui.*)

BIANCA. (*Seule le même ſoir, étant devant le portrait de Bonaventuri.*)

Pourquoi m'en ferois-je plus long-tems un myſtere ? Mes oreilles ont récupéré l'ouïe, & mon cœur eſt redevenu ſenſible. — Il eſt encore ma penſée continuelle ; mais non mon unique, (*fixant l'emplacement de ſon bracelet.*) Il y a quelque ſemaines que je n'aurois pas ſouffert ce rapt ! & aujourd'hui je ne me fâchois pas pour tout de bon, quoique j'en faiſois le ſemblant ! — (*elle ſe jette ſur une chaiſe voiſine pour réfléchir.*) Et demain — demain ! s'il inſiſte pour une réponſe ? Quelle réponſe lui donner? A lui, qui en eſpere ſi viſiblement une favorable ; à qui j'en ai clairement fait eſpérer une analogue à ſes deſirs ? — (*Se levant & s'avançant vers le portrait.*) Me pardonne-tu, ombre de mon bien aimé, ſi moi, dont une ſubite diſette menace l'avenir, moi abandonnée

de toi, abandonnée de tout le monde, étrangere dans ce pays, sans espoir d'une réception favorable dans ma patrie, assiégée depuis l'an & jour, par le plus généreux, par le plus aimable prince, obsédée par des ennemis intérieurs, — me pardonne tu, si je suis une femme? — (*tombant en arriere.*) Dieu! grand Dieu! que viens-je de prononcer! — (*Pause, reprenant courage.*) Rien? Absolument rien, qui mérite cette pudeur! — parle toi-même, esprit de mon époux, où que tu puisses être, seroit-ce même devant le trône de l'éternel; parle, peux-tu me reprocher une parole désagréable, une pensée révoltante, un moment de cessation d'amour pour toi pendant tout le tems de notre mariage? peux-tu compter les larmes, que j'ai consacrées à ton inconstance pendant des nuits désertes, & à ta mort dans des nuits encore plus solitaires? Ne préférerois-je pas encore dans ce moment-ci

de mourir avec toi à la vie la plus fortunée ? — Mais comme je vis & suis forcée de vivre — Ha, pardonne moi, pardonne moi ! je le sens, ton rival devient trop dangereux (16). — (*Pause.*) Pourquoi tremble-je de nouveau ? N'ai-je pas accompli, ce que je pouvois & devois ? Les loix divines & humaines défendent-elles un second amour ? Le Grand-duc François n'est-il pas digne de cet amour ? — Un puissant prince & cependant n'oubliant jamais qu'il n'est qu'un homme ! si beau, si doux, — & si plein d'agrement, que même sans un trône de souverain . . . . Pauvre Bianca ! où t'égares-tu ? cela même en face de ce portrait ? — O nature de femme ! la foiblesse est ta matiere principale ; la sensibilité ton tombeau ! nous voulons résister pendant des siecles, & les mois nous paroissent une éternité. — (*Elle baisse la vue & elle part.*) Je ne te fixe pas, image de mon époux, de crainte que ton œil ne me punisse !

Le Lendemain.

LE GRAND DUC, BIANCA.

LE GRAND-DUC.

Et quand bien vous emploiriez encore mille ſubterfuges & un nombre infini de preuves pour obtenir un plus long délai, je ſuis décidé à entendre prononcer ma ſentence.

BIANCA.

Moi porter un jugement ſur mon ſouverain!

LE GRAND-DUC.

Ouï—ouï, vous le pouvez! perſonne ne le peut que vous! — dans vos entretiens avec moi, vous vous rappellez trop ſouvent cette dignité, que je voudrois pouvoir entierement dépoſer auprès de vous, — vous vous ſouvenez ſi volontiers que je ſuis un prince. Soit.

donc, Bianca; c'eſt votre prince qui demande votre amour, qui vous en jure un éternel! s'il ne peut toucher votre cœur par la voie de la tendreſſe; avec quel plaiſir ne cherchera-t-il à le faire par celle de l'ambition.—Il a vu ſeulement les autres plier le genou devant lui; il n'a plié le ſien, juſqu'ici, devant perſonne que devant Dieu, il le pliera à préſent auſſi devant le plus beau chef-d'œuvre de la divinité! (*il ſe met à ſes genoux.*)

BIANCA. (*angoiſſée.*)

V. A. S.—V. A. Séréniſſime!—je vous en conjure, ne m'humiliez pas. Si vous voulez que je profere encore une parole.

LE GRAND-DUC.

Vous le ferez, & alors je me relevrai! je proteſte ici à vos genoux, que ma félicité dépend de votre amour; que ſans

lui le trône ne m'eſt qu'un tourment, & la vie une miſere. Bianca, des années ſe ſont écoulées depuis que je vous vis pour la premiere fois : mon inclination pour vous me parut déjà alors infinie ; & néanmoins elle s'eſt accrue chaque jour depuis ce temps-là ! aucun refus ne rebutoit mon amour, aucun empêchement ne le refroidiſſoit. — Femme généreuſe, pétrie de ſentimens, rien n'eſt-il donc capable de gagner votre cœur ? Ni l'étendue, ni l'ardeur, ni la durée de ma tendreſſe ?

BIANCA.

Soit donc, je mépriſe la voie de l'ambition ; mais je me ſens dans l'impuiſſance de dédaigner plus long-temps celle de la tendreſſe. Levez-vous, Prince, votre perſévérance m'arrache mon ſecret, & il eſt l'aveu de mon amour pour vous.

LE GRAND-DUC (*se levant d'un saut & joyeusement.*)

De l'amour réciproque ! — parole enchantereſſe ! l'harmonie des mœurs angéliques eſt diſſonante en comparaiſon de toi. — Eſt-il poſſible ? Bianca, eſt-il poſſible, que vous me payez de retour ? — Hé bien, ce baiſer ſera donc — (*en lui apliquant un baiſer.*)

BIANCA. (*ſe repliant en arriere.*

Il n'eſt pas encore permis, — (*d'un ton ſérieux, mais cependant enflammé.*) Oui, mon Prince, je vous aime ; vos paroles m'ont depuis long-temps pénétrée plus profondément que je ne l'aurois voulu ; plus profondément que vous ne l'eſpériez peut-être vous même ; mais je vous aime ſi ardemment, que je ne voudrois pas voir les délices qui nous ſont peut-être réſervés à tous deux, dans l'ivreſſe de baiſers, affoiblis par une conſ-

cience bourrelée, ou enfin, tout-à-fait payée d'une profanation.

LE GRANR-DUC.

Une profanation ! une conſcience bourrelée !

BIANCA.

Sans contredit ! n'ont-elles pas preſque toujours été les ſuites des plaiſirs de l'amour ? ne diminuent-elles pas toute félicité de l'ardeur, auſſi long-temps que la religion ne conſacre point ces plaiſirs, que des ſaints & légitimes liens ne les confirment pas ? — Si une pareille union eſt de votre goût ; en ce cas, mon très-gracieux ſouverain, dès ce moment mon cœur eſt auſſi entierement à vous, qu'il étoit ci-devant à Bonaventuri ; mais ſi votre intention n'eſt pas telle, je l'avoue ſans déguiſement, je conſerverai alors auſſi long-temps que je vivrai, votre chere image, que l'amour m'a lentement

mais aussi plus solidement gravé dans le cœur; & je chercherai dans la plus prompte fuite, sinon la délivrance, du moins l'adoucissement de mes maux; j'irai déplorer loin de Florence la passion, qui m'auroit peut-être servi de punition, parce que j'aurois aussi dû encore rester fidele dans le tombeau, au premier & seul homme, que mes levres avoient jamais touché.

LE GRAND-DUC (*qui est comme stupéfait.*)

Bianca! vous comprens-je bien?

BIANCA. (*avèc un peu de sensibilité.*)

Si V. A. S. ne me comprend pas à présent, nos cœurs ne s'entendront jamais.

LE GRAND-DUC.

Notre amour ne doit dater qu'au pied des autels?

BIANCA.

Il ne peut être légitime autrement; & il n'exiſtera pas ſans cela. — Vous changez de couleur? Vous devenez ſérieux? —— (*avec un peu d'aigreur.*) pardonnez-moi, ſi d'après tant de ſermens j'ai été enfin aſſez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez réellement.

LE GRAND-DUC.

Puiſſe le deſtin m'abaiſſer juſqu'à l'état du plus vile mendiant, ſi je ne vous aime pas plus ardemment, que les paroles & les penſées ne peuvent l'exprimer. La principale preuve de mon inclination doit être la ſincérité; en conſéquence, dès ce moment chaque penſée de mon cœur va ſe développer devant vous. — Je m'engage par les ſermens les plus ſolemnels, que jamais femme dans l'univers entier, fût-elle

impératrice depuis le levant jusqu'au couchant, quand même elle m'offriroit avec sa main, la domination de dix royaumes, pour me détourner de mon amour, ou même seulement pour la partager, je fais serment, dis-je, que la mort seule sera capable de me refroidir, & qu'il n'y aura que le tombeau qui pourra nous séparer; je suis prêt de faire & de tenir ce serment que je viens de jurer : mais mon épouse légitime — (*il s'arrête.*)

BIANCA.

Hé bien ? Mais votre épouse légitime?

LE GRAND-DUC.

Les devoirs de François, comme homme, sont différens de François, comme Grand-Duc, hélas! que ne lui est-il permis de ne jamais être qu'homme! mais comme Bianca, elle-même, seroit mécontente, s'il ne s'efforçoit pas de

faire

faire ce qu'exigea & sa naissance de prince, & le bien être du peuple confié à ses soins ; qu'elle me pardonne donc... (*il s'arrête de rechef.*)

BIANCA.

Votre silence est trop significatif, pour que je ne comprenne pas suffisamment vos raisons, pour que je ne les devine pas. Qui plus est, j'approuve ce silence & ce doute. — Oui, Prince, je veux que votre amour pour moi ne puisse jamais abaisser le souverain ; mais si toute fois vous pensez que ma naissance me prive du droit de pouvoir être honorée de votre main, aprenez que vous vous trompez : je suis aussi issue du plus noble sang de l'Italie : ma famille au moins aussi ancienne que la vôtre, commandoit déjà, lorsque celle de Médicis avoit encore long-tems & beaucoup à travailler aux fondemens de sa grandeur.

LE GRAND-DUC.

Bianca, vous me surprenez.

BIANCA.

J'ignore si ce que je viens de dire est si surprenant; mais je sais que je dis la vérité, & je m'offre de vous rendre la chose aussi clair que le jour.

LE GRAND-DUC. (*avec empressement.*)

Je vous conjure donc de le faire; je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, que si je peux réunir l'amour & le devoir en vous épousant, qu'il ne dépendra que de vous d'être demain grande duchesse de Toscane.

BIANCA.

Hé bien, je prends au mot. Vous saurez donc, que l'infortunée, que vous

voyez présentement devant vous, de la basse extraction de laquelle vous jugiez avec beaucoup de vraisemblance, est cependant la fille unique du Sénateur Vénitien Capello; d'un noble, dont V. A. S. doit assurément connoître le nom; dont la famille abonde en hommes également célebres dans la guerre comme dans la paix.

LE GRAND-DUC (*surpris.*)

Une Capello, & malgré cela épouse de Bonaventuri!

BIANCA.

'La toute puissance de l'amour abaisse aussi souvent qu'elle éleve: mon cœur ne consulta dans son choix que la valeur de l'ame, avant que je connusse la condition de mon amant; mais lorsque j'offris ma main à Bonaventuri, je ne renonçai aucunement aux prérogatives de mon

illustre famille : depuis une longue suite d'années, elle a fourni des chefs célebres à la premiere de toutes les républiques aujourd'hui florissantes ; elle lui a donné des héros, qui ont su vaincre les ennemis, faire quartier aux vaincus, humilier de fiers adversaires, & avoir de l'émulation pour chaque vertu humaine.

LE GRAND-DUC.

Je le crois volontiers ; mais un sang de prince....

BIANCA.

Il coule aussi noble dans les veines des Sénateurs de Venise que dans celles d'un Roi. Vous, mon prince, décidez du sort de la Toscane ; mon pere & ses ancêtres décident souvent par leur voix de celui de trois royaumes, d'un vaste territoire en terre ferme, & de la plus superbe, de la plus opulente de toutes les villes. — Dieu laisse prospérer Florence ! elle

est une perle de la couronne d'Italie ; mais depuis que la superbe Rome est déchue de sa grandeur, aucune ville n'a tant de droit à prétendre au diadême d'Italie que Venise, devant qui la mer & les régions tremblent. — Vous, mon prince, vous portez le diadême de vos propres états ; mes ancêtres encore plus désintéressés que le grand Côme, l'ont affermi sur le front de la république, leur mere, & l'ont conservé par la sagesse de leurs conseils & par l'effusion de leur propre sang.

LE GRAND-DUC.

Plus que convaincant pour moi ! mais pour ce qui concerne la multitude ? — Ne se trouve-t-il pas une énorme différence entre un souverain illimité, & le serviteur d'un état ?

BIANCA.

Non, mon Prince, les Capello n'ont

jamais été assujettis à aucun Seigneur; mais simplement aux loix, qu'ils se prescrivirent souvent eux-mêmes! — chaque prince ne doit-il pas également les observer? S'appelleroit-il encore plus souverain', si d'ailleurs il fait son devoir, est-il plus que le premier serviteur de l'état? — L'on a vu des Romaines qui ont refusé la main des Rois, parce que leurs peres décidoient du sort de ces rois: l'on a vu des Vénitiennes, dont des souverains se croyoient honorés de leur main. — La couronne de Chypres n'a-t-elle pas brillé sur la tête de Catherine Cornaro? Mon Prince, n'est-il pas plus que vrai-semblable, que le bonnet Ducal ne brille sur votre front que par la voix de quelque Capello; par conséquent de mes ancêtres (17)?

LE GRAND-DUC (*extrêmement surpris.*)

Le bonnet Ducal sur mon front, par

la voix de quelques Capello ? — Adorable Bianca, jusqu'où vous égare votre esprit ?

BIANCA.

Vous avez raison, c'est l'esprit d'une Vénitienne, qui parle par mon organe ; mais je m'étonne de ne pas trouver tout-à-fait en vous l'esprit de Côme premier.

LE GRAND-DUC (*comme auparavant*).

De Côme premier ? En vérité, Madame, je suis forcé de vous prier d'être moins énigmatique pour moi.

BIANCA.

Mon Prince a-t-il donc réellement oublié l'époque, où son grand ayeul, banni par ses envieux, se réfugia de Florence à Venise ? Où la magnanimité des patriciens, & notamment des Ca-

pello (1) s'intéressa en faveur du noble réfugié ? A-t-il oublié que particulierement le Sénat de Vénise opéra le triomphe, avec lequel Côme retourna dans sa patrie, & qu'il fut élevé sur le trône qu'occupe encore présentement son arriere petit fils, avec un double éclat justement mérité ?

LE GRAND-DUC.

Sur mon honneur je l'avois oublié, j'en suis véritablement honteux.

BIANCA.

Si vos sujets bénissent aujourd'hui le prince, qui les craignoit en tems de guerre, & qui les rassure en tems de paix ; à qui doivent-ils ce bonheur ? Au Sénat de Venise ! à qui le Grand-Duc François est-il redevable d'être issu de

---

(1) Voyez l'Introduction, premier Tome, page 31.

têtes couronnées & de régner lui-même? Au Sénat de Venise! quel reproche pourroient lui faire les Florentins, si lui, petit-fils du protégé épousoit la petite fille de ses protecteurs; mais je m'oublie, j'oublie que c'est vous, mon prince, qui recherchez mon amour, & non moi le vôtre. Il suffit que vous connoissiez la fille de Capello; bannissez-la de vos états de la maniere la plus ignominieuse, si elle se comporte jamais de façon à faire déshonneur à sa famille! si jamais les plus brillantes promesses, si tout le grand-Duché de François la tente sans sa main!

LE GRAND-DUC.

Recevez donc cette main, charmante Bianca; le Grand-Duc de Toscane l'offre à sa future épouse. Ses raisons ont aussi puissamment vaincu son esprit, que ses attraits avoient depuis long-temps triomphé de son cœur. — Lui est-il pré-

sentement permis comme promis de solliciter le baiser des Fiançailles? (*en l'embrassant.*)

BIANCA.

Il peut le prendre, il sera réciproque; mais seulement à cette condition! —— (*comme il lui applique une quantité de baisers sur les levres, en se débarrassant enfin,*) Prince! Prince! appellez vous celà un baiser?

LE GRAND-DUC.

Un simple baiser est-il autre chose à un amoureux passionné, qu'une boisson à quelqu'un qui souffre de la soif? Elle l'altere encore davantage sans arrêter sa soif.

BIANCA. (*souriant.*)

Pourquoi ne disiez-vous pas cela plutôt? J'aurois au moins eu un motif de vous refuser celui-ci; par compassion pour

vous même. — Mais c'eſt un mal ordinaire, nous ſommes toujours la proie de la ruſe des hommes. (*en l'embraſſant tendrement.*)

LE GRAND - DUC (*ne ſe poſſédant pas de joie.*)

Bianca, ma chere Bianca! prodige de beauté & en même - temps de vertu! prodige d'eſprit & d'éloquence! il ne dépend à préſent que de vous de fixer le jour auquel la couronne de Florence vous rendra la premiere des dames Florentines, & auquel je ſerai le plus heureux des fils de l'univers. A la vérité je prévois toutes les difficultés qui voudroient s'oppoſer à ma félicité; mais je ſuis à vous, je ſuis ſouverain: approchez, quiconque à quelque choſe à objecter.)

Tirons le rideau ſur la ſuite de cet entretien! — non pas que François & Bianca euſſent fait ou dit quelque choſe;

où la présence d'un ange, ou au contraire celle de la calomnie, elle-même auroit pu leur être redoutable. Cependant la félicité de deux amans, qui s'entretiennent avec ouverture de cœur pour la premiere fois, a des syllabes particulieres & pleines de significations, a tant de regards parlans, qu'il ne reste à cet historien que le parti de se taire.

Toute l'ame de François étoit alors concentrée dans ces paroles : approche qui conque a quelque chose à objecter ! cependant lorsqu'il fut éloigné de Bianca & qu'il se trouva seul pendant une demi-heure dans son cabinet ; lorsqu'il réfléchit sur son engagement, & qu'il ouvrit sérieusement les yeux sur l'avenir, il se présenta encore tant de pensée à son esprit, qu'il trouva encore beaucoup d'objection sà former contre une résolution prise avec tant de promptitude : les rejetta toutes : la plupart s'envoloient rapidement ; un seul doute résiste

pendant long-temps, & ne se retira qu'avec peine.

Parmi les fils de Côme, François étoit l'aîné, cependant pas le seul vivant. Il avoit encore deux freres, Ferdinand & Pierre : le dernier passé au service d'Espagne, avoit pris congé de sa patrie. L'état de militaire lui paroissoit le plus agréable ; il ne pensoit que très rarement à la Toscane & à François ; le Grand-Duc n'avoit que faire de s'inquiéter de lui, ni de se laisser intimider à son sujet. L'un & l'autre étoit d'autant plus indispensable à raison du caractere turbulant de Ferdinand, en qui régnoit une ambition déméfurée dès sa plus grande jeunesse. Comme cardinal, il étoit dans la passe d'aspirer à une triple couronne, & son principal but & plus ardent désir étoit l'obtention de cette même dignité ecclésiastique, que son proche parent, Léon X, avoit possédée ; mais il y ettoit souvent un coup d'œil d'a-

vidité ſur ſa maiſon de Prince ſéculier.

Il envioit toujours la primogéniture à François ; il étoit toujours prêt d'attiſer & de groſſir le moindre trouble de Florence ; & dans l'état il étoit toujours réputé le chef ſecret d'un petit parti de mécontens.

Il étoit plus clair que le jour, qu'un prince de ce caractere, à qui tout déplaiſoit en François, excepté qu'il n'avoit point d'enfant pour lui ſuccéder, ne verroit qu'à contre-cœur voler ce frere à une ſeconde noce, & qu'il enviſageroit ſur-tout un mariage de cette nature avec un déplaiſir extrême, à raiſon de ſa hauteur déméſurée, qui le faiſoit ambitionner de ne voir ſa maiſon s'allier qu'à des têtes couronnées (18). Il étoit vraiſemblable que ſon mécontentement pourroit occaſionner une rupture publique ; il étoit enfin encore plus à craindre, que ſa colere ne trouvât des aſſociés, & ſes plans pour la ſé-

dition, des complices & des suppôts. — Discorde fraternelle, bouleversement de l'état; ces deux fléaux ne pouvoient qu'être en horreur au pacifique François. Ici l'amour eut besoin de tout son pouvoir, pour être victorieux; & même alors ce n'étoit encore qu'une de ces victoires difficilement gagnées, où le vainqueur ressent encore vivement ce qu'elle lui coûte.

Le lendemain François assemble son conseil privé, pour lui faire part de son dessein, & même d'avance, de sa fermeté pour l'exécuter. Parmi les conseillers un seul, Philippe Modésini, eut le courage de s'y opposer: c'étoit un vieillard, qui passoit déjà sous le regne de Côme pour une tête inflexible, pour incorruptible ni par l'intérêt ni par la flatterie; pur comme les plus fines glaces de Venise; mais très-rigide envers lui & les autres, sans voir égard ni à la passion, ni à la condition, ni à l'âge.

Il avoit répudié trois femmes & déshérité ses deux fils uniques ; il avoit déja donné plusieurs conseils à Côme, trouvés juste par la suite ; cependant presqu'aucune ne lui avoit plu au premier abord. Sous le regne actuel l'on étoit accoutumé à l'entendre contredire, & à n'y faire aucune attention. Il branla sa tête grise plus qu'à l'ordinaire ; il s'opposa avec plus de véhémence qu'autrefois : cependant François savoit que la valeur de Bianca l'emportoit sur la naissance de vingt filles de Roi, & sur le patrimoine de six principautés. Il remercia Modésini de de son zele bien intentionné & il resta dans sa résolution.

Un quart-d'heure après la séparation du Conseil privé, le bruit se répandit dans tous les coins de Florence, qu'il ne dépendoit que de Bianca de voir lever le soleil du lendemain comme Grande-Duchesse de Toscane. Ce bruit fut si

prompt qu'il approchoit de vitesse le tonnere ; il surpassa encore les effets de ce phénomene en variétés.

Un jour Abraham ne put compter les étoiles : il auroit été encore plus embarrassé s'il avoit pu voir les cœurs de ces courtisans, & conclure par écrit le galimatias de leurs sentimens. La plus vive joie paroissoit peinte sur tous les visages ; mais elle n'étoit à proprement parler que la réverbération corrompue de l'envie, de la jalousie ainsi que de vingt autres modifications de leurs ames, toutes sœurs, de ces deux qualités ordinaires chez les courtisans. Au moins cent des plus jolies dames de Florence tomberent dangéreusement malades encore la même nuit. Madame Mondragon maltraita effectivement son époux dans la premiere ardeur. Il souffrit tout, car il étoit égaré dans un tourbillon d'idées. —Cette femme qu'il trouva habiter sous un toît couvert de bardeau, aller si loin !



elle à qui son épouse avoit prêté les premiers habits, est présentement dans la pourpre de Grande-Duchesse ! cela surpassoit encore ce qu'il avoit craint lui-même dans son imagination.

Toute la haute & basse noblesse s'assembla à la hâte au palais de Bianca, pour la féliciter & la complimenter. L'on fut surpris de trouver encore dans sa mine toute cette modestie précédente. L'on s'étonna encore davantage, lorsqu'en présence de tout le monde elle pria son illustre & sérénissime époux, qui l'assuroit que le tout étoit déja prêt pour le lendemain, de remettre cette solemnité à quelques jours plus tard, jusqu'à ce que son pere en seroit informé : « il a jusqu'à présent eu tant de chagrin à mon sujet, dit-elle, il est juste que je pense aussi présentement à lui, de préférence à tout autre, puisqu'il doit en ressentir de la joie ».

François eut de la peine à consentir

à ce délai; cependant il l'accorda. Ce même jour l'on fit encore partir des envoyés, tant pour le Sénateur Capello que pour le Sénat de Venise. Ils étoient des amis intimes du premier; ils avoient vieillis dans les charges les plus honorables de la Toscane, c'étoit Marie Sforza & Tucci. Pour augmenter la joie du pere, ils parurent chez lui comme de simples voyageurs étrangers qui alloient lui faire visite. Capello les reçut avec d'autant plus d'amitié, qu'il y avoit au moins vingt années qu'il ne les avoit vus. Après un repas gai il leur fit voir l'intérieur de son palais: partout l'on voyoit briller la magnificence d'un prince souverain; ce ne fut que sur la fin qu'il les conduisit dans une galerie de tableaux, faits par les plus habiles maîtres: une de ses parties étoit principalement consacrée aux tableaux de ses ancêtres. C'étoit une longue & respectable enfilade! ces étrangers

furent long-temps là à tout examiner avant de dire leurs ſentimens.

SFORZA.

En vérité, Monſieur Capello, ſi l'orgueil n'étoit pas toujours déplacé, où qu'il puiſſe ſe trouver je ne trouverois pas mauvais à l'illuſtre famille de Capello de le voir accueilli chez elle.

CAPELLO.

Pour quoi moins chez notre famille que chez d'autres ?

SFORZA.

A cauſe de cette galerie. L'hiſtoire de Veniſe nomme votre nom à chaque page de ſes annales ; mais elle peut ſe taire tout-à-fait : auſſi long-tems que les étrangers verront encore ces portraits de vos ancêtres, ils ne douteront pas un inſtant que la maiſon des Capello eſt une grande & noble famille, & qu'elle

doit même être une des plus illustres de toute l'Italie.

CAPELLO.

Vous êtes très-obligeant.

TUCCI.

C'est à juste titre. Mon ami m'a uniquement prévenu dans l'éloge. — Je n'ai encore jamais vu une pareille galerie. Dans la phisionomie de chacun de ces hommes l'on remarque les traits de la plus grande générosité; chaque femme est une beauté. C'est une assemblage des attraits des femmes & de la grandeur d'ame des hommes; que peut désirer une famille de plus, quand même ce seroit la famille d'un prince?

SFLORZA.

Cependant, mon cher ami, excusez ma curiosité, si malgré la quantité de

tableaux que j'ai vus je vous queſtionne ſur un qui nous eſt inviſible.

CAPELLO.

Un inviſible? Que voulez-vous dire par là?

SFORZA.

Celui-ci! (*en le montrant avec le doigt.*) Pourquoi celui-ci ſeulement eſt-il caché derriere un rideau gris? Il eſt ſi proche de vous; vraiſemblablement il doit repréſenter une perſonne qui vous touche de fort près.

CAPELLO. (*d'un ton douloureux.*)

Vraiment oui, il eſt bien proche de moi! malheureuſement il m'eſt proche parent!

TUCCI.

Pour quoi ce malheureuſement!

CAPELLO. (*d'un ton ſincere mais à demi affligé.*)

Mes amis, je vous ai reçus avec beaucoup de gaité; cette viſite inattendue m'a rappellé la félicité de notre jeuneſſe, & tous les divertiſſemens de ce temslà; c'eſt pour cette raiſon que j'avois entiérement conſacré ce jour à la ſérénité d'eſprit. — Laiſſons lui cette deſtination! mes yeux de vieillard ne veulent point pleurer aujourd'hui.

SFORZA,

Pardon, Monſieur! ſi nous avions ſu cela, nous nous ſerions tu. — Mais vraiment, les larmes....

CAPELLO.

Inondent déja mes yeux; je le ſens moi-même. — Hé bien, ſoit, les premieres ſeront préſentement ſuivies d'un torrent, (*en tirant le rideau,*) exami-

tez donc le portrait que ce rideau vous déroboit; lequel ſera ſous peu tout-à-fait retiré de cette place. — comment le trouvez-vous ?

TUCCI.

Une grace véritable !

SFORZA.

L'image de la beauté & de la dou-ceur !

CAPELLO.

Et le portrait de la tromperie !

TUCCI & SFORZA. (*feignant d'être extrêmement ſurpris.*)

Et de la tromperie ?

CAPELLO.

De Bianca — ma fille — le portrait de celle qui étoit autre fois ma fille — mon enfant

enfant unique ! — hélas ! qu'il ait pu naître de moi & de cette femme (*en montrant le portrait de son épouse*) ! Sous les apparences d'un ange une créature, qui ait pu si irréparablement troubler la tranquilité de son pere, & le rapprocher au moins de vingt années plutôt de son tombeau.

SFORZA.

Mais qu'a-t-elle donc fait qui puisse mériter un si long deuil ?

CAPELLO.

Hélas, elle étoit ma gloire & mon espérance ! quiconque la voyoit, l'estimoit ; c'étoit l'ornement de Venise ! quiconque la voyoit & l'entendoit, m'estimoit le plus heureux des peres. Jamais une parole de sa bouche ne m'avoit encore occasionné le moindre chagrin : jamais je ne l'avois punie par un seul regard défavorable. — Voilà — que l'âge

d'aimer arriva ; son amour l'égara ; voilà.... (*Il se tait pendant une minute, & il a peine à se contenir de sangloter.*) Bref ! l'imprudente s'évada avec son séducteur : de plus, je n'ai depuis rien vu ni entendu d'elle, (*en désignant son cœur.*) Mais j'ai été d'autant plus sensible.

SFORZA.

Pauvre ami ! & qui étoit donc l'amant ou le jeune homme, avec lequel elle s'est sauvée ?

CAPELLO.

Un des plus médiocres du peuple — un commis de comptoir de Salviati : de l'amour pour lui étoit déja un blâme suffisant pour la fille de Capello ; — mais se sauver avec lui ! quitter un pere qui l'aimoit si tendrement ! si tendrement, que s'il avoit sû.... (*Il s'arrête pendant un moment, alors d'un ton dif-*

férent.) Non ! non ! je ne veux pas mentir ; je ne l'aurois jamais souffert. — (*Refermant le rideau.*) Cache toi ! tu n'étois pas ma fille ! mon épouse m'a trompé, ou elle l'a été : que ton sort soit le sort....

SFORZA.

Retenez vous, Monsieur Capello ! n'insultez point votre épouse, & maudissez encore moins Bianca ! elle vous a probablement occasionné beaucoup de chagrin ; mais il est très-possible qu'elle vous donne encore beaucoup plus de contentement à l'avenir.

CAPELLO.

Elle me donnera du contentement ? — Elle, à moi ? Elle, fugitive ! — ha ! ha ! ha ! — (*avec aigreur*). Cependant que ne voyons-nous pas arriver tous les jours ? aurois-je présumé que je rirois aujourd'hui en me rappellant ce fâcheux

événement ? — Ma fille est condamnée à être l'épouse d'un homme de la lie du peuple ! d'un homme condamné à la misere & à la bassesse par le sort même. . . .

SFORZA. (*Saisissant promptement ces dernieres paroles.*)

! Peut-être né dans la misere & la bassesse, mais non pas condamné pour cette raison à y rester éternellement ! doué de grands talens, — il falloit que pour plaire à Bianca il le fût vraiment. — Plusieurs se sont déjà élevés de la plus profonde poussiere jusqu'à la plus haute dignité de l'Etat. Ils étoient, à la vérité, les premiers nobles de leur race ; mais, la chose considérée sans partialité, ils étoient à juste titre d'autant plus nobles, qu'aucun mérite de leurs ancêtres ne les étanl connoit: — Si, par exemple, le fugitif époux de Bianca s'étoit rendu recommandable en quelques Cours étrangeres,

qu'il eût ſu gagner la faveur du Prince même ; ſi préſentement, enlevé par une mort prématurée, il laiſſoit ſon épouſe veuve, mais dans la prétention à toute ſorte de bonheur, ne pardonneriez-vous pas à Bianca ? ne l'appelleriez-vous pas de rechef votre fille ? — Vous me fixez, Monſieur ? Nos paroles vous paroiſſent-elles extraordinaires ? Hé bien ! laiſſons tomber le voile qui m'eſt déjà depuis long-tems trop onéreux ! Sachez que tout ce que je vous ai propoſé ſeulement par maniere de condition, & comme une ſimple poſſibilité, eſt la réalité même. Cette même fille, dont vous avez ſi long-tems porté le deuil, vit encore ; elle mene une vie digne de vous ; depuis long-tems elle fait l'ornement de la cour de Florence ; & Bonaventuri, que vous mépriſez ſi fort, étoit le favori déclaré de notre Grand-Duc.

CAPELLO. (*S'asseyant, vu qu'il ne peut plus se tenir debout à force de surprise.*)

Ceci est-il la suite d'un rêve ou d'une ivresse? Cette réjouissante nouvelle.....

TUCCI (*L'interrompant.*)

N'est que simplement l'exorde d'autres beaucoup plus réjouissantes encore. — Bonaventuri est déjà mort depuis un an, & sous peu de jours Bianca échangera son voile de veuvage contre la pourpre de Florence. — Nous-mêmes ne venons pas ici en visite comme des amis, mais comme des Envoyés de notre Souverain, & de la digne prétendue, pour faire part de leur mariage au respectable pere de Bianca & à sa patrie.

CAPELLO. (*En se levant, & secouant ses cheveux.*)

Non, mes amis, ces boucles grisonnantes, je vous le jure sur ma foi ! sont

devenues blanches avec honneur; ce seroit pécher de se moquer d'elles.

SFORZA.

Dût-on punir les moqueurs aussi sévérement, que les pécheurs contre le Saint-Esprit; cette punition ne nous frapperoit cependant pas; car le beau-pere de notre Grand-Duc sera bientôt convaincu par cette lettre que j'ai parlé avec vérité. (*Il lui remet une lettre.*)

CAPELLO.

Oui, c'est d'elle, = c'est son écriture! (*Après la lecture, les mains jointes & les yeux élevés vers le Ciel.*) Dieu tout puissant! c'est l'effet de ta volonté, de ta gloire! tu peux ressusciter les morts, & élever les vivans aux honneurs. O toi qui as bien voulu encore accorder à ces nerfs relâchés la plus grande satisfaction de la vie, accorde-moi présentement aussi les forces nécessaires pour supporter

tes délices ! Tu me restitue mon enfant ; laisse-moi la voir encore une fois, & ensuite mourir ! (*Appellant à la porte.*) Pierre ! Marc ! (*Deux laquais paroissent.*) Qu'on emballe aussi-tôt mes plus beaux habits, & mes plus précieux effets ! que l'on prépare tout le nécessaire pour partir demain de grand matin ! (*Les laquais sortent.*)

SFORZA.

Pourvu que votre grand âge..... Pardonnez-moi mon inquiétude, Monsieur....

CAPELLO.

Il faut que je la voie ! il faut !..... Dès sa tendre jeunesse elle étoit mon cher enfant. Lorsque son frere unique mourut, je fus moins affligé de sa mort que de sa fuite. —— Il faut que je la voie, dussé-je mourir de joie ! chaque heure de délai me paroît une perte & une faute. — Et toi, retire-toi ! (*En ar-*

sachant le rideau). Que son portrait soit désormais ce qu'il étoit autrefois, l'ornement de ma famille, l'admiration de chaque étranger ! Qu'elle . . . . Pardonnez, mes amis, pardonnez mon trouble ! Vous savez, sans doute, qu'aucune liqueur n'enivre plus fortement que les larmes de joie.

Au lever du soleil, Capello prit la route de Florence. Les Envoyés resterent à Venise pour remettre la lettre de leur Souverain au Sénat assemblé. A chaque article son admiration éclatoit ; il ne convenoit cependant pas de se réjouir de l'honneur qui arrivoit à un de leurs confreres par l'élévation de Bianca, & pour témoigner sa reconnoissance à François de la bonne intelligence avec laquelle il faisoit part de son mariage au Sénat. Pour agir, autant que possible, avec réciprocité, Bianca fut déclarée fille de la République ; honneur que

l'on n'accordoit qu'aux Reines ! Des Envoyés de la plus grande distinction, savoir ; Jean Michel & Antoine Tiepolo, lui porterent cette nomination & les félicitations du Sénat ; le Patriarche d'Aquilée leur fut ensuite adjoint par ordre suprême. Le couronnement solemnel s'ensuivit. L'Europe entiere douta d'abord de la vérité. Pendant cet intervalle l'on faisoit à Florence de grands & magnifiques préparatifs pour la célébration de ces brillantes épousailles. La grande salle du palais Pitti, qui avoit été choisie pour cet usage, fut en peu de tems ornée de tout ce que l'on peut voir de plus rare dans le monde. Qu'il me suffise de dire que l'on avoit tiré de la galerie des Médicis tout ce qu'elle renfermoit de plus précieux pour le faire servir à la décoration de cette superbe salle. On y voyoit les ouvrages immortels de *Buonaroti*, de *Raphael*, de *Paolo*, du *Titien*, du *Corrége*, suspendus à des cordons d'or

on y admiroit une longue suite des plus célebres statues des anciens & des modernes, distribuées sur de riches pieds d'estaux, & entre lesquelles la Vénus de Médicis se faisoit remarquer par sa beauté (19). De même que cet inimitable chef-d'œuvre effaçoit tous les autres, ainsi Bianca attira sur elle tous les regards, lorsqu'elle entra dans cet appartement, accompagnée des plus nobles & des plus belles dames de Florence. A peine fut-elle dans la salle, que le Grand-Duc la prit par la main, & lui mit au doigt l'anneau nuptial, en présence des Envoyés de Venise & de la nombreuse noblesse qui s'étoit rendue à cette solemnité. Les Envoyés firent lire à haute voix le diplôme par lequel le Doge & la République de Venise déclaroient Bianca Capello Reine de Chypre (20). Antoine Ticepolo, au nom du Sénat, la couronna publiquement en cette qualité, la proclamant Reine légitime

de cette iſle. Le Patriarche d'Aquilée fit un petit diſcours ſur les devoirs du mariage; enſuite de quoi tout le monde ſe transporta à l'Egliſe Cathédrale. On y avoit élevé deux trônes, l'un de damas blanc, pour Rinuccini, Archevêque de Piſe, qui devoit célébrer pontificalement la Grand'Meſſe; l'autre de velours rouge, bordé de dentelle d'or, deſtiné aux deux époux. La Meſſe finie avec les cérémonies ordinaires, Bianca fut couronnée & proclamée Grande-Ducheſſe de Toſcane, & reçonnue comme telle d'abord par le Grand-Duc lui-même, & enſuite par tous les Sénateurs de Florence, & finalement ſaluée par les acclamations de la bourgeoiſie & du peuple. Après la cérémonie, la nouvelle Grande-Ducheſſe, fut reconduite au palais dans un caroſſe à part, ſous une eſcorte de gardes à pied & à cheval.

Ce fut un ſpectacle très-intéreſſant, que de voir aſſiſter à cette ſolemnité,

Barthélemi Capello, pere de Bianca. Ce vénérable vieillard qui avoit tant de titres à la reconnoiſſances de ſes concitoyens, faillit à mourir de joie, lorſqu'il reçut la nouvelle ineſpérée que ſa fille qu'il avoit crue morte, étoit non-ſeulement encore vivante, mais même à la veille de monter ſur le trône de Toſcane : à cette agréable nouvelle il partit tout de ſuite pour Florence, où il arriva ſain & ſauf le 16 Septembre 1579; on l'y reçut avec les mêmes honneurs que l'on accorde aux ſouverains, & au bruit des décharges répétées de l'artillerie : il fut même traité avec plus de diſtinction que les ſouverains, puiſque pendant tout le tems que dura la ſuperbe ſolemnité que nous venons de décrire, on le vit aſſis en un lieu éminent ſur un ſiége diſtingué, d'où voyant tout & étant vu de tous, il excita pendant quelque tems l'attendriſſement d'une partie des ſpectateurs, & l'envie des autres.

L'Europe entiere douta d'abord de la ſurprenante vérité du bruit public, & l'Europe finit par eſtimer Bianca heureuſe : le Grand-Duc convint cependant à haute voix, qu'il étoit devenu encore plus heureux que Bianca par ſa poſſeſſion en qualité de ſon époux.

La conduite de Bianca prouva bientôt que l'éloge & l'enthouſiaſme de ſon illuſtre époux n'étoit point une ſimple ivreſſe de l'amour aveuglé, & que ſon choix n'étoit pas uniquement tombé ſur la beauté ; mille belles qualités juſques-là reſtées encore cachées, brillerent avec tant d'éclat, que la dignité de princeſſe ne parut preſque plus être un don du hazard, mais l'acquit d'une ancienne dette. « Tu as élevé la beauté même ſur le trône ! » voilà ce que les poëtes de Florence dirent à leur Grand-Duc à l'occaſion de ce mariage ; peu de temps après, les hiſtoriographes y ajouterent la vertu !

Tous ceux qui étoient réellement opprimés à Florence, ou qui croyoient l'être, avoient recours à Bianca ; tout ce qui échappoit aux yeux de François, se dévoiloit à ceux de Bianca ; le Grand-Duc par un excès de sa clémence, s'en rapportoit trop souvent à la fidélité de ses officiers. — Quiconque soupiroit sous la tyrannie de Mondragon ou de quelques autres courtisans, adressoit ses doléances à la grande Duchesse ; quiconque étoit prêt à succomber sous le faix de la pauvreté, cherchoit de l'assistance auprès d'elle : celui-là y trouvoit la justice, & celui-ci du secours ; plus souvent elle se rappelloit sa propre indigence, plus le secours étoit prompt & considérable : une foule de pauvres entouroit son carosse quand elle sortoit ; ils appelloient leur mere : l'on faisoit si généralement l'éloge de sa bonté, que ses attraits, quoiqu'uniques dans leur espece, n'étoient réputés que médiocres en com-

paraiſon des ſentimens de ſa belle âme. L'envie générale s'étoit déja préparée à la calomnie à raiſon de ſon élévation ; mais elle devint bientôt muette, & même les méchans, privés du regard de Bianca, ſe contentoient de murmurer en ſecret. . . . . . .

Elle pouſſa l'humanité ſi loin, qu'elle ne ſe contentoit pas d'envoyer du ſecours aux malades & aux néceſſiteux, elle le leur portoit ſouvent elle-même en habits déguiſés ; de ſorte qu'elle entendoit les ſoupirs reconnoiſſans de ceux qu'elle avoit ſauvés ou ſoulagés, encore au moment de la mort, & même chanter, par ſes louanges des perſonnes, qui étoient loin de croire que la Grande-Ducheſſe fût leur officieuſe conſolatrice. — De dix mille exemples je n'en rapporterai que le ſuivant ! . . . .

De toutes les pierres précieuſes, dont tout le tréſor de Florence abondoit, Bianca aimoit particuliérement le Rubis ; elle

avoit souvent en badinant querellé le Grand-Duc à ce sujet. C'est par cette raison qu'un jour d'anniversaire de sa naissance, François lui porta un collier de joyaux de cette espece les mieux choisis. L'œil de la princesse s'arrêta long-tems avec complaisance sur la pierre du milieu, dont la grosseur étoit extraordinaire, & la couleur de feu.

« Oui, s'écria-t-elle enfin, ce Rubis est beau; je ne me rappelle point d'en avoir vu de plus beau; aussi doit-il paroître extrêmement précieux aux connoisseurs: cependant je me crois capable de pouvoir vous rendre l'équivalent de ce superbe cadeau ».

LE GRAND-DUC.

Sans contredit! un seul baiser de ta bouche....

BIANCA.

Non, ce n'est pas comme cela que

je l'entens ; mais apprends, cher époux, que depuis quelque jours je suis en possession d'un trésor, que j'ai exprès tenu caché, parce qu'il mérite bien de n'être présenté solemnellement à un jour de fête, telle qu'est celle d'aujourd'hui ; d'un trésor dont la valeur contrebalance, à coup sûr, tous tes joyaux !

LE GRAND-DUC. (*Plein d'étonnement.*)

Comment ? Et ce trésor seroit ?

BIANCA.

Son apparence extérieure est mesquine ! regarde, ce mouchoir de lin ! regarde ces taches telles que les gouttes d'un eau limpide quelconque. Pourrois-tu deviner ce que je veux dire ?

LE GRAND-DUC.

Si je le pouvois, les hiéroglyphes

des Egyptiens feroient un alphabet facile à débrouiller.

BIANCA.

Il eſt vrai ! tu te ſouviens cependant de Léonard-Pazzi ?

LE GRAND-DUC.

Oui, ſans doute, le nom d'un ennemi mortel ne s'oublie pas ſi facilement ! Satan ne hait pas plus vivement la Divinité, que Léonard-Pazzi la famille des Médicis. Mais ce miſérable erre déjà depuis long-tems fugitif ; d'ailleurs il s'eſt aſſez ſouvent approché de moi & de mon pere, avec ſon poignard avide de ſang.

BIANCA.

Comme la rancune la plus prudente a coutume d'être encore toujours aveugle ! ſachez, que ce prétendu fugitif étoit encore avant-hier à Florence.

LE GRAND-DUC.

A Florence ?

BIANCA.

Apprends de plus ; que mes propres mains, les mains de ton épouse, ont fidèlement contribué, autant qu'elles l'ont pu, à adoucir ses peines, & à lui rendre sa misere plus supportable.

LE GRAND-DUC.

Bianca !

BIANCA.

Toutefois ne te fâches pas avant de m'avoir entendue !

LE GRAND-DUC.

Parle ! parle ! je n'ai jamais tant désiré de t'entendre.

BIANCA.

Écoute donc ! — à peine ma fidele femme de chambre m'eut-elle dernierement avertie & priée de te faire connoître que Léonard - Pazzi se tenoit caché à Florence, ce nom m'étoit déjà suffisamment connu & redoutable par lui-même ; je voulois aussi-tôt courir chez toi ; mais par précaution je demandai où il étoit ? & en quel état il se trouvoit ? Elle me répondit : « dans la maison d'une de ses parentes & malade à la mort. Elle ajouta qu'il s'étoit confessé hier, & que justement l'on avoit appris son nom, qu'il avoit eu jusques-là soin de cacher. Il souffre les douleurs les plus épouvantables depuis trois semaines, continua-t-elle, il ne peut cependant mourir ; dans certains momens de délire, il lui est échappé les plus terribles imprécations contre la maison des Médicis ; mais quand

il avoit l'esprit présent, il cachoit soigneusement cette haîne, & tout ce qui pourroit d'ailleurs déceler en lui un Pazzi ». — A ce récit il s'éleva en moi un singulier mélange de peur, de compassion & de désirs que je ne pouvois comprendre moi-même. Je défendis à ma femme de chambre de divulguer le moindre mot de ce qu'elle venoit de me raconter; je m'enveloppai d'un simple voile, & lui ordonnai de me conduire auprès de lui.

LE GRAND-DUC.

Or ça, en vérité....

BIANCA.

C'étoit un aspect qui déchiroit le cœur. Un squelette presqu'entiérement décharné, & enveloppé seulement d'un peu de peau; la figure d'un moribond, qui souffre de vives douleurs; & néanmoins les yeux encore vifs & un courage

farouche ! malgré son grand épuisement l'on remarquoit encore des traces de son ancienne vigueur ! lorsqu'il claquoit avec ses dens allongées au moment des frissons ; lorsqu'il laissoit pendre lentement ses mains desséchées en bas de la couverture de laine ; lorsqu'il cherchoit continuellement du repos, & qu'il n'en trouvoit nulle part.... François, François, tous les tourmens d'un furibond ne sont rien en comparaison de la lente extinction d'un être né robuste.

LE GRAND-DUC. (*Emu.*)

Et ma généreuse & tendre épouse n'a pas craint d'approcher d'un misérable lit aussi révoltant.

BIANCA.

Qui de nous est sûr de ne pas se voir lui-même un jour dans un semblable état ? Quand est-ce que le plus puis-

ſant prince s'appercevra ?.... — François, il y a peu de tems que tu nommois Léonard - Pazzi ton enuemi mortel ; mais je ſuis ſûre que ſi tu l'avois vu dans cet état, la commiſération auroit banni toute ta rancune. — Du moins mon reſſentiment ſe diſſipa comme l'eau de pluie s'imbibe dans la terre altérée ; & dès ce moment, je fis avec ſincérité & bonne volonté ce que je pus pour au moins faire couler quelques gouttes adouciſſantes dans l'amertume de la coupe abſynthée de ſa mort. Il en fut reconnoiſſant ! la veille, le médecin lui avoit annoncé qu'il ne paſſeroit pas le lendemain ; peu après la réception de cette fâcheuſe mais conſolante nouvelle, j'arrivai auprès de lui ; extrêmement foible, il étoit couché étendu ſur ſon lit ; une ſueur froide mouilloit déjà ſon front ; mais il étouffoit les lamentations & les gémiſſemens, & il contraignoit ſa langue bégayante de me remercier pour les ſoins

multipliés

multipliés que je lui avois rendu. = Je l'interrompis : tu fais tant d'éloge de moi, dis-je ; le ferois-tu également, si tu savois qui je suis ?

LE GRAND-DUC.

Bonne question !

BIANCA.

« Sois qui tu voudras ! répondit-il, tu es ma magnanime bienfaitrice. Je te bénirois, quand bien tu serois de la cruelle famille des Médicis ». — Hé bien Pazzi ! — l'étonnement s'empare de lui à la prononciation de son nom. — Hé bien Pazzi ! lui dis-je déteste moi donc ! car je suis Bianca. = « Bianca ? Bianca Capello ? » Cria-t-il à haute voix. « Bianca l'épouse du Grand-Duc François ? » — Oui, je la suis ! — & tu ne me connois pas ? — Je te connoissois depuis long-tems ! même avant que de mettre le pied dans cette chambre, je

savois, qui j'allois y trouver. — « Soit, Grand-Dieu ! » — s'écria-t-il presque plus haut qu'auparavant — « tu as donc allié un ange à la famille de lucifer ?

LE GRAD-DUC.

C'est juste ! un Pazzi devoit parler de la sorte.

BIANCA.

Il garda un silence timide pendant quelques minutes. — « François sait-il ce que tu as fait ? » — Non ! mais il le saura, & il se réjouira, quand il l'apprendra. — « Lui ? Hélas ! qui »... — Ne le maudis pas, tu ne saurois jamais le connoître ; car vous étiez des ennemis jurés ! ne le maudis pas, crainte qu'il ne retentisse contre toi-même une malédiction du tribunal suprême, devant lequel tu pourrois encore paroître avant que le soleil de demain soit levé ! — il se tut de nouveau : la pause

d'un ouragan ; ou la tempête éclatera plus impétueusement, ou le soleil se montrera ! — « tes voyes sont impénétrables » s'écria-t-il enfin, divine providence ! j'arrive ici à Florence, si bien déguisé, si bien résolu, si bien préparé ; & au moment que je veux sortir & fondre dessus, une maladie me retient au lit pour ne m'en plus lever ! il faut que la même Médicis que je voulois rendre veuve, vienne me soulager au lit de la mort, qu'elle me connoisse, & que malgré cela elle me fasse du bien ! j'ai tout perdu, patrie, biens, honneur, même mon nom ; & il faut présentement que je dépose aussi ce qui paroissoit vouloir durer plus long-tems que ma propre vie ! — mon inimitié contre la maison des Médicis ! — soit ! hé bien ! oui, je l'abjure ! l'Eternel daigne bénir François pour l'amour de Bianca ! « — en même-tems il a répandu un torrent de larmes, il m'arracha le mouchoir,

que je tenois dans la main. Ici (*pendant qu'elle montre une tache.*) coulerent ses larmes. — Grande-Duchesse, » dit-il, porte ceci à ton époux & dis lui que son ennemi mortel a versé ci-dessus des larmes de pardon ; qu'il a « — & le croirois-tu, mon cher ami, comme il vouloit encore parler ; sa langue lui a tout-à-coup refusé le service, il a été muet, & le coup de la mort s'est annoncé. Peu auparavant il s'étoit dressé sur son lit ; il est ensuite tombé en arriere & il est expiré.

LE GRAND-DUC (*touché.*)

Juste ciel ! combien cela est extraordinaire ; si fort incroyable que l'on ne le croiroit pas de la bouche de toute autre que de celle de Bianca. — Donne ici, ma chere, donne ici ce mouchoir ! tiens, mes larmes peuvent aussi l'arroser ! — vraiment, tu avois raison lorsque tu prétendois compenser mon cadeau par

un encore plus précieux. La plus rare perle d'orient est commune en comparaison d'un semblable mouchoir. = Je pars, je vais ordonner sur le champ que l'on inhume le corps de Pazzi.

BIANCA.

Il l'a déjà été avant le lever du soleil.

LE GRAD-DUC.

Pour preuve que je lui pardonne aussi que l'on couvre donc sa tombe de marbre! que j'ai aussi.... O la plus généreuse de ton sexe, combien sera couverte de confusion la derniere action de ma vie, à côté de ce que tu viens de faire.

Une aussi belle ame auroit-elle dû avoir des ennemis? Elle en avoit cependant très-certainement des plus atroces & des plus formidables. Elle vécut long-tems heureuse sans en avoir

la connoiſſance ; mais l'ignorance ſe diſſipa enfin, elle diſparut encore toujours trop tôt pour un cœur auſſi ſenſible.

Un jour l'on vint au milieu de la nuit avertir François, repoſant tranquillement au côté de Bianca, pour lui apprendre, que l'on avoit en ce moment arrêté un malfaiteur, qui vouloit découvrir des choſes de la plus grande importance ; mais qu'il ne pouvoit les dépoſer que dans le ſein du Grand-Duc lui-même. Le prince ſe leva quoiqu e cette heure fut très-indue ; il ne revint qu'au bout de quelques heures. Que ces choſes pouvoient être de la plus grande conſéquence, Bianca le remarqua clairement à la mine pleine d'inquiétudes de ſon cher époux, au moment de ſon retour ; elle l'entendit encore plus clairement par ſes tournoyemens continuels pendant le reſte de la nuit. Cela excitoit ſans contredit fortement ſa curioſité, elle ne ſe départit cependant pas du plan de ne ſe pas mêler dans au-

cune affaire d'état : mais comme la tristesse du prince étoit le lendemain égale à celle de la nuit, & qu'elle ne pouvoit en apprendre la cause d'aucun courtisan, parce que cet arrêt nocturne étoit encore un secret pour tout le monde, il fut impossible à notre héroïne de se contenir plus longtems; elle tenta d'arracher cette tristesse à son époux. Elle le fit dans un de ces paisibles momens, où l'amour & l'éloquence des femmes sont sans cela si puissans; dans cet intervalle, où l'homme a terminé les occupations de la journée, & qu'il se prépare alors au repos de la nuit. Comment François auroit-il pu résister long-tems aux embrassemens & aux prieres d'une épouse, qu'il aimoit encore avec la premiere ardeur? A peine put-il balbutier un seul prétexte, qui étoit même contradictoire! une embrassade de la part de Bianca — & François ne se contrefit pas davantage; après une courte pause, il

commença en ſoupirant le dialogue qui ſuit :

« Vraiment oui, ma chere Bianca, je ſuis travaillé d'une pénible inquiétude; & je vais t'en faire part, puiſque tu le deſires ; mais ne me l'impute point, ſi alors ma triſteſſe ne t'épargnes pas. »

BIANCA.

Bien volontiers, je t'aiderai avec plaiſir à la ſupporter, pourvu que tu en reſſentes du ſoulagement.

LE GRAND-DUC.

Pourrois-tu deviner, quelle ſcélérateſſe avoua ce malheureux, qui vint interrompre mon repos la nuit derniere ?

BIANCA.

Comment pourrois-je le deviner ?

LE GRAND-DUC.

Le plan de m'égorger.

BIANCA (*un peu effrayée.*)

Quelle abomination !

LE GRAND-DUC.

Tu le trouveras encore plus abominable, quand je t'aurai décliné le nom de celui, qui vraisemblablement l'a payé pour cela.

BIANCA.

Qui donc ?

LE GRAND-DUC.

Mon frere, le Cardinal !

BIANCA.

Ton frere, Ferdinand, le Cardinal de Rome ? Cela est inoui !

double plus doux ! aussi n'y a-t-il jamais eu que le sang qui nous a uni moi & mon frere. Jamais nos cœurs ne se sont accordés ; car il a de tout tems eu l'air d'envier en ma personne l'héritier du pouvoir paternel, & de ne jamais y aimer le frere. = Dès sa jeunesse son haleine respiroit la fourberie, & sa bouche le mensonge. Dès le premier jour de mon regne il a été la source de mes déplaisirs les plus cuisans : & lorsque j'hésitois de t'offrir ma main ; c'étoit lui qui en étoit la cause principale.

BIANCA.

Et tu m'en as fait un secret ?

LE GRAND-DUC.

Parce que je me suis moi-même convaincu du peu de fondement de cette inquiétude. —— Tranquillise-toi, je n'ai rien à te pardonner parce que tu n'as manqué en rien. En quelque façon, mon

ftere doit d'après son caractere (*pendant qu'il la saisit tendrement par la main*) déjà haïr en toi la vertu ; cependant à coup sûr, ce mécontentement à raison de mon mariage n'est qu'un fol prétexte, pour cacher son désir d'exciter une sédition. — Mais que d'autres se joignent à lui, qui partageoient tous les divertissemens de ma vie, & qui n'ignoroient aucune pensée de mon ame ; sur lesquels j'ai compté depuis que j'ai appris à parler ; cela me déchire encore plus fortement le cœur, & je désespere pour ainsi dire de trouver un ami, depuis que j'ai été instruit de l'infidélité de Mondradragon.

BIANCA.

Mondragon ! comment ?

LE GRAND-DUC.

Oui, lui-même ! d'après la déposition du complice, il entretient la plus exacte

correſpondance avec Ferdinand ; il l'excite à ſe plaindre ouvertement de notre mariage ; & il s'offre de lui être de la plus grande aſſiſtance, s'il devoit en venir à un ſoulevement.

BIANCA.

Cela eſt abominable ! c'eſt une ingratitude plus noire que les ténebres d'Egypte ! — (*en changeant de ton*) Mon cher époux, j'aurois cependant tort de feindre que cette infidélité me paroiſſe ſi fort étrange ! tu as même commis une erreur, ſi tu as jamais entiérement compté ſur la fidélité de Mondragon. Si tu avois tant ſoit peu réfléchi, tu aurois déjà depuis long-tems conçu de la défiance au ſujet de cet indigne favori.

LE GRAND - DUC (*devenant attentif.*)

Comment cela ?

BIANCA.

Lorſque ta premiere envie de me poſſéder te prit ; lorſque je devois devenir ta maîtreſſe & reſter l'épouſe de Bonaventuri ; qui t'offrit le premier & le plus volontiers la main pour mettre ton plan d'alors en exécution ?

LE GRAND-DUC.

Mondragon.

BIANCA.

Et lorſque ma vertu réſiſta ; lorque tu pris la réſolution de partager ton trône avec moi, afin que je vouluſſe par réciprocité partager mon lit avec toi ; qui trouva cette réſolution la plus ſage ? qui s'inclina le plus bas devant toi & devant moi ?

LE GRAND-DUC (*un peu penſif.*)

Mondragon.

BIANCA.

Vois-tu bien, à préſent tu as déjà prononcé ſon nom avec plus de circonſpection ! ſens-tu maintenant ce que je veux dire ? Aucun ſerviteur ne ſeroit plus dangereux, plus prompt à troquer de maître pour un vil intérêt, pour la moindre perte, que ces officiers approbateurs de chaque caprice du prince, ces courtiers de leur volupté !.... Si la choſe ſe confirme, & que Mondragon, ſoit coupable ; ſi ſon poſte devient vacant, ſais-tu bien, François auquel de tes conſeillers je te prie de donner la préférence ?

LE GRAND-DUC.

Au quel ? Parle, chere épouſe ! nomme le moi, & ta demande ſera accomplie !

BIANCA (*en ſouriant.*)

Je ne ſaurois encore te le nommer ;

de plus en pareil cas tu ne dois jamais te conformer à la volonté de ton èpouse, mais bien à ses motifs, si toute fois tu les trouve justes. Souvent le prince doit entiérement oublier qu'il est époux = il y en a même, où il doit oublier qu'il est homme.

LE GRAND-DUC (*un peu impatient.*)

Parle donc, à qui ?

BIANCA.

A celui qui te dissuada le plus fortement; mais cependant avec la modération convenable, lorsque tu fis part à ton conseil privé de notre mariage projetté; à celui qui resta ferme dans son branlement de tête, dans son haussement d'épaule, dans sa froideur pleine de scrupule, tandis que les autres te félicitoient par flatterie.

LE GRAND-DUC (*ſurpris.*)

Comment ? Celui ? = Il ſe trouva certainement un homme de cet eſpece; & Bianca peut le recommander ?

BIANCA.

Elle le récommande ! parce qu'elle eſt ſûre qu'il en agit avec franchiſe ; parce que je ſuis forcée de convenir que notre union étoit alors encore ſujette à beaucoup d'incertitudes & à beaucoup de ſollicitudes ; parce que j'oſe me flatter de les avoir fait diſparoître les unes & les autres depuis ce tems-là, & de m'être toujours comportée de maniere, que mon adverſaire d'alors eſt préſentement venu mon ami, ou qu'il le deviendra encore.

LE GRAND-DUC.

La plus admirable de ton ſexe ! ta pénétration, ta prudence égalent ta vertu.

Mais dis-moi, quelles mesures dois-je prendre contre mon frere & Mondragon?

BIANCA.

Celles dont nous nous repentons rarement, — les mesures de la bonté & de la magnanimité, s'ils sont réellement . . .

(Un Valet de chambre entre dans l'appartement.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Pardon, V. A. Sérénissime, si je prends la liberté d'entrer sans être appellé; Mondragon, le grand-maître d'Hôtel, est dans l'antichambre, il prie très-instamment V. A. S. de lui accorder une audience.

LE GRAND-DUC (*étonné.*)

Mondragon? — Lui tout seul? — Et sous quel prétexte?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Tout ſeul ; il aſſure, qu'il a à rendre compte à V. A. S. de choſes très-preſſantes & de la plus grande importance.

LE GRAND-DUC. (*fixant Bianca.*)

Ha ! ha ! pari qu'il a appris . . . . Bianca, que dois-je faire ?

BIANCA.

Comment peux-tu douter ? Le faire entrer & l'entendre. — On ne doit pas ôter aux convaincus les moyens de ſe défendre, à plus forte raiſon ceux qui ne ſont qu'accuſés.

LE GRAND-DUC.

Ne m'expoſé-je pas trop ?

BIANCA.

Quas-tu à craindre contre un ſeul —

en ma présence — à la proximité de ta garde ?

LE GRAN-DUC (*à Bianca.*)

Il est vrai ! (*au Valet-de-Chambre.*) Il peut entrer.

(*Le Valet-de-Chambre part ; Mondragon entre en faisant une profonde inclination.*)

LE GRAND-DUC (*d'un ton équivoque.*)

C'est très-bien à vous, Mondragon ! vous arrivez sans être appellé, au moment où je voulois vous faire appeller.

MONDRAGON (*rassuré.*)

Me mander ? Si par hasard je devinois ce que V. A. S. vouloit, & ce que ce regard sérieux, qui assurément m'est étrange, veut signifier,

LE GRAND-DUC.

En ce cas ce feroit beaucoup, que vous euffiez la hardieffe de me regarder en face. — Laiffe-moi te tâter le cœur & je faurai fi tu es bon devin.

MONDRAGON.

Ce cœur bat tranquillement, quand même l'œil de V. A. S. qui s'obfcurcit toujours davantage, devroit m'annoncer la mort, ou ce qui me feroit encore plus douloureux que la mort, — fon indignation, car en ce cas la certitude de ma fidélité, de mon affection la plus intime me confoleroit.

LE GRAND-DUC (*en menaçant.*)

Mondragon! Mondragon! celui qui fuccombe prefque déjà fous fa premiere faute, ne doit point l'aggraver par une plus grande! — je pardonnerois peut-être au perfide repentant; mais fur mon Dieu,

je ne pardonnerai jamais à l'hypocrite pris sur le fait.

MONDRAGON.

Puisse Dieu ne pas lui pardonner lui-même ! — mon prince, je vois assez clairement l'intérieur de votre ame, & je connois à présent votre erreur — (*tandis que François devenoit toujours plus sérieux.*) Votre erreur ! je supplie V. A. S. de m'accorder un éclaircissement, & elle sera convaincue que cette expression n'est pas impropre ni contraire à mon devoir.

LE GRAND-DUC.

Parle donc !

BIANCA.

Si toute fois ma présence devoit de- voit devenir à charge . . .

MONDRAGON.

Au contraire, elle m'est très-agréable. L'innocence ne craint pas les témoins;

elle les recherche plutôt. — (*avec la contenance d'une conſcience parfaitement innocente.*) Le juſte & magnanime fils du grand Côme daigne m'écouter, & alors me juger non d'après ma voix, mais d'après celle de ſon cœur! le mariage de mon ſouverain étoit à peine certain & généralement connu, que le Cardinal mécontent, comme tout le monde l'avoit prévu, voulut ſonder mon ſentiment ſur cette union, tant par lettres que par des meſſagers ſecrettement envoyés. —— « Vous voilà donc devenu, me marquoit-il, l'officier d'une dame ci-devant bourgeoiſe; dites-moi, je vous prie, comment vous plaît votre nouvelle Grande-Ducheſſe? » —— Mon ſang ſe glaça lorſque je lus ces lignes, il ſe glaça encore davantage, lorſque peu après il me parvint des ſollicitations de bouche pour m'engager à une intelligence & à la ſédition.

LE GRAND-DUC.

Parfaitement, & tu as pu me cacher l'un & l'autre!

MONDRAGON.

Je ne le voulois pas; au contraire ma premiere pensée fut de courir trouver V. A. S., de déposer à ses pieds cet écrit plein de trahison, & de dénoncer ceux qui étoient capables de se prêter à une pareille noirceur; mais une seconde pensée me retint à moitié chemin. — « Il faut donc, disois-je en moi-même, que l'illustre maison des Princes de Florence se désunisse entre elle-même? Il faut que le frere s'arme contre le frere? Et moi malheureux, je serois destiné à lever le voile, à ouvrir le gouffre qui doit allarmer le meilleur des souverains, & le priver de sa tranquillité? — Lui rendrois-je en effet le service que je pense, en le tirant de sa douce erreur? » J'examinai alors

pendant quelques minutes le caractere du Cardinal ; je rassemblai ses bonnes qualités, ainsi que ses défauts : dès sa jeunesse Ferdinand a été violent dans ses sentimens, mais inflexible dans ses principes ; à la vérité son choix avoit été très-souvent mauvais, mais il avoit cependant écouté avec plaisir la voix d'un conseiller moins emporté.

LE GRAND-DUC (*ironiquement.*)

Réellement il a fait cela ?

MONDRAGON (*non déconcerté.*)

Du moins j'ai eu souvent assez d'ascendant sur lui, & ce souvenir m'a fait naître l'idée d'employer ce dernier moyen pour le faire changer de sentiment avant de le dénoncer à V. A. Sérénissime. Le lendemain je lui fis une lettre, où je rassemblai tout ce que ma plume

pouvoit exprimer à la louange de ma très-gracieuse souveraine ; où je réunissois tout l'art de l'orateur, & toute l'énergie de la véritable bienveillance à la vérité d'une plus grande force, & je conjurois le frere de V. A. S. de penser fraternellement envers mon souverain. La réponse ne tarda point ; mais hélas ! elle n'étoit à beaucoup près pas telle que je l'attendois & la désirois.

LE GRAND-DUC.

Hé bien ! — & néanmoins tu me l'as aussi caché ?

MONDRAGON.

Je l'ai encore tenue secrete ! car c'est seulement alors que j'espérois de mettre à son comble le service que je rendois à V. A. S. Le Cardinal pensoit, je le vis clairement par sa réponse, — de pouvoir encore alléger davantage mon espérance, afin de me détourner de mon

devoir. Pour cet effet il me faisoit des offres de très-grand prix ; à ces offres il ajoutoit déjà la découverte de plusieurs de ses mesures, il en exaltoit la certitude, & il insistoit de noveau pour mon assistance.

LE GRAND-DUC. (*avec aigreur.*)

Vraiment, c'est bien imprudent de la part d'un Médicis & d'un ecclésiastique ?

MONDRAGON. (*restant cuirassé.*)

J'en fus surpris moi-même ; cependant je me proposai de mettre à profit une circonstance si inattendue. Rien ne me parut alors plus avantageux pour le vrai bien de V. A. Sérénissime, que si je feignois de lui céder & de chanceler dans ma fidélité ; de tout découvrir par cette feinte, & alors faire le rapport de tout à mon souverain, afin de le mettre à même de

parcourir d'un coup d'œil toute la chaîne de la conjuration, & de pouvoir la tailler en piece d'un seul coup. . . . . .

Le Grand-Duc (*avec un sourire moqueur.*) . . .

Et le motif pour lequel tu n'exécutes pas un si louable projet?

Mondragon.

Pourquoi en ferois-je un secret ayant la conscience nette? Le motif de mon discours présent & l'emprisonnement d'un de ces émissaires de Rome; d'un homme vraiment dangereux: cependant je me tiens fort d'en nommer encore plus dangereux: qu'un scélérat, comme lui, qui me croit complice de son artifice, n'a pas manqué de décliner mon nom, cela est plus qu'évident; & quand même cela ne seroit pas, à présent que la tranquillité de V. A S. est troublée, il seroit de mon devoir de vous faire

voir clair dans un danger, où bien des choses doivent vous être encore tout-à-fait obſcures.

LE GRAND-DUC (*d'un air ſérieux*).

Mondragon, & tu peux réellement eſpérer que l'inſtruction que tu m'as donnée autrefois ait laiſſé mon eſprit tellement ignorant ſur la connoiſſance des hommes que je doive ajouter foi à ce miſérable conte inventé ?

MONDRAGON.

C'eſt-là la réponſe que je craignois d'avance. Mais Votre Alteſſe Séréniſſime n'a qu'à prendre cette liſte & la parcourir, elle y verra à découvert chacun de ſes ennemis & tous leurs plans. Une pareille découverte devroit être plus que ſuffiſante pour opérer la grace même du coupable. Mais n'eſt-ce pas pour cela que je ſuis venu ici! Plein de

confiance en mon innocence, je n'ai que faire de pardon ; je l'aurois attendu tranquillement, si je n'avois pas besoin du consentement de V. A. S., pour un service qui surpassera peut-être tous ceux que j'ai rendus, autant que l'Océan surpasse le canal du Tibre.

LE GRAND-DUC.

Que veux-tu dire par cela ?

MONDRAGON.

Mon prince se souvient-il d'un certain Araspes dans l'histoire de Cyrus & de Pauthéa ?

LE GRAND-DUC (*plein d'étonnement.*)

Et quand même je m'en souviendrois ? —

MONDRAGON.

Lorsqu'il voulut témoigner sa grati-

tude à ſon Roi, pour la clémence avec laquelle ce Roi l'avoit traité, de quelle maniere le fit-il ? Rebelle en apparence contre Cyrus, mais dans le fond ſon ami le plus ſincere, il paſſa à l'armée du général ennemi : bientôt informé des plus ſecrets projets de celui-ci, il les fit ſecrétement connoître au monarque Perſan, ſon roi ; & par là il lui rendit de plus grands ſervices, que ne l'auroit pu faire une armée entiere de troupes auxiliaires. N'eſt-il pas vrai ?

LE GRAND-DUC.

Sans contredit !

MONDRAGON.

Hé bien ! il ne dépend préſentement que de V. A. S. d'avoir, en ma perſonne, un ami également utile auprès de votre frere dénaturé.

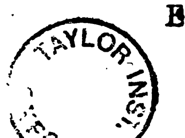
LE GRAND-DUC.

Ha, traître, as-tu bien ſolidement

ourdi la trâme de ta méchanceté ? Te flattes-tu d'obtenir ta liberté, & d'éviter la juste punition de ta scélératesse d'une maniere si mal-adroite.

MONDRAGON. (*de sang-froid.*)

Il faut nécessairement autant d'attachement, que j'en ressens pour V. A. S., pour n'être pas ébranlé par des reproches si fréquens & si peu mérités. — Si ma liberté étoit le motif de ma proposition, qui a jusqu'à présent tenté de me l'enlever ? Qui m'a empêché de prendre la fuite ? — Je me suis présenté ici de mon propre mouvememenr ; la garde de V. A. S. ne m'y a pas conduit. Je pouvois tout aussi-bien m'évader par la porte de Florence, que me transporter au château ; & avant que le soleil eût été levé, avant que quelqu'un se fût apperçu de ma fuite, j'aurois été tout près des frontieres de la Toscane ; très vraisemblement je serois déjà en sûreté.



Grand-Duc François, apprenez mieux à connoître vos amis ! Apprenez à vous persuader que le seul motif qui m'a conduit ici, c'est le zele pour un prince, — pour mon prince, dont j'ai fait l'éducation, duquel je ne me suis plus écarté ; que j'ai vu entrer, croître, fleurir & porter du fruit ; — & que ce n'est uniquement que pour l'amour de lui que je m'offre à jouer un personnage, qui très-certainement est un des plus disgracieux.

LE GRAND-DUC.

Et des plus honteux ! — Mondragon, supposons que j'ajoute foi à tout ce que tu viens de me dire, — quoiqu'il soit incroyable, — comment pourrois-je donner ma confiance à un homme qui s'offre de jouer le traître ?

MONDRAGON.

Pourquoi cette expression ? — Ne

pourrois-je pas aussi-bien devenir le réconciliateur des deux freres ? Le terme de traître n'est-il pas trop fort pour un homme qui sert son souverain légitime dans une cause juste, quand même ce seroit par la voie d'une feinte quelconque ? Ai-je fait serment de servir fidelement le Grand-Duc ou le Cardinal ? Ai-je....? Mais.... en voilà assez ! Je n'alléguerai plus à V. A. S. ni motifs ni justifications ! Mon Prince est le maître d'en agir avec moi comme il le jugera à propos : — qu'il m'ordonne de me rendre en prison, ou d'aller à Rome ! quelques soient ses ordres, je m'y soumettrai avec une fidélité à toute épreuve.

Mondragon s'arrêta ici. Son visage ne déceloit aucune crainte ; aucune parole de son discours n'avoit été prononcée en bagayant ; il avoit parlé, non comme un accusé, mais comme un

homme que l'on a vivement offensé. — François se promena à grand pas pendant quelques temps, en haut & en bas de son appartement, dans la plus grande incertitude. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même qu'il avoit jusqu'alors aimé Mondragon, & qu'il avoit reconnu en lui une fidélité constante ; il convenoit aussi qu'on lui avoit laissé suffisamment de tems pour s'enfuir, s'il avoit eu l'intention de se sauver : mais d'un autre côté, les dépositions contre lui paroissoient convaincantes ; les raisons de son innocence n'étoient gueres solides, & la proposition qu'il faisoit, ne le rendoit que plus suspect. Ainsi, malgré toute sa ruse, ses paroles n'avoient fait sur le Prince que très-peu d'impression ; mais l'assurance avec laquelle il venoit de parler, la sécurité de son front & la dignité de son maintien, réussirent davantage. L'indulgent François commença à douter qu'on pût pousser la feinte aussi

loin. Sa belle ame se défendoit de croire un crime, dans lequel elle voyoit même de l'impossibilité. Il jette un regard scrutateur sur sa taciturne épouse, comme pour lui demander conseil ; mais obstiné à garder le silence, elle se retira tout-à fait. — Cette conduite étonna le Grand-Duc, & cependant elle n'avoit rien que de très-naturel. Violemment prévenue contre le courtisan, cette Princesse ne pouvoit rien opposer de solide à sa justification. La droiture de son ame détestoit la proposition d'une feinte si maligne, & cependant elle ne pouvoit en nier l'utilité. Ainsi, dansson incertitude elle vouloit se dispenser d'opiner pour ou contre.

Son départ augmenta l'irrésolution du Grand-Duc, & anima en même-tems le courage du courtisan. Quoique muette, elle avoit été jusqu'alors, pour ce dernier, une dangereuse adversaire. Il rappelle encore une fois, au Prince, tous ses sen-

vices rendus ou supposés ; il déduisit vaguement ce qu'il avoit dit peu auparavant, avec plus de détail ; il avoua qu'il voyoit bien que Bianca lui étoit contraire, puis il surprit le Prince par cette question : *si l'ordre précis donné originairement par S. A. S., n'étoit pas la premiere source du mécontentement actuel de son épouse.* — François demeura court ; il ne pouvoit tout-à-fait en disconvenir. Son silence étoit une réponse suffisante, & le rusé Mondragon continua alors d'étaler adroitement ce zèle, cet empressement que Bianca, peu de tems auparavant, avoit tâché de rendre suspect. Ce zèle consistoit dans une soumission illimitée aux volontés du Prince, dans le sacrifice volontaire de toute connoissance particuliere, & dans une fidélité à l'épreuve, même de la mort. Il continua de la sorte pendant quelques minutes, & ne tarda pas à regagner la confiance de son souverain.

Il passa aussi-tôt à la nécessité indispensable d'avoir un fidèle émissaire auprès d'un ennemi aussi dangereux, que l'étoit ou pouvoir le devenir le Cardinal ; il fit de cette indigne manœuvre, un tableau sans doute exagéré, afin de donner plus de relief au service qu'il offroit ; il s'attacha ensuite à démontrer, comme une chose très-possible, qu'un homme qui sauroit s'insinuer dans la confiance du Cardinal, n'auroit peut-être besoin que de lui peindre les rares qualités de Bianca, pour lui faire déposer tout ressentiment ; cette idée acheva de persuader François qui désiroit la paix au-dessus de toutes choses. — Le Grand-Duc permit à son ancien favori, de s'en retourner chez lui ; il lui permit de partir le lendemain, à la dérobée, & de se rendre à Rome ; il lui promit, parole de Prince, qu'en attendant, ses biens & sa famille ne seroient menacés d'aucune perte ; il l'autorise à feindre extérieurement d'être du parti du

Cardinal, & il fut convenu que Mondragon entretiendroit une correſpondance immédiate, & qu'il détourneroit, par des prompts avis, le danger de tout projet inquiétant.

Bianca hauſſa les épaules d'une maniere équivoque, lorſqu'elle apprit le lendemain — (car cette converſation avoit été prolongée fort dans la nuit,) — la tournure de cette affaire; François la preſſa de dire ſon ſentiment; elle répondit enfin :

» Aſſurément j'ai déjà vu beaucoup
» de raretés; mais un traître fidèle me
» ſembleroit plus que rare, il me paroî-
» troit une être de toute autre nature
» que la nôtre. — Je peux me tromper;
» mais Mondragon ne me trompera plus
» à l'avenir, que lorſqu'il ceſſera de
» mentir! «

LE GRAND-DUC.

Mais s'il étoit réellement perfide, s'il

avoit désiré de se refugier à Rome ; pourquoi ne se seroit-il pas sauvé sans ma permission ? Pourquoi apportoit-il ici sa tête, dans l'incertitude où il devoit être de la remporter ?

BIANCA.

Peut-être, en prenant la fuite, vouloit-il encore emporter deux choses qui devoient incontestablement lui être infiniment à cœur.

LE GRAND-DUC.

Et quelles sont ces deux choses ?

BIANCA.

Ses richesses & sa confiance.

Je m'en tiens à cela, tous les télescopes qui ont été inventés & améliorés depuis le tems de Galilée, sont troubles & affoiblis en comparaison du regard pénétrant de l'esprit féminin. Mondragon

lui-même n'auroit pas pu, avec une plus grande exactitude que Bianca ne le fait là en peu de paroles, présenter devant le tribunal de sa propre conscience, les plans de son cœur méprisable. — Car lorsqu'il apprit l'emprisonnement de son émissaire, la première idée de son ame lâche, fut certainement de songer à une très-prompte fuite ; mais quand son épouse, moins résolue, & sa propre avarice, vinrent lui rappeller les biens immenses qu'il alloit abandonner, après avoir eu tant de peine à les recueillir, & qu'elles lui représenterent l'incertitude d'une réception favorable de la part du Cardinal, lorsque celui-ci verroit arriver, dans sa personne, un pensionnaire incommode, plutôt qu'un associé utile ; il conçut alors une ferme résolution, ou de tout perdre ou de tout conserver. Il connoissoit la foiblesse du cœur de François ; en conséquence, il forma le dessein de la feinte la plus scélérate, & il exécuta ce qu'il s'étoit proposé.

Lorsqu'il arriva chez le Cardinal, & qu'après bien des particularités que nous pouvons omettre, il raconta à ce Prélat les dangers auxquels sa tête avoit été exposée, la maniere dont il avoit détourné l'orage, prêt à fondre sur lui, & le stratagême, au moyen duquel il emportoit encore avec lui, quoique Directeur, la confiance de François; le fier Cardinal s'abaissa jusqu'à embrasser ce traître; il le combla de caresses & des promesses les plus brillantes.

Mais, de part & d'autre, ils quitterent bientôt ce ton enchanteur, pour se livrer à un entretien plus sérieux; le grand objet de leur consultation étoit de savoir comment le projet, une fois découvert, concernant la perte de François & de Bianca, pourroit actuellement s'exécuter avec plus de sûreté.

Le Cardinal de Médicis, dans les veines duquel couloit un sang de Prince, avoit aussi, indépendamment de ses autres dé-

fauts, tout l'orgueil d'un Prince, fatigué de la contrainte ; il n'attendoit que l'instant de manifester sa haine, & vouloit déclarer son inimitié. Il comptoit que son parti étoit déjà assez considérable ; il se persuadoit même que ses plaintes étoient suffisamment fondées, pour pouvoir publiquement tenir tête au Grand-Duc. Dans son impatience, il protestoit qu'il ne seroit point tranquille jusqu'à ce que ce honteux mariage fût cassé, ou qu'au moins chaque héritier présomptif qui en seroit provenu, fût déclaré inhabile à succéder au trône. Mondragon écoutoit ses projets avec une attention paisible ; il les lui laissa achever ; mais à la fin du discours, il secoua la tête de maniere à se faire comprendre ; ce geste expressif ne pouvoit échapper aux yeux clairvoyans de Ferdinand, & ce Prélat le comprit en effet.

» Vous paroissez (lui dit - il) ne » pas être entiérement de mon avis ;

» avez-vous quelques objections à me
» faire ? «

MONDRAGON.

Beaucoup contre votre dessein & contre ses moyens.

LE CARDINAL.

Comment donc ?

MONDRAGON.

Je trouve celui-là trop foible, & ceux-ci trop incertains.

LE CARDINAL.

Voudriez-vous avoir la bonté de vous expliquer plus intelligiblement ?

MONDRAGON.

C'est même mon devoir, dès que votre éminence l'ordonne.

LE CARDINAL.

Moi, sans détour ! appellez, parlez

tout court par mon nom ou Prince simplement ! entre amis, l'on ne fait point attention aux titres.

MONDRAGON.

Je vous remercie de cette gracieuse permission, Monseigneur! mais pardonnez à votre serviteur ; quand vous renonceriez à tous vos titres, l'on s'appercevroit, néanmoins à ces projets, que c'est un Prince ecclésiastique qui en est accouché.

LE CARDINAL (*surpris*)

Pourquoi ajustez-vous cette expression énergique au titre d'ecclésiastique ?

MONDRAGON.

Parce que lui seul peut méconnoître à ce point la félicité de la vie conjugale ; & oublier la force de l'amour paternel. Vous voudriez seulement savoir, François séparé de son épouse, où ses fils déclarés

inhabiles à ſuccéder à leur père ? En vérité, Monſeigneur, rien n'eſt plus difficile que ces deux choſes. Il ſeroit plus aiſé d'arracher le bonnet ducal, en ſon entier, de la tête de François, que la charmante Bianca de ſes embraſſemens voluptueux : il ſe laiſſeroit plutôt conduire lui-même au cachot, — la deſſus je connois l'extravagance de ſon âme pétrie de ſentimens, — que de ſigner un teſtament qui deshériteroit ſes fils.

LE CARDINAL.

Vous le croyez ?

MONDRAGON.

Je le ſais même. — En général, la modération & la voix mitoyenne, ſont des choſes qui ne peuvent exiſter dans une entrepriſe de cette nature. Quiconque ménage ſon ennemi, combat contre lui-même ; & quiconque conclud une paix

douteuſe, ne cherche qu'à voir repouſſer de nouveau la double tête de l'hydre.

LE CARDINAL.

Fort bien, Mondragon ! vous pouvez défier qui que ce ſoit, de Boulogne, pour enſeigner la morale ! exigeons donc encore davantage ! parlons de la profanation, de l'honneur du Prince, de l'indigne poſſeſſion de la ſouveraineté; parlons d'offenſe & de guerre.

MONDRAGON (*branlant la tête.*)

Qui pourroit bien être très-pénible & très-inégale.

LE CARDINAL.

Pourquoi regardez-vous cet effeminé François? pour un homme plus réſolu, pour un meilleur Général.

MONDRAGON.

Non, aſſurément; mais la force de l'armée

l'armée décide ordinairement davantage que le courage du Commandant ; le parti de François l'emporta de beaucoup ſur le nôtre, & je crains, je tremble, qu'il ne ſoit impoſſible de vaincre en bataille rangée, un Prince ſi généralement aimé.

LE CARDINAL.

Généralement aimé ! comment peut-il l'être ? — Eſt-ce que ce vil mariage n'a déjà pas offenſé les cœurs de tous ſes ſujets ?

MONDRAGON.

Il les a ſeulement étonnés. Il eſt vrai que quelqu'uns des principaux de l'état s'en ſont formaliſés ; mais il ne s'eſt peut-être rendu par cette alliance, que plus recommandable à la plus grande partie.

LE CARDINAL.

Il eſt impoſſible !

MONDRAGON.

Cela est cependant assez vraisemblable. Le peuple ne doit-il pas, en quelque façon, se trouver honoré, quand son souverain se choisit une épouse dans sa propre classe ? & sur-tout quand elle est assez politique pour conserver, même après son élévation, l'humilité de son état précédent, quand elle se montre à propos compatissante envers les indigens, & qu'elle répand seulement une fois par mois, cinq ou six sequins de sa main bienfaisante ; alors la multitude facile à tromper, jette des cris de joie avec autant de transports hauts, que si un ange de Dieu lui étoit apparu en corps & en ame.

LE CARDINAL.

Les conseils de mes autres amis ne ressemblent point aux vôtres,

MONDRAGON.

Parce que ceux-là, & peut-être vous même, mon Prince, confondez les époques. — Dans les premiers momens, où la voie de l'envie & du mécontentement parloit toute seule ; ce jour, où l'insensé François n'eut pas honte d'installer publiquement, sur le trône souverain, la veuve de son Secrétaire, la même que plusieurs avoient encore connue en habit de laine, & dans la plus basse condition ; oui, Monseigneur, si vous vous étiez trouvé à Florence ce jour là ; alors ç'auroit été un jeu d'enfant de terminer le soir de la nôce, par un détrônement, & d'assigner une prison aux nouveaux mariés, pour chambre nuptiale ; car alors la nouveauté soulevoit tous les esprits. La foule, mécontente, n'avoit alors besoin que d'un chef de la lignée ducale ; mais ces premiers momens sont passés depuis long-tems. Bianca bienfaisante, peut-

être par politique, condeſcendante, peut-être par baſſeſſe, & pieuſe, peut-être par hypocriſie, ſe voit préſentement aimée; & la voie de la ſimple équité ou de la dignité de Prince, offenſée, ne peut rien contre un amour de cette nature.

LE CARDINAL.

Que voulez-vous donc que je faſſe?

MONDRAGON.

Votre éminence ſe formaliſeroit-elle, ſi je le diſois ſans diſſimulation?

LE CARDINAL.

Dites-le!

MONDRAGON.

Vous contrefaire & vous humilier, comme je l'ai fait.

LE CARDINAL.

M'humilier? jamais!—(avec hauteur.)

Ce qui convient à un Conſeiller intime, ne ſied pas au frere du Souverain. — Si vous êtes ſi précautionnée dans vos projets, gardez-vous de l'inviter à une réconciliation avec Bianca ?

MONDRAGON.

Cependant, c'eſt-là le parti que j'ai à vous conſeiller.

LE CARDINAL.

Sérieuſement ?

MONDRAGON.

Très-ſérieuſement, auſſi vrai que je vis !

LE CARDINAL.

(En le regardant ſévérement.) Mondragon, mes ſoupçons s'éclairciront bientôt. Voulez-vous, par haſard, être tel en effet que vous le croit le Grand-

Duc, son partisan, sous prétexte d'être mon ami?

MONDRAGON.

Non vraiment; si cela étoit, je ne chercherois pas à renverser le dernier boulevard qui le protège encore.

LE CARDINAL.

Quel est ce boulevard?

MONDRAGON.

C'est cet amour propre, cet hauteur qui vous fait envisager une feinte nécessaire comme un deshonneur, sans faire réflexion que les ruses de guerre & les embuscades n'ont pas paru avilissantes aux plus valeureux Généraux, pas même aux Annibales & aux Césars. —— Nul enfant ne seroit moins soupçonneur que François; nulle épouse ne désireroit plus ardemment la réconciliation avec son mari, que lui avec votre Éminence! —

Eh bien ! laiſſez-moi le mérite auprès de lui, d'avoir opéré cette réconciliation ; & pour mieux tromper la multitude, ſollicitez ma grace auprès de François, il vous l'accordera volontiers. Alors nous retournerons enſemble à Florence, où nous jouerons notre jeu avec un meilleur ſuccès. Si, par condeſcendance, vous gagnez la bienveillance du peuple, par la libéralité, les lâches courtiſans, & par la douceur, la confiance de votre frere ; ne portez pas la fierté juſqu'à refuſer de faire à cette coquette princifiée, quelques éloges à raiſon de ſes jours fardés, & quelques-uns de plus à raiſon de ſa fauſſe vertu : en obſervant cette conduite, votre Éminence trouvera bientôt le chemin de leurs cœurs, de leur trône, & même de leur vie, quand vous le jugerez à propos.

LE CARDINAL (*ſouriant à moitié.*)

Voilà vraiment trois routes, dont je

ne dédaignerois peut-être aucune ; mais il y faudroit quelque restriction. Je ne voudrois rien faire qui pût m'avilir aux yeux du public.

MONDRAGON.

Avilir ? — Le peuple est-il donc obligé de savoir, si c'est vous ou François qui a recherché à se réconcilier ? —— Au reste, l'apprenne qui voudra ; il n'en résulteroit peut-être que du bien ?

LE CARDINAL (*étonné.*)

Un bien ?

MONDRAGON.

Je le répete : peut-être un bien ! comment ? Me seroit-il donc réservé de rendre plus clair-voyant, sur certains points, les yeux d'ailleurs si pénétrans de mon Prince ? Faut-il seulement que je vous dise, qu'une certaine conduite qui seroit réputée pusillanimité chez un séculier, seroit au contraire exaltée comme une grandeur d'ame, à raison

de l'État Eccléſiaſtique de votre Éminence ?

LE CARDINAL.

A raiſon de mon état Eccléſiaſtique, vous continuez de parler intelligiblement.

MONDRAGON.

Comme Prince de naiſſance & comme Cardinal élu, ne vous eſt-il pas libre de vous compter exactement dans l'une ou l'autre de ces deux claſſes ? Juſqu'ici, vous avez toujours préféré le fils d'un Grand-Duc, l'héritier préſomptif d'une ſouveraineté au perſonnage Eccléſiaſtique; ne vous entendez-vous pas auſſi volontiers, ſaluer par le titre d'*Alteſſe Séréniſſime*, que par celui d'*Éminence* ? Je ne décide pas ſi c'eſt avec quelque droit ; mais faites une fois l'eſſai avec la cléricature, & alors vous ferez des prodiges.

LE CARDINAL.

Comment cela ?

MONDRAGON.

La douceur n'eſt-elle pas le premier devoir d'un prêtre ? L'amour de la paix n'eſt-il pas ſa véritable gloire ? Le pardon de l'offenſe & l'amitié envers les ennemis ne ſont-ils pas la plus grande preuve de la véritable miſſion apoſtolique ? Il vous eſt donc bien facile de faire, aux yeux du public, alluſion à ces vertus avec votre ſoumiſſion ; il vous eſt facile de paroître pardonner à celui qui vous pardonne lui-même. — Croyez-moi, mon prince, des cierges bénis brûlent devant les ſtatues de mille ſaints, ſans que la ſource de leur douceur chrétienne ſoit plus pure ; on voit des prodiges opérés par mille cadavres dont le cœur étoit peut-être plus artificieux que le nôtre.

LE CARDINAL.

Sur mon Dieu, Mondragon, ſi vou

avez profondément réfléchi sur les devoirs de votre état, comme sur ceux du mien, je voudrois connoître un tour de fripon, pour lequel vous auriez besoin d'un sauf-conduit. (*Souriant.*) Hé bien! puisque vous trouvez l'état du clergé si digne d'envie, je serai, dès aujourd'hui, un prêtre, au moins en fait de précaution; je veux dès-à-présent vous remercier de votre conseil; cependant je ne me déciderai que demain là-dessus.

Aucun capital placé à intérêt usuraire ne rapporte une rente aussi certaine que le mauvais conseil que l'on donne à un faux ambitieux (1)! Ceci est une verité que Mondragon ne connoissoit que trop bien; il s'en retourna satisfait chez lui, & lorsque le Cardinal le fit appeller le lendemain, aucun astro-

(1) La fausse & la véritable ambition ont un rapport entre eux, comme Vénus, Uranie & Vénus, la Déesse de l'Amour.

nome n'attend avec plus grande confiance l'éclipse de lune depuis long-tems supputée, que lui le plein pouvoir d'entrer en négociation avec François. — Il ne fut point trompé dans son espérance ; car après un court entretien, Ferdinand convint que ses premiers soupçons étoient dissipés, que Mondragon l'avoit convaincu, & qu'en conséquence il étoit résolu de faire la premiere démarche pour se reconcilier avec François, qu'il ne détesteroit pas moins pour cela dans le fond de son ame. Le courtisan loua hautement cette résolution ; & il délibéra avec son nouveau maître sur quelques circonstances incertaines encore ; il retourna ensuite dans son appartement, où il commença, sans délai, à creuser la fosse qu'il destinoit, depuis long-tems au Grand-Duc & à Bianca.

Voici une nouvelle preuve qu'il est bien plus facile de prédire les actions d'un homme que celles d'une femme !

Ce même Mondragon, qui se trompa si fort en écolier, lorsqu'il promit à son ancien maître la prompte adhésion de Bianca à son amour. — Le même trompa alors en maître le caractere & les vœux de François; il choisit précédemment la seule voie, par laquelle il pouvoit miner le plancher de cet indolent.

Ses premieres lettres écrites à Florence annonçoient qu'il avoit trouvé Ferdinand absolument tel qu'il l'avoit espéré; à la vérité extrêmement emporté, bien entendu, contre Bianca, qu'il regardoit comme une profanatrice du lit du Grand-Duc; mais que ce ressentiment ne venoit que de ce qu'on l'avoit mal informé. Ses lettres suivantes insinuoient l'espérance prochaine d'un éclaircissement plus favorable; & elles dénonçoient quelques misérables espions, qui s'introduisoient dans Florence, à la faveur de l'obscurité; par ce moyen elles s'attire-

rent plus facilement la croyance du Grand Duc. Peu après, Mondragon commença à étaler les services qu'il avoit déjà rendus dans cette importante négociation; il éclata enfin en cris d'alégresse, & il protesta que la crainte seule que le cœur fraternel ne voulût pas lui pardonner entièrement, retenoit Ferdinand de faire ses propositions de paix.

Le trop sincère François se laissa prendre au lacet : Bianca, qui savoit tout ce qui se passoit, persista envain dans son branlement de tête, signe ordinaire de sa défiance. L'integre Modesini, qui, pendant cet intervalle, remplissoit les fonctions de Mondragon, conseilla innutilement de ne point se fier à ce double boutte-feu. Le Grand-Duc persista opiniâtrement dans sa crédulité. — Non, s'écria-t-il, les fils de Côme ne renouvelleront point l'horrible scene des deux freres ju-

meaux (1). — Il donna aussi-tôt plein pouvoir à un de ses conseillers pour entrer en négociation avec le Cardinal; & comme celui-ci, par une double trahison de Mondragon, savoit parfaitement à quoi il pouvoit s'engager; il lui fut facile de se comporter dans toute cette affaire, de maniere à paroître disputer avec son digne confrere en magnanimité. Dans l'espace d'un mois, tout fut convenu. Le Cardinal parut disposé à aller visiter son frere à Florence; Ferdinand partit de Rome avec un magnifique cortege, parmi lequel brilloit Mondragon, reçu en apparence par grace spéciale. François lui-même

(1) Garsias & Jules, deux fils de Côme, conséquemment freres de François & de Ferdinand, qui engagerent Jules de Tarente & les jumeaux par une malheureuse querelle, dans laquelle le dernier fut tué de la main du premier, & celui-ci de celle de son pere.

alla à sa rencontre à quelques lieues de Florence ; & à leur premiere jonction, ils retracerent le tableau touchant d'Edom & de Jacob, lorsqu'après une longue séparation, on les vit s'embrasser mutuellement avec une sincere affection.

Quel superbe spectacle ! — Mais les yeux de toute la foule se fixerent encore plus attentivement sur le Cardinal, lorsque Bianca courut à sa rencontre devant la porte de son appartement ; il les trompa tous par l'aménité de son front, par l'étonnement serein avec lequel il examina la Grande-Duchesse, pendant une seconde, & qu'enfin il la salua comme sa sœur. —— Mais s'il trompa Bianca, avec un égal succès, elle peut nous l'apprendre elle-même, dans un entretien qu'elle eut, un des soirs suivans, avec Julie Carreri, la seule de ses femmes-de-chambre, qu'elle croyoit & trouvoit réellement digne de sa confiance.

JULIE (*en aidant à habiller la Grande-Ducheſſe*).

Non, Madame, je ne puis m'empêcher de vous faire une queſtion, qui probablement vous paroîtra une curioſité indiſcrete, quoiqu'elle ne ſoit certainement que l'effet de mon inquiétude.

BIANCA.

Toujours des queſtions ! — (*Souriant à moitié.*) Sans doute que je ſerai cependant la maîtreſſe d'y répondre, ou non.

JULIE.

Voilà déjà le troiſieme ſoupir, à moitié ſupprimé, qui échappe aujourd'hui à Votre Alteſſe Séréniſſime ! Voilà déjà le troiſieme ſoir que je ne remarque plus, dans cet appartement, cette ſérénité ſur votre viſage, que je vois y

briller lorſque vous êtes en compagnie. —Votre Alteſſe Séréniſſime feroit-elle tourmentée par quelques ſoucis ?

BIANCA.

Je ſerois la premiere & l'unique des Princeſſes, ſi je n'éprouvois aucun ſouci ; le chagrin eſt le compagnon fidele de la pourpre.

JULIE.

Mais actuellement, quels peuvent être vos ſoucis ? Dans ce moment où Florence paroît être entiérement livrée à une joie générale ; dans ce moment où le dernier nuage d'inquiétude commence à ſe diſſiper ; dans ces jours de réconciliation & de réjouiſſance !

BIANCA.

Sans contredit, la joie & la douleur ſont ennemies, & cependant elles ne ſont que trop ſouvent alliées ! Ah !

Julie, chaque rose voudroit toujours avoir une petite épine ; mais que des viperes meurtrieres se cachent dans le bosquet, prêtes à se montrer tout-d'un-coup....... Julie, cela est cependant bien digne d'un soupir !

JULIE.

Ah ! que mon soupçon étoit fondé ! Ce collier de perles ne cassa point sans raison.

BIANCA (*en la regardant avec étonnement*).

Quel collier de perles ?

JULIE.

Comment ? vous ne vous en souvenez pas ? Lorsque Votre Altesse Sérénissime salua & embrassa le Cardinal avec l'ardeur la plus cordiale, le plus gros fil cassa en deux, & toutes vos perles s'éparpillerent par terre. — Ha ! pensois-

je en moi-même, la paix n'eſt pas ſincere de toutes parts ; le lien d'amitié rompra encore ſubitement ; ce lien actuel ne ſubſiſte qu'en apparence.

BIANCA.

Folle, avec ta ſuperſtieuſe interprétation!

JULIE.

Grondez-moi tant qu'il vous plaira ; mais ne me cachez point votre chagrin.

BIANCA (*après une courte pauſe, réfléchiſſant*).

Soit, je te le confierai ; je n'ai ni foi ni confiance dans la tendreſſe de ce frere ; je ne compte même pas ſur la durée de cette amitié : faſſe le ciel que mes remarques ſoient auſſi mal fondées que les tiennes !

JULIE.

En quoi conſiſtent ces obſervations

mieux fondées, si j'ose m'en informer ?

BIANCA.

Te souvient-il de cette admiration, pour ainsi dire, pleine de joie, avec laquelle le Cardinal me fixa en entrant dans l'anti-chambre ?

JULIE.

Oui, je me le rappelle fort bien ; elle parut à vos amis sinceres un heureux pronostic.

BIANCA.

Et à moi un sinistre. Car je vis dans cette admiration un homme qui ne se livre aucunement à son sentiment, mais qui joue simplement un personnage contrefait.

JULIE (*surprise*).

Comment donc ?

BIANCA.

Mes traits, j'en ſuis certaine, ne ſont point une nouveauté pour lui. Mon portrait, rendu ſi parlant par le pinceau du peintre, qui pendoit autrefois dans l'appartement de Bonaventuri. — (*Elle s'eſſuie les yeux.*) Je rends encore à cet homme l'hommage qu'il mérite!..... Et qui fut transféré dans la galerie du Prince; ce même portrait, qui diſparût dans la ſuite, ſans que l'on ait jamais ſu ce qu'il étoit devenu, — où crois-tu qu'il ſoit?

JULIE.

Vraiment je ne ſaurois le deviner.

BIANCA.

Il eſt caché dans le cabinet de Ferdinand; déjà depuis ſix mois; il fut enlevé par ſes ordres. (*Comme Julie*

veut l'interrompre.) Ne demande pas d'où je le sais! il suffit que cela soit vrai. — Ainsi le Cardinal connoît depuis long-tems mon extérieur ; & cette surprise, n'en doutons pas, n'annonçoit uniquement que l'hypocrite. Mais certains regards qu'il laissoit, de tems en tems, tomber obliquement sur moi, lorsqu'il n'étoit observé par personne & qu'il croyoit que moi-même je ne le remarquois pas, me le décélerent encore davantage ; il n'avoit point de connoissance de cette glace qui, comme tu sais, a été si adroitement pratiquée dans l'enfoncement de mon appartement ; & cette glace le trahissoit. — Julie, je ne m'expose pas à t'en trop dire ! Mais, dans ces regards, de quelque peu de durée qu'ils pussent être, il étoit aisé de distinguer la haine & la vengeance exprimées d'une maniere plus frappante qu'Apelles lui-même n'avoit pu les repré-

ſenter dans ce fameux portrait (1). Il ne lui manquoit que la coupe de poiſon & le poignard à la main pour reconnoître en lui l'ennemi mortel qui l'avoit très-certainement accompagné à Florence pour moi : hélas! mon cœur me le diſoit!

JULIE.

Qu'avez-vous tant à craindre, Madame, quand même il ſeroit celui que vous croyez? Vous qui dans le ſein de votre époux, pouvez vous rire de vos ennemis, quelque puiſſans qu'ils ſoient? Certainement il ne faut qu'un ſigne de cette crainte, qu'un mot de cette obſervation; & ce prince plein d'amour....

---

(1) A la cour d'Alexandrie, où il repréſentoit les vices qui environnent un roi foible & ſoupçonneux.

BIANCA.

BIANCA (*l'interrompant.*)

Dieu m'en préſerve, qu'un ſeul ſouffle de ma bouche, qu'un trait de mon viſage, qu'un ſeul ſoupir faſſe concevoir à mon digne époux le plus léger ſoupçon !

JULIE.

Pourquoi pas ?

BIANCA.

As-tu déjà oublié que toute ma remarque eſt fondée ſur un ſimple ſoupçon ? que ces regards que j'ai apperçus étoient d'une infiniment courte durée, que je ne peux que les avoir ſentis, mais qu'il me ſeroit impoſſible de les décrire ? — Comment ? — Et ſi toutefois, quelque impoſſible que cela me paroiſſe, mon apperçu étoit faux ; ſi un génie malin avoit, pendant une ſeconde, couvert ma vue d'un brouillard, ou que quel-

que autre sentiment caché eût occasionné ces gestes de Ferdinand? Quoi? — je devrois, pour un pareil soupçon, allumer les feux de la discorde? je devrois empoisonner la tranquilité de mon époux, parce que la mienne est agitée sans fondement, & par une simple imagination?

JULIE.

Mais si alors....

BIANCA.

Jamais! Lorsque Mondragon étoit devant François en qualité d'accusé; lorsqu'il fut interrogé pourquoi il n'avoit pas d'abord rendu compte des projets secrets de Ferdinand, cet hypocrite répondit d'une tranquilité d'ame apparente: qu'il n'avoit pas voulu armer le frere contre le frere: & moi, qui suis étrangere, qui ne suis qu'adoptée dans l'illustre famille de Côme, je de-

vrois désunir cette famille ? — Non, Julie, je garderai le silence ; je me tairai & j'attendrai l'événement. Je t'ordonne aussi d'en agir de même.

JULIE.

Et vous pouvez prétendre, Madame...

BIANCA.

Tu peux compter sur mon indignation, si tu as le malheur de laisser échapper le plus petit mot de cet entretien envers qui que ce soit ! — D'ailleurs notre destinée n'est-elle pas fixée ? Des êtres supérieurs ne veillent-ils pas sur l'innocence & la vertu ? — Le Tout-puissant a compté les cheveux de ma tête, pourroit-il avoir oublié de compter mes jours ? Julie, un sort favorable & prospere a jusqu'ici trop visiblement disposé de moi, pour devoir me défier de l'avenir ; & la seule faveur que je demande à mon ange tutélaire, & à ce

Dieu, duquel les Saints dépendant davantage que la moindre Florentine de moi.

JULIE.

En vérité, je brûle du desir de connoître cette seule faveur.

BIANCA.

Si ce que ce sentiment inquiétant, cette mélancolie, qu'aucune réjouissance, aucune dissipation ne sauroit dissiper, semblent m'annoncer avoit quelque fondement; si ce frissonnement que Dieu sait quelle invisible puissance, fit naître en moi au premier aspect du Cardinal, devoit avoir en soi quelque réalité; — si quelque fâcheux accident nous étoit réservé; si quelque trahison nous attendoit, fasse le ciel qu'il tombe sur ma tête seule! que le jugement vindicatif épargne mon époux, dont l'ame ne renferme assurément aucun autre défaut

qu'un excès de vertu & une clémence trop indolente. — (*Elle entend quelque chose.*) Paix ! n'est-ce pas sa marche ?

JULIE.

Il me le semble. — Ciel ! vous m'avez arraché des larmes en si grande quantité, que ....

BIANCA. (*la faisant sortir par une autre porte.*

Crainte qu'il ne les apperçoive, éloigne-toi !

(*Le même soir.*)

Le Cardinal FERDINAND MEDICIS (*dans son appartement, se promenant en haut & en bas.*)

Oui ! vraiment oui ! il existe une vertu, & vraisemblablement les anciens n'avoient pas tort d'en faire une divinité particuliere ! d'où viendroit sans cela son

puiſſant pouvoir, ſi elle n'étoit pas réellement ſubſtantielle? — Et il n'étoit peut-être pas imprudent de l'honorer plutôt comme une déeſſe que comme un Dieu; car où a-t-elle plus irréſiſtiblement opéré que dans les yeux d'une belle Dame? — Et c'eſt Bianca! par le Ciel, c'eſt elle-même! —— (*pauſe*) François! François! je te haïs mortellement; mais je ne ſaurois te mépriſer à raiſon de cette démarche. — Quelle eſt ton ambition & la mienne? C'eſt celle d'un David qui veut combattre contre Goliath. Et cependant lorſque je ſonde mon intérieur, quand je me mets à ta place, même lorſque je poſe ſur la balance ton bonnet ducal d'un côté, & la ceinture de Bianca de l'autre? — En vérité, le choix deviendroit embarraſſant; il mériteroit une ſérieuſe réflexion; & malgré cela ſon contrebalancement augmentoit les innombrables millions de feux amoureux d'une tête de plus! (*Un aquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Votre éminence, Mondragon est dans l'anti-chambre.

LE CARDINAL.

Fais-le entrer.

(Mondragon entre fort déguisé dans l'appartement.)

LE CARDINAL.

Vraiment, mon ami, cela s'appelle être bien masqué. Quoique je fusse dans la ferme attente de vous voir, j'aurois cependant eu de la peine de vous reconnoître, si vous étiez entré sans avoir été annoncé.

MONDRAGON.

Aussi avois-je très-besoin de cet affublement; car, ainsi déguisé, j'ai parcouru diverses places publiques pour épier ce qui se passoit,

LE CARDINAL.

Hé bien ! qu'avez-vous découvert ?

MONDRAGON. (*Haussant les épaules.*

Avant de vous satisfaire, je serois presque tenté de prendre la liberté de faire une question à votre Eminence.

LE CARDINAL.

Quelle question ?

MONDRAGON.

Comment avez-vous trouvé, sérieusement & sincérement parlant, la cour de votre frere ? Vous ai-je dit vrai lorsque je vous l'ai dépeinte ?

LE CARDINAL.

Oui ! savoir comment vous l'entendez. Je conviens de tout ce que vous m'avez dit de l'ascendant de Bianca sur

enfantin François, de son stupide attachement à chacun de ses regards, & de l'esclavage de toute la cour; mais lorsque vous me peignîtes cette même Bianca, comme une superstitieuse & bigotte femme bourgeoise, comme un génie médiocre & une beauté passable; alors, Mondragon, il se trouvoit sans doute dans votre œil, d'ailleurs très-clairvoyant, une tache qui troubloit votre vue.

MONDRAGON. (*Un peu embarrassé.*)

Seroit-il possible?

LE CARDINAL.

Il est très-vrai. Je ne peux presque pas concevoir qu'on puisse voir Bianca sans en devenir amoureux! je suis moi-même un de ses adorateurs, ou si vous l'aimez mieux, un de ses admirateurs.

MONDRAGON.

Votre Eminence plaisante !

LE CARDINAL.

Sur mon honneur de Prince, cette plaisanterie pourroit bien contenir quelque chose de très-sérieux.

MONDRAGON (*avec étonnement.*)

Il n'est pas possible ! Ne témoignâtes-vous pas d'abord, après la premiere entrevue, par le peu de paroles que vous me soufflâtes à l'oreille en passant.

LE CARDINAL.

Voyez, Mondragon, pour ne vous rien dire de contradictoire ni d'extravagant, je vais vous débrouiller soigneusement l'époque de mon sentiment. — Cet abord affectueux qui, lors de ma premiere démarche, captiva si victorieusement la tête légere de mon frere, n'é-

toit, ſans contredit, rien autre qu'une feinte. Qui le ſavoit mieux que vous, qui m'aidâtes à jouer ce perſonnage? Et cependant dès-lors il s'inſinua ſous mon maſque une ombre de ſentiment; & cette ombre approchoit de la réalité. Je connoiſſois le portrait de Bianca. Le peintre l'avoit fait, pourtant. Mais, hélas! Raphaël lui-même ne peut peindre qu'un ſeul moment de beauté; & combien ſe trouvent de ces momens chez une femme réellement attrayante.

MONDRAGON.

Une obſervation très-ſubtile!

LE CARDINAL.

Flatteur! comme ſi vous l'entendiez aujourd'hui pour la premiere fois! — C'eſt juſtement ce ſentiment involontaire qui me facilita les moyens de mettre de l'ardeur dans mes geſtes, & de donner l'apparence de vérité à mes

paroles. Au bout de quelques minutes, Bianca nous conduisit dans son appartement. Lorsque j'en vis la magnificence, lorsque je vis prendre place à Bianca-Bonaventuri sous le même dais sous lequel une Archiducheſſe de la maison d'Autriche avoit ci-devant coutume de s'asseoir, alors l'aspect réfléchi de la veuve d'un commis de marchand, déserté de son comptoir, élevée à un pareil honneur, fit en moi une impression violente; j'eus beaucoup de peine à cacher mon agitation; & si j'avois eu affaire à des yeux plus habiles (1), j'aurois peut-être été remarqué, & le trouble de mon ame auroit été découvert. Voilà le motif de cette égalité d'esprit dans laquelle vous me trouvâtes peu après cette premiere entrevue.

(1) L'on voit par le dialogue précédent, que Bianca étoit plus pénétrante, que ne le présumoit le Cardinal gangréné.

MONDRAGON.

Hé bien, & cette égalité d'esprit, — qui l'a changé ?

LE CARDINAL.

Cette même Bianca, qui l'avoit occasionnée. — Riez-en tant qu'il vous plaira dans votre ame insensible ; cette expression, *Ha, c'est un ange !* si souvent profanée à l'occasion des femmes médiocres, me semble convenir dans toute sa force à l'épouse de François ; mais il se devoile alors chez elle — de même que chez ces êtres trop éclatans pour pouvoir être décrits. Il se developpe une ame trop élevée pour ne pas animer le corps d'un mortel. La vertu se manifeste dans chacune de ses paroles ; la douceur regne dans sa figure, & sur-tout quand son regard affectueux s'arrête seulement pendant une seconde sur le sort de François. — En vérité

dans ce moment, je pourrois tuer ce malingre, non pas pour la souveraineté, mais pour avoir son épouse.

MONDRAGON (*souriant.*)

Votre Eminence vole avec les ailes d'Arioste.

LE CARDINAL.

Sans être un poëte, sans prononcer une parole de plus que celles que me dicte le sentiment sincere ! — Mondragon, vous savez quelle haine ardente j'ai conçue pour ce couple ; ma haine est encore à son même degré d'ardeur ; mais elle n'est plus divisée ; son seul but est François. — François seul, quiconque attente à la vie de Bianca, attente à la mienne, je m'efforcerai de la posséder, dussé-je réunir la malignité du serpent au courage du lion ; car elle m'apprend dans ma trentieme année seulement, ce qu'est l'amour violent, elle

ſeule de tout ſon ſexe a ſéduit mon cœur avec plus de rapidité qu'un éclair.

MONDRAGON.

C'eſt vraiment quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, que ce cas ſe manifeſte ſi fréquemment chez elle.

LE CARDINAL.

Si fréquemment? Comment entendre cela! Exprimez-vous ouvertement. Vous avez l'air de penſer autrement que vous ne parlez.

MONDRAGON.

Non, certainement! — Je dis ſérieuſement que je n'ai de ma vie connu aucune femme à laquelle les hommes aient ſi généralement rendu hommage qu'à Bianca. Elle s'eſt même formé parmi le peuple un parti plus puiſſant, plus conſidérable & plus ſincérement dévoué que n'en ait jamais eu un Prince de

l'illustre tige de Côme ; & justement, avant d'arriver ici, j'en ai vu un exemple frappant.

LE CARDINAL.

En quoi consiste-t-il ?

MONDRAGON.

Dans cet affublement je parcourois, comme je viens de le raconter à votre Eminence, quelques-unes de nos promenades & jardins publics, & j'écoutoit les discours de la multitude. Par-tout François, Ferdinand & Bianca en étoient les objets. Par-tout l'on mettoit en question lequel se comportoit avec le plus de noblesse, & par-tout on donnoit la pomme à Bianca. Un de nos émissaires qui ne me reconnut pas lui-même, étant assis au milieu d'un grand nombre de bourgeois à moitié ivres, eut l'effronterie de demander pour la prospérité de qui Florence avoit présente-

ment sujet de faire les vœux les plus ardens ? » François, ajouta-t-il, sous » les loix duquel nous vivons aujour- » d'hui est un Prince plein de clémen- » ce, Bianca, son épouse, ne lui cede » point en bonté de cœur. Mais Ferdi- » nand mérite aussi notre estime à tout » égard. Il paroît jusqu'ici qu'il devien- » dra un jour l'héritier du trône, & » vous ne pouvez disconvenir qu'il existe » dans son air quelque chose de très- » grand, de noble, & même de capti- » vant » ? — La réponse fut.... (*Il s'arrête tout d'un coup comme s'il se rappelloit autre chose.*)

LE CARDINAL.

Hé-bien, pourquoi hésites tu ? Quelle fut la réponse ?

MONDRAGON.

Votre Eminence me pardonnera ; la chaleur du discours m'a entraîné. Au

moment du récit de la queſtion, j'avois oublié que je ne pouvois vous faire part de la réponſe.

LE CARDINAL.

Malgré cela, je vous ordonne de le faire.

MONDRAGON (*hauſſant les épaules.*)

En ce cas, votre Eminence aura la bonté d'excuſer ma ſincérité.

LE CARDINAL.

Je l'excuſe d'avance! La réponſe fut?

MONDRAGON.

Un rire moqueur, à gorge déployée, qui dura au moins cinq minutes. « Comparer Bianca & Ferdinand enſemble, » répliqua enfin un porteur de paroles, » cela s'appelle réunir le Soleil & la Lune » dans une ſeule & même claſſe. Il peut » paroître quand la nuit tombe; mais il

» ſera bien de redeſcendre quand il ſe
» rencontrera avec elle. Elle a une lu-
» miere qui lui eſt propre ; la ſienne n'eſt
» qu'empruntée. — C'eſt juſte , c'eſt
» juſte ! cria un autre : ſa grandeur d'ame,
» ſon affabilité, ſon amour fraternel ne
» ſont réellement que factices. — Croyez-
» moi, s'il n'avoit pas beſoin de l'or de
» Florence, ſon chapeau de pourpre ſe-
» roit certainement reſté à Rome. Une
» ſeule Bianca efface dix Cardinaux de
» ſon eſpece ». Tout le monde donna
droit au parleur, & je me gliſſai dehors,
crainte de faire remarquer la colere dont
j'étois ſuffoqué.

LE CARDINAL (*qui ſe promene muet & penſif en haut & en bas de l'appartement pendant quelques momens, enſuite à moitié à part.*)

Elle, le Soleil, & moi ſeulement la Lune ! — Dix comme moi pour elle ſeule ! c'eſt beaucoup ; c'eſt exceſſif, & très-injurieux !

MONDRAGON (*à part.*)

Bon ! l'étincelle a l'air de vouloir s'enflammer.

LE CARDINAL (*d'un ton résolu.*)

Cependant, non ! non ! — (*Avec plus de douceur & de sérénité.*) Ah ! insensé que je suis, de me donner la peine d'examiner les substances de cette médecine présentée, tandis que je devrois connoître le Médecin qui l'a préparée, ainsi que sa méthode de guérir ! — Mondragon, ce que tu me racontes ici, que tu l'aies réellement entendu, ou que tu l'aies seulement inventé, crois-moi, il ne m'empêchera néanmoins pas d'envisager Bianca comme la fleur de son sexe ; cela ne m'excite que davantage à sonder si elle auroit quelque penchant à devenir volontairement la mienne. Si elle y paroît portée, alors, François, alors, ta perte est décidée ; il faut que tu périsses & que tu

tombes sous mes coups ou dans mes pieges.

MONDRAGON.

V. A. S. oublie-t-elle cette chasteté artificielle dont Bianca s'est vantée de tout tems, & dont elle a toujours su faire usage si à propos? cette retenue, qui força le Grand-Duc d'acheter si cherement ce qu'il ne pouvoit obtenir à meilleur marché ?

LE CARDINAL (*d'un air de suffisance.*)

Suis-je François? un homme à demi-femme ? — Nous allons voir présentement si ceux qui ont fait si souvent l'éloge de ma figure étoient des flatteurs; si ceux qui, comme tu l'as fait toi-même, louoient mon esprit aux dépens de celui-là, étoient adulateurs? —Ah! par ma foi, je rechercherai son amour, ma tête dût-elle déjà être accrochée demain au plus haut créneau de Florence, & mon corps baigner au plus profond de la mer. — Mondra-

gon, adieu pour aujourd'hui ! Il eſt déjà tard. Je te ferai rappeller dans peu. En attendant, fais tout ce que tu pourras pour me concilier des cœurs ; de mon côté, je n'épargnerai rien pour en gagner au moins un. (*Il part.*)

MONDRAGON (*ſeul.*)

Eſt-ce-là un rêve, que l'enfer m'a ſuggéré pour ſon propre amuſement ? — Dois-je croire ce que je viens d'entendre, & ce que j'aimerois bien mieux ne pas avoir entendu ? Cette Bianca, cette maudite Capello, eſt-elle donc l'écueil contre lequel ma barque doit toujours échouer ? Tous les fils de Côme ſont-ils enchaînés à cette ſyrene infernale ? Ferdinand eſt-il donc auſſi devenu ſa conquête ? lui, qui avoit mille raiſons de la haïr, ou qui du moins croyoit les avoir, arrive, la voit, &, dès le premier jour, tombe également dans ſes filets. —(*Une courte pauſe.*) Hélas ! à préſent il ne manqueroit plus

rien, ſinon que ſon fol amour trouvât encore quelque encouragement ; qu'un ſeul de ſes regards tombât amicalement ſur lui, & alors il me ſacrifieroit volontiers; il riroit quand on me perſécuteroit; il badineroit quand il me verroit pendre. — Que faire préſentement ? Comment éviter ce ſecond naufrage ? Dois-je recourir aux artifices ? forger des lettres de part & d'autre ?..... Cette ruſe eſt devenue trop ordinaire & trop connue ! — Et comment parviendrois-je auprès de Bianca ? Comment perſuaderois-je le Cardinal ? Ce dernier ne ſe défie-t-il pas déjà ſuffiſamment de moi ?....Mais quoi ! ſi maintenant je prévenois François de la laſcive cupidité de ſon frere ? ſi j'excitois ſa jalouſie ? ſi je rallumois ſa haîne ? ſi cette fois-ci j'étois un traître de bonne foi ? —Sans contredit cette voie eſt facile ! elle n'eſt cependant que la voie du déſeſpoir ! car alors c'en ſeroit fait pour toujours de Ferdinand ; alors l'eſclavage ou

la dépoſition ſeroit mon ſort inévitable. —(*Une plus longue pauſe.*) Non! non! Je veux laiſſer le cours aux affaires ; je ne ferai point d'allégations avant que la néceſſité ne m'y force abſolument. La fidélité des épouſes & la chaſteté des femmes, ſont, ſans contredit, deux choſes ridicules ; cela ſeroit cependant bien ſingulier, ſi celle qui a dédaigné d'être la maîtreſſe du Souverain régnant, devenoit à préſent celle d'un frere cadet! d'un frere qu'elle eſt payée pour haïr! — Arrive ce qu'il pourra, fragile verglas de la vertu des femmes! pour cette fois je me confie à toi ; j'eſpere que peut-être toi-même tu m'applaniras le chemin de la fraude récompenſée!

(*Deux jours plus tard. Appartement de Bianca.*)

BIANCA, JULIE.

BIANCA.

Tu es donc certaine que perſonne ne nous a écoutées?

JULIE

JULIE.

Très-certaine, à moins qu'on se soit glissé à travers trois portes, toutes fermées à clef.

BIANCA.

Approche donc, & asseois-toi à côté de moi! — (*En la prenant par la main d'un air fort affecté.*) O ma chere Julie! c'est seulement à présent que je connois qu'il existe une espece d'inquiétude, qu'il feroit impossible à la discrétion même de tenir secrette. Mon cœur éclateroit, si je ne pouvois le soulager auprès d'une Confidente.

JULIE (*intimidée.*)

Pour l'amour de Dieu! Madame, que vous est-il arrivé? Je suis tellement accoutumée à cette tranquillité qui semble accompagner toutes vos actions, que je tremble d'avance à ce ton douloureux,

qui m'eſt inconnu. Vous me paroiſſez plus émue que jamais.

BIANCA.

Plus émue que jamais? Tu as raiſon. — Te ſouviens-tu de ma derniere conjecture, au ſujet de la haîne du Cardinal contre moi?

JULIE.

Oui, je me la rappelle! Mais comment cette haîne peut-elle ſe manifeſter de nouveau? Vraiment ſa contenance ne reſpire que la ſoumiſſion même.

BIANCA.

Je voudrois qu'il me déteſtât, & qu'il eût pour moi une plus grande antipathie que celle qui exiſte entre le feu & l'eau, entre le jour & la nuit. Le jour & la nuit s'haïſſent; mais ce tranſgreſſeur de ſes devoirs. —Julie, cet anti-chrétien m'aime.

JULIE.

Votre Altesse Sérénissime, ...

BIANCA.

Fixe-moi tant que tu voudras ! Je fus encore plus surprise lorsque cet infâme secret se découvrit ; lorsque son desir criminel, même son espérance téméraire, se développa devant moi ; lorsque la pression de sa main, aussi souvent qu'il trouvoit l'occasion de saisir la mienne ; lorsque l'ardeur de ses yeux, — aussi souvent que François se détournoit de nous pendant de courts instans ; — lorsque les éloges, avec lesquels il me combloit sans cesse, se sont éclaircis ce matin, par le moyen de cette petite lettre, que lui-même il m'a mise dans la main.

JULIE.

Comment, une déclaration d'amour

lorsque dans la maison de Bonaventuri (hélas! encore aujourd'hui, mon cœur se rappelle avec transport cet époux chéri) j'entreprenois volontairement les travaux les plus vils; pas même lorsque Mondragon me faisoit l'injurieuse proposition d'être la concubine de mon époux actuel. Car celui au nom duquel il parloit, étoit au moins mon Prince, & moi l'épouse d'un infidèle; très-certainement mille de mes pareilles auroient envisagé comme la plus haute faveur, ce que je regardois comme une turpitude. — Mais à présent! aujourd'hui! — Ha, frivole & affligeante lueur d'une dignité de Princesse, qui ne peut elle-même garantir ma vertu des propositions d'une pareille infamie!

JULIE.

Qu'hésitez-vous présentement de vous découvrir à votre époux? Ce frere insolent ne dépend que de lui.

BIANCA.

Malgré cette perfidie, il eſt toujours ſon frere. — Oui, oui, je connois François. Nonobſtant ſa clémence, il ne laiſſeroit point une inſolence de cette nature impunie ; & ſi j'ai déjà reſſenti ci-devant un éloignement décidé à ſemer la diſcorde entre ces freres, comment pourrois-je préſentement . . . . . Un coup-d'œil ſur cette lettre, ſur ces propoſitions ! l'indulgent François deviendroit ce que fut ſon pere ; il oublieroit la voix du ſang, pour ne plus écouter que celle de la vengeance & de la juſtice. — Non, Julie, il m'eſt encore impoſſible de recourir aux expédiens de cettte nature ; je ne veux encore faire uſage que de ma propre voix, quelle que ſoit ſa foibleſſe, pour remettre ce voluptueux au terme de ſon devoir ; & toi-même, Julie, tu m'aideras en cela.

JULIE.

Moi ! de quelle maniere ?

BIANCA.

Déguiſe toi demain matin en habit de jeune homme, & porte lui cette réponſe ! (elle lui remet une lettre.)

JULIE.

Rien de plus facile que cela ! mais V. A. S. ſi expérimentée d'ailleurs dans la connoiſſance des hommes, peut-elle eſpérer qu'une ſimple lettre convertira ce débauché & vous préſervera à l'avenir de l'importunité de ſes odieux projets ? — Si cette lettre eſt écrite avec l'aimable douceur qui diſtingue ſi bien le caractère de Bianca ! — L'audacieux Ferdinand n'eſpérera alors l'acquieſcement de V. A. S., qu'avec plus de confiance, ou du moins votre vertu courageuſe ne lui inſpirera que plus d'ardeur encore.

BIANCA.

Mais ſi elle eſt conçue dans des termes

plus sérieux, que ne peut avoir été tout ce que j'ai pu dire ou écrire en ma vie. —

JULIE.

Alors ce ton excitera le téméraire à la vengeance, à la calomnie, à des artifices infames; cette lettre là, V. A. S. le sent mieux que moi ! — sera dans tous les cas . . . . . infructueuse.

BIANCA (haussant les épaules).

Funeste prophétie; oui vraisemblablement; cependant c'est encore incertain! — & par cette raison je ne veux pas le croire.

Ne sais-tu pas, Julie! que les hymnes des enfans sont les doux cantiques du ciel, & que les plus foibles instrumens sont fort souvent les ressorts les plus certains de ses plans? — Quand même cette lettre ne fera point d'effet; quand même elle nuiroit; je veux du moins sauver mon ame, je veux faire mon possible. Porte la demain matin!

JULIE.

Vous ferez obéie, madame ! — (en elle-même ;) mais en vérité, cela n'aura pas plus d'effet que la foible défense d'une épingle, pour contenir un corrupteur !

(*Appartement de Mondragon.*)

MONDRAGON. MOSELLO. (*Un mercenaire & bandi.*)

LE GRAND-DUC.

Comme je t'ai déjà dit, gaillard, je vais de ce pas chez le Cardinal ; il m'a déjà fait appeller deux fois, & je devine d'avance. Pour quelle raison ? — en attendant vas te rendre à l'endroit convenu, en face de son palais, & fait bien attention si je parois à une croisée, soit de l'antichambre ou de l'appartement ; si je tousse ainsi (pendant qu'il tousse,) & si je tire mon mouchoir blanc, ce

ſera une preuve que ce que je preſumois ſera arrivé, & que Ferdinand prend feu à mon gté. Cours alors au lieu convenu, & choiſis la compagnie à ta volonté. Je penſe que le Cardinal & moi ne tarderont point d'arriver; alors tu commenceras ton diſcours.

MOSELLO.

Cela ſuffit.

MONDRAGON.

Prends ſur-tout bien garde, quand nous entrerons! commence dès que tu nous appercevras, & avant que nous ſoyons à portée de t'entendre.

MOSELLO.

Parfaitement bien.

MONDRAGON.

Tu n'as pas oublié ce que tu dois dire?

MOSELLO.

Ce seroit la premiere fois de ma vie que je me serois fait répéter mon rôle!

MONDRAGON.

Te fais-tu fort aussi de le bien jouer?

MOSELLO.

Je m'en flatte! vraiment j'ai déjà servi de coupe-jarret, & vous voudriez douter que je puisse mentir?

MONDRAGON.

Cela ne conclud rien! car il me semble qu'il est souvent plus facile de couper la gorge à quelqu'un, que de le faire donner dans le pot au noir à force de mensonges.

MOSELLO.

C'est selon, monsieur! — l'honnête-

homme a par-tout de la peine à gagner honnêtement & intégrement sa vie sans *bousfillage.* — (En souriant.) Mais il est bien certain que le mensonge est une marchandise, du prix & de l'inconvénient de laquelle l'on peut juger beaucoup plus sainement dans votre profession, Monseigneur, que dans la mienne.

MONDRAGON.

Comment, gaillard, aurois-tu bien l'audace de vouloir te comparer avec moi ?

MOSELLO.

Non vraiment; pour cela je n'aurois pas suffisamment de courage. Nous autres braves gens, nous n'avons besoin que de l'argent des Messieurs de votre espece; mais vous avez besoin de nous-mêmes.— Point de rancune, point de mécontentement, Monseigneur! je pars pour me rendre à mon devoir, & quiconque le

fait, peut bien par-ci par-là, laisser échapper quelques vérités un peu libres. (Il part.)

MONDRAGON.

Le coquin! — je me dégoûterois presque du métier, qui tient de si près au sien, & qui m'expose aux railleries d'un vaurien de ce genre. Mais agissons, comme les Souverains ont coutume de faire à l'égard de leurs Officiers; ayons patience aussi long-tems que nous aurons besoin de lui, — nous le congédierons, quand sa besogne sera achevée. — (Il regarde à sa montre.) Ferdinand a-t-il, actuellement, attendu assez long-tems? a-t-il suffisamment réfléchi, que, tout bien considéré, il n'est rien sans moi? — montons chez lui; la mine que j'ai préparée depuis si long-tems, ne tardera pas à sauter.

(Appartement du Cardinal.)

LE CARDINAL, MONDRAGON,
(qui entre justement.)

LE CARDINAL, *(faisant quelques pas pour aller à sa rencontre.)*

Oh ! Mondragon, Mondragon, dans quel recoin de la terre étiez-vous donc caché ?

MONDRAGON.

Votre Éminence me pardonnera, j'étois justement . . . .

LE CARDINAL, *(impatient.)*

Quelque part que vous fussiez, je le crois sans vous avoir entendu ; que je suis satisfaite de te revoir enfin auprès de moi. Mon cher Achate ! — ah ! mon cher ami, sais-tu dans quel état tu me trouves ?

MONDRAGON.

Si je peux en juger d'après ce ton de réception, d'après l'empressement avec lequel votre Éminence m'a fait appeller, & d'après la méthode ordinaire des Princes, qui ne nous font jamais chercher que dans le cas de nécessité urgente, je craindrois presque de trouver votre Éminence dans quelque embarras.

LE CARDINAL.

Dites plutôt dans le désespoir ! — Prophête du malheur, votre prédiction ne s'est que trop vérifiée. Je croyois deja pouvoir m'en mocquer ; je m'imaginois déjà toucher au suprême degré de ma félicité ; voilà mes espérances déçues, & mon cœur à jamais *bourrelé.*

MONDRAGON.

Je vous plains, quoique j'ignore encore, au juste, ce que votre Éminence veut

dire ; si c'est des projets de l'ambition ; ou de ceux de l'amour qu'elle veut parler ?

LE CARDINAL.

Pouvez-vous dissimuler à ce point ? — Toute mon ame n'étoit-elle pas déjà éprise d'amour pour Bianca, lorsque je vous vis la derniere fois ? Pouvez-vous imaginer que je puisse si subitement changer de sentiment, ou que je puisse renoncer à un de mes plans quelconque ; sans faire au moins une tentative.

MONDRAGON.

Je ne me serois jamais hazardé à pareille chose, si je n'avois déjà pas vu anéantir, par le premier aspect de deux yeux bleus, les plans faits avec la plus grande confiance, projettés avec une fierté virile, protestés sur l'honneur du Prince, & approuvés par la nécessité indispensable. — De plus, votre Éminence me pardonnera ;

à la vérité, il eſt bon de tenter, mais perſiſter vaut encore mieux.

LE CARDINAL.

Il ne me manquoit plus que cela, Mondragon, il falloit que vos reproches vinſſent encore augmenter le trouble de mon eſprit, & décourager mon ame! — (en le prenant familiérement par la main.) Non, préſentement mon ami, à préſent ou jamais, j'attends ta conſolation, & je compte ſur tes conſeils; je ſuis ſourd à l'intérêt perſonnel & à l'honneur; je ne ſuis ſenſible qu'à l'amour ou à la vengeance. — L'orgueilleuſe Capello dédaigne ma tendreſſe; elle me refuſe le dédommagement que mon cœur lui demandoit à la place d'un trône ravi. Elle oppoſe la froide vertu au feu de mon amour, une remontrance rigide à mon eſpérance la plus flatteuſe, & les plus ſévéres menaces, aux pourſuites que je pourrois entreprendre.

MONDRAGON, (*froidement.*)

Je vous l'avois prédit !

LE CARDINAL, (*devenant toujours plus échauffé.*)

Maudite soit ta prédiction, & plus maudit encore le résultat qui l'a vérifié. — Mondragon, parle toi-même ; est-il permis que la fille d'un Sénateur de Venise se croie outragée, quand le fils d'un Prince, & même un Prince de l'Église Romaine lui déclare son amour ? A peine montée ou plutôt glissée sur le trône Grand-Ducal, elle regarde comme une insulte.... (Il étouffe sa douleur, se tait & fait, d'un pas précipité, quelques tours dans son appartement. Mondragon profite d'un de ces momens, il s'approche d'une croisée, & donne le signal convenu ; le Cardinal recommence enfin en changeant de ton.) Cela est affreux & n'est cependant que

trop certain ! à le bien prendre, la chose est incroyable ; mais pour cela, elle n'est pas moins véritable ! Regarde, Mondragon, cette vertu extravagante, ce ton audacieux dont elle exprime son refus, cette fierté outrageante. — Hélas ! elle ne m'offence pas, elle ne fait que me blesser plus profondément. Seulement un regard amical, une parole favorable, & non-seulement je pardonnerois, mais même je . . . . (étonné par un geste de Mondragon, qui sourit à moitié.) —— Comment ? quoi ! qu'en pense-tu, qu'en dis-tu ?

MONDRAGON, (*en haussant les épaules avec un air de commisération.*)

Que pourrois-je dire, ou penser de cela ?

LE CARDINAL.

Non ! — Pas seulement une parole ? Voulez-vous être à mon égard aussi stérile

en conseils salutaires, que Bianca en bonne volonté? — Non, Mondragon, je sais que vous êtes fécond en expédiens & en inventions; réunissez l'esprit à l'expérience, l'artifice à la connoissance humaine; je t'en conjure, si tu fus jamais mon ami, ou si tu veux l'être encore, emploie aujourd'hui en ma faveur cette force sans égale. . . . , Autrefois, tu me flattois de ton dévouement; tu voulois me faire acquérir une Souveraineté: une seule nuit passée dans le sein de Bianca est préférable à toute la Toscane! Et sa possession? — Tiens, & quand même le chemin pour la posséder passeroit par-dessus la tombe de mon pere & le col de mon frere; quand même l'excommunication du Pape fulmineroit contre moi; quand même le soulevement d'un peuple furieux tonneroit à mes côtés; quand même la voix de la conscience s'éleveroit dans mon cœur, je n'entendrois ni ces

cris, ni cette foudre, pourvu que tu m'aidasse à la posséder!

MONDRAGON (*en soi-même.*)

Je m'attacherois plutôt une meule au col pour me précipiter au fond de la mer. (*Haut.*) Pour parler franchement, plus je réfléchis à cette affaire, plus je la trouve impossible.

LE CARDINAL.

Non, non, Mondragon! Lorsqu'autrefois j'entendois dire que rien n'étoit impossible à l'homme, je regardois une pareille assertion comme une absurdité; mais actuellement, je voudrois, pour mon avantage, y croire plus religieusement qu'à tous les préceptes de l'Eglise. — Je le répete, Mondragon, tu connois le monde, & je me tromperois fort si tu ne connoissois pas aussi les femmes. — Ce sont des forteresses que l'on peut emporter par plus d'un côté, & par plus d'un

genre de combat ; tantôt par ſurpriſe & par hardieſſe, tantôt par la flatterie & les cadeaux. Parle, parle, mon ami, mon favori, mon pere, de quelle maniere dois-je faire mon attaque, pour aſſiéger & eſcalader cette vertu qui paroît inexpugnable ? — Sois mon Achitophel, & je ſerai plus ſoumis qu'Abſalon à tes ſages conſeils.

MONDRAGON.

Vraiment il y a de quoi choiſir dans les différens genres d'attaques. Néanmoins je crains que tous les moyens connus ne demeurent infructueux en cette occaſion. L'indifférence de Bianca eſt plus ſérieuſe que les grimaces ordinaires du beau-ſexe. —(*En hauſſant l'épaule.*) Si ſeulement cela n'étoit pas déjà ſi public, ...

LE CARDINAL (*ſurpris.*)

Public ! comment ? que ſait-on ?

MONDRAGON, (*d'un air tranquille.*)

Eh! que sauroit-on? sinon ce dont votre Éminence se plaint dans ce moment, — votre amour & la rigueur de Bianca.

LE CARDINAL, (*encore plus surpris.*)

Cela est connu! de qui?

MONDRAGON.

De qui? de Florence en entier, & par conséquent, probablement aussi, sous peu, de toute l'Italie.

LE CARDINAL.

Mondragon, tu mens! tu est le premier & l'unique qui l'ait appris de ma bouche.

MONDRAGON.

De la bouche de votre Éminence, — qui en doute? Mon Prince, ne vous persuadez, cependant pas, que ce que

je

je viens d'apprendre ici, ait été quelque chose de tout-à-fait nouveau pour mes oreilles ! vraiment il étoit encore loin de midi, que je savois déjà les moindres circonstances de la résolution de la grande Duchesse. Oui, dans ce moment, d'une maison publique, (mon poste ordinaire, quand il y a quelque découverte à faire,) où la vertu de Bianca étoit généralement exaltée, & où la cupidité & le projet de votre Éminence étoit l'objet d'entretien de tous les beaux esprits ; où des garçons du métier prétendoient même avoir vu des copies du sermon de morale, que la vertueuse Princesse vous a envoyé par écrit.

LE CARDINAL, (*se battant le front de la main.*)

Ah ! sur mon ame, tu n'es pas un homme ; tu es le porte-voix de Satan ! (il s'asseoit muet pendant une espace de

tems, la tête appuyée & cachée, il se leve ensuite tout-à-coup, dans une colere épouvantable.) Non, non! cela ne peut-être! infâme menteur, je t'étrangle de ces mains, si je découvre ta duplicité; & je le ferai! certainement je le ferai!

MONDRAGON, (*fort tranquillement.*)

Puisse un poteau me servir de lit de parade, & le ventre d'un corbeau, de sépulture, si je mens!

LE CARDINAL.

Moi, la fable de la ville! moi, réduit à une pareille mortification par Bianca même? — Jamais! elle me protestoit si hautement dans sa lettre, qu'aucun mortel n'avoit vu ma lettre, & qu'aucun ne devoit voir la sienne. — Elle peut-être sévère, froide, artificieuse, insensible, mais certainement elle n'est ni fausse, ni vindicative.

MONDRAGON.

En êtes vous bien sûr? Elle est cependant Princesse & femme ; comme Princesse, elle doit avoir une confidente ; comme femme, elle doit si peut se taire, que....; cacher une déclaration d'amour, est le grand sacrifice qu'elle a dédaigné. — Une seule parole à une de ses femmes, une seule envers celui qu'elle a chargé de sa lettre, a peut-être fourni un motif suffisant de soupçon ; & la perquisition n'a justifié ce doute que trop heureusement. L'on fait aisément breche dans une digue ; mais empêcher ensuite son écoulement, c'est une chose impossible.

LE CARDINAL, (*secouant la tête.*)

Jamais! non jamais! François sauroit ma démarche, & je vivrois encore? Je me reposois ici avec sécurité, dans le lieu de sa résidence, dans son Château.

MONDRAGON.

Votre Éminence sait-elle, combien de tems elle dit être encore en sûreté ici ? où il est bien décidé que le Prince doit déjà être instruit de ce qui n'est plus un mistere à la plupart de ses sujets ? — Comment ? Si Bianca vouloit par hasard lui faire rendre compte dans ce moment par la troisieme, quatrieme — ou centieme main, de ce que, par modestie, elle passe elle-même sous silence, Si par hasard, le vieux Capello, ou Modésini, ou un autre rapporteur quelconque, sous un masque respectable, souffloit aux oreilles de Monsieur le Mari, ce qui est impartialement sorti de la bouche de l'épouse ? —— Souvent la mêche du mineur fume long-tems avant d'arriver au magasin à poudre & de fouiller le plancher. Souvent —— mais à quoi servent ces objections & ces réfutations ? Si mon Prince ne veut

pas me croire, qu'il vienne entendre lui-même ce que j'ai entendu ; car il seroit fort extraordinaire, que l'entretien sur cet objet, fut déjà épuisé.

LE CARDINAL, (*un peu embarrassé.*)

Vous suivre ? moi ? à présent, sur le champ ? —— (après une courte pause, résolu.) Oui, je le veux bien ; je veux me travestir encore plus que vous ne l'êtes vous-même ; de mes propres oreilles, je — Mondragon, si je trouve le tout tel que vous l'annoncez ; — déjà en y pensant, mon cœur s'échauffe comme dans une fournaise ardente ; qu'arrivera-t-il alors, quand je verrai réellement — quelle infamie ! quelle perfidie ! mais je veux m'en convaincre ! reste ici, en attendant que je me sois déguisé ; ce travertissement sera bientôt opéré.

(Café public.)

Quantité de Tables à boire & à jouer.

LE CARDINAL ET MONDRAGON, *(tous deux déguisés, se confondent dans le centre de la foule.)*

LE CARDINAL, *(mi-haut à Mondragon.)*

N'avois-je pas raison ? Nous avons déjà fait le tour de trois tables, sans avoir entendu un seul mot qui ait aucun rapport à cela. — (avec aigreur.) En vérité, votre admirable nouvelle, sage Mentor, est digne de ma plus vive reconnoissance. Je devine parfaitement votre intention, & je saurai l'apprécier.

MONDRAGON, *(d'un très-grand sang froid.*

Vous aurez de la peine ! car je vois

évidemment que votre Éminence regarde comme mon invention, ce qui est cependant la pure vérité. Je suis moi-même surpris du silence profond que l'on observe à present sur ce chapitre ; mais après tout, cela n'est pas si fort inconcevable : à la longue, on s'épuise.

LE CARDINAL, (*toujours plus résolu.*)

L'on s'épuise ! comment entendez-vous cela ? me prenez-vous pour un homme qu'on ne croit pas digne d'une réponse plus intelligible ? pour un misérable dont on critique en peu de mots les vertus & les défauts, & dont ensuite on oublie l'existence ? — Parfaitement ! cela est admirable ! s'épuiser ! s'énoncer si peu clairement ? Mondragon, je vous conseille de ne point exciter ma colere.

MONDRAGON.

Au moins je m'apperçois qu'elle est très-facile à être excitée. Votre Éminence

trouve dans mes pareilles, un ſens qui doit être caché profondément, que la ſonde ne ſauroit y atteindre, ſi profondément, que je ne le ſens pas moi-même. — Mais nous ſommes bien loin d'avoir fini la tournée ; nous avons encore. ——. (écoutant, ſubitement & paſſant de l'autre côté, comme s'il entendoit quelque choſe, prêtant l'oreille.) Comment ? me ſuis-je trompé ? — Le nom de votre Eminence ? le nom de Bianca ? —— Permettez pour un moment .... je vais m'approcher un peu davantage ; je vous rejoindrai auſſitôt. — (il gagne une table éloignée.)

LE CARDINAL, (*en lui-même.*)

Vas, puiſſe-tu ne jamais revenir, vraiment, je commence déjà à haïr ce Cameléon, qui change de figure à proportion que le vent eſt au Sud ou au Nord. — Oh Bianca ! Bianca ! ſi tu

voulois entendre, si tu voulois sentir; avec quelle satisfaction je . . . .

MONDRAGON., (*revenant à pas précités.*

Ici, votre Eminence, venez avec moi! à present, vous ne me traiterez plus de menteur!

LE CARDINAL, (*interdit.*)

Comment? il seroit réellement. . . ?

MONDRAGON.

Suivez-moi, votre Eminence! vos propres oreilles seront convaincues, que l'on ne s'est pas encore épuisé.

(*Il le conduit à l'extrémité de la salle, où Mosello est assis à une table avec quatre à cinq autres personnes, tous de moyen état; plusieurs chaises sont vacantes autour de la table; Mondragon & le Cardinal y prennent place.*

Ier FLORENTIN.

Une déclaration d'amour, en forme

adressée à la Grande-Duchesse ; que voulez-vous dire ?

MOSELLO.

Dans toutes les formes !

Ier FLORENTIN.

Et elle a fait une réponse négative ?

MOSELLO.

Négative ! & encore plus formelle !

IIe FLORENTIN.

Mais mes amis, réfléchissez-vous à ce que vous dités ? Seroit-il possible que le Cardinal s'oubliât à ce point ?

MOSELLO.

Possible ? — Ah ! ah ! ah ! & pourquoi pas ? y a-t-il de plus violentes passions, que celles qui nichent sous un chapeau de pourpre ? — Où notre Grande-Du-

cheſſe n'eſt-elle pas aſſez belle pour rendre un homme amoureux ?

IIIe FLORENTIN.

Si elle ne l'étoit pas, elle ne ſeroit point notre ſouveraine.

Ier FLORENTIN.

Auſſi voit-on bien au premier coup d'œil que ce Ferdinand n'eſt pas un ſaint.

MOSELLO.

Oui vraiment, on le voit bien ! croyez-moi, toute cette réconciliation n'eſt qu'une feinte —— Cette tranſaction eſt auſſi peu croyable que le ſerment d'une femme, qui dans le commencement des premieres douleurs de l'enfantement, proteſtoit que de ſa vie elle ne coucheroit avec un homme. —— Ferdinand n'a jamais aimé, & n'aimera de la vie François. L'on devoit bien

s'imaginer, sans doute, qu'il auroit préféré sa souveraineté à son épouse; ainsi vont les choses! l'on commence par les petites, & l'on vise toujours à de plus grandes.

(*Un éclat de rire général; le Cardinal se mord les levres; Mondragon conserve son sang froid.*)

MONDRAGON.

Souvent en s'amusant aux petites choses, l'on néglige les plus essentielles.

IVe. FLORENTIN.

C'est bien dit! Si le Cardinal avoit réellement envie de pareille chose, ce seroit le desir d'un enfant, qui tend la main vers tout ce qu'il voit, mais qui reçoit souvent, comme de raison, un bon coup sur la main pour le corriger.

LE CARDINAL, (*bas à Mondragon.*)

Traître !

MONDRAGON.

De la dissimulation, mon Prince ! de la dissimulation dans ce moment !

Ier. FLORENTIN.

C'est précisément par cette raison là, que je ne crois pas toute cette fable. Un Cardinal Ferdinand pourroit-il si fort ignorer ce qui est à son avantage ? Pourroit-il hasarder de tout perdre pour un seul moment de plaisir, qui de plus est si incertain ? tous ces vastes projets qu'il peut vraisemblablement faire *in petto* ? —— Des fables ! des fables ! & rien autre chose ! —— D'où tiens-tu cette nouvelle, mon ami, si tu veux que nous y ajoutions foi ?

MOSELLO.

Ah ! ah ! ah ! si seulement vous aviez été ici une heure plutôt, vous en auriez entendu parler au moins à dix tables. (Mondragon pousse le Cardinal tout doucement avec un geste expressif. Mais à la vérité, aucun d'eux tous ne tenoit cette nouvelle d'une source aussi infaillible que moi.

MONDRAGON.

Avec votre permission, quelle est cette source ?

MOSELLO, (*souriant malicieusement.*)

Il faut que vous me preniez pour un sot, ou pour un lourdeau d'Allemagne, puisque vous comptez me tirer les vers du nez aussi mal-adroitement. Toutefois, qu'ai-je à risquer ! —— ignorez-vous que tout brave garçon a sa bonne amie ?

Tous (riant).

Oui-da ! oui-da !

MOSELLO.

Et si cette amie étoit une des femmes de chambre de Bianca.

QUELQUES-UNS.

Cela est croyable.

MOSELLO.

Et si la Grande-Duchesse avoit lu, à trois de ses femmes de chambre, la lettre par laquelle elle donne le congé au Cardinal ; si elle la lui avoit envoyée par une d'elles, travestie en habit de Page ! si justement cet ambassadeur du genre féminin avoit été ma maîtresse, si celle-ci avoit vu de ses propres yeux, la stupéfaction de son Eminence, qu'elle m'en eût enfin retracé le portrait à se pâmer de rire ! — (Le Cardinal veut

ſe lever de colere ; mais il réfléchit & reſte à ſa place ; Moſello regarde autour de lui, en ſouriant d'un air de bonne fortune, & il continue.) Hé bien, Meſſieurs ! n'eſt-il pas vrai que je ſuis un homme, dont les ſources ne ſont nullement à mépriſer ? Ces coquins là tenoient de la dixieme ou douzieme main, ce que j'avois de la premiere.

I I^e. FLORENTIN.

Vous avez raiſon. Si toute fois vous rapportez vos ſources avec exactitude ; on peut vous croire avec toute aſſurance.

LE CARDINAL, (*bas à Mondragon.*)

Je vous en conjure, venez vous-en, ou je ne ſaurois réſiſter plus longtems !

MONDRAGON.

Pas encore, mon Prince ! cela ſeroit

trop remarquable ! de la dissimulation & du sang froid ! — (haut à Mosello.) Pensez-vous que le Grand-Duc doive ignorer ce que vous savez ?

MOSELLO, (*haussant les épaules.*)

Cela est possible.

MONDRAGON.

Et le souffrir aussi ?

MOSELLO, (*ironiquement.*)

Pourquoi pas ? —— L'on voit avec satisfaction, des vivans malheureux ! il est même flatteur de les voir languir.— Comme je vous l'ai dit, j'ai moi-même une fille ; malgré cela, tous mes vivans ne me font point pousser du bois à la mode.

LE CARDINAL, (*rassemblant toutes ses forces pour se contenir.*)

Pas tous, je le crois ; mais que Bianca

ait pu rejetter si injurieusement un homme tel que le Cardinal !

IIIe. FLORENLIN.

Cela vous surprend ? je serois étonné du contraire. Sans doute que François vaut mieux lui seul que tout un régiment de Cardinaux ? — Vraiment, Bianca ne s'est point élevé au rang de Princesse & de maîtrise, adorée de nous tous, pour être la concubine d'un prestolet.

MOSELLO.

Mon ami, tu parles absolument le même langage qu'elle a tenu elle-même ! — tout ce dont je serois envieux encore ; c'est de savoir quel parti, après un congé si humiliant, prendra à l'avenir ce compétiteur à la tiare, dignité qui jamais ne pardonna une injure.

LE CARDINAL, (*à haute voix.*)

Il s'en vengera ! j'en répond.

MONDRAGON, (*le poussant secrétement du pied.*)

Tu en répond, frere ! comment le peux-tu ? que pense-tu ?

LE CARDINAL, (*se contenant.*)

Rien, je me mettois pour un moment à sa place.

MOSELLO.

Et comment se vengeroit-il ? ici où la Grande-Duchesse est aussi généralement estimée que le Cardinal est méprisé ; — quand même sa voix seroit aussi sonore qu'une trompette, le moindre sifflement de notre Princesse seroit plus sonore encore. Messieurs, ne pensez-vous pas de même ?

TOUS, (*excepté le Cardinal.*)

Sans doute ! vraiment oui !

Ier. FLORENTIN. (*buvant.*)

A la santé de Bianca ! au diable qui lui veut du mal !

PRESQUE TOUS.

Qu'elle vive, & que son malveillant meure !

IVe. FLORENTIN.

Elle est plus belle que la beauté ; & meilleure que la bonté même ; la modestie & la vertu se manifestent si inséparablement dans son caractere, qu'il n'y a certainement aucun Florentin qui ne fasse volontiers son possible pour lui conserver la vie, & pour contribuer à son bonheur.

Ier. FLORENTIN.

Sur-tout contre le Cardinal ! — qu'il

ſoit tant qu'il voudra ; Prince de naiſſance & Cardinal pour de l'argent ; il ne deviendra pas ſi facilement notre ſouverain. — Ainſi notre Grand-Duc a raiſon de ſe taire, même s'il ſavoit ce qui ſe paſſe ; car un ennemi de cette trempe n'eſt rien moins que formidable.

LE CARDINAL, (*en ſe levant à Mondragon.*)

Reſte, ou ſuis moi ; je pars.

MONDRAGON.

Et je te ſuis. (ils partent tous deux.)

(*Appartement du Cardinal.*)

LE CARDINAL, MONDRAGON, (*entrent.*) Un Page (*qui éclaire.*)

LE CARDINAL, (*au Page.*)

Nous voulons être ſeuls.

LE PAGE.

Dans un instant, votre Éminence.

LE CARDINAL.

Qu'on ne laisse non plus entrer personne dans l'anti-chambre voisine, & que l'on dise à tout le monde que je n'y suis pas !

LE PAGE.

Cela suffit ! -- Votre Éminence sait-elle déja que S. A. S. l'invite à la chasse pour demain ?

LE CARDINAL.

Puisse lui & sa chasse . . . . . c'est bon ! — vas t'en ! (le Page part ; le Cardinal se jette sur un sopha ; Mondragon, taciturne, est debout devant lui ; une pause de quelques minutes.) Est-il possible que je vive encore ? Est-il possible que je n'aie pas perdu

la connoissance en même-tems, que la force de me contrefaire ?

MONDRAGON.

Je rends graces au ciel de ce que la colere de votre Éminence éclate enfin en paroles. Je craignois presque un accident plus grand, que n'est ordinairement la simple douleur de cette marche silentieuse, à travers les rues ; de ce pas précipité, de ces yeux enflammés....

LE CARDINAL, (*l'interrompant.*)

Que ne sont-ils du feu véritable ! afin qu'ils puissent exterminer cette engeance de basilics ; & sur-tout cette infame qui a osé non-seulement rejetter mon amour, mais encore en faire un objet de plaisanterie, qui a livré mon nom au mépris d'une pareille canaille, ma tendresse à un pareil approche. — mais je lui jure une vengernce sans

mesure ! aussi long-tems qu'il existera encore un souffle de vie dans ce cœur ; seulement une pensée dans cette tête, je me vengerai d'elle avec usure, — ou je mourrai. — L'étendue de mon amour précédant étoit immense ; aucun démon ne pourroit exprimer l'étendue de ma haine actuelle.

MONDRAGON.

J'entends donc, encore une fois, parler le grand fils du Grand-Côme ; ce n'est plus le foible frere du foible François ! en vérité si Bianca....

LE CARDINAL.

Ne prononcez plus devant moi un nom, qui me pénetre comme le plus fort frisson ! faites trêve à toute parole inutile, à toute pensée étrangere ; & ne nous occupons plus que des moyens de me venger, & de traiter, comme elle le mérite, cette hypocrite, cette

vipere

vipere bigarrée, la plus venimeuse de toutes.

MONDRAGON.

En ce cas, qu'avons-nous besoin de porter si loin des recherches ? (d'un ton imposant.) Si toute fois je parle à un Prince, digne de sa haute extraction, — ne fût-ce même qu'à un homme, sensible à la plus douloureuse mortification pour notre sexe masculin, il faut que Bianca meure.

LE CARDINAL.

Il faut qu'elle meure ! quel dommage qu'elle ne le puisse qu'une fois ! —— Mondragon, tu parles non-seulement à un homme & à un Prince ; tu parles à un Médicis qui préfere l'honneur & la vengeance à sa propre vie. — (avec une dérision colérique.) Que ne puis-je découvrir un faiseur de miracles, qui sçût ressusciter les morts ; je le ferois

venir de l'extrémité de l'univers, afin de faire rappeller mille fois à la vie ma chere belle-sœur, & la pouvoir poignarder mille & une fois. — Tiens, je renoncerois à la plus grande partie de mes jours, si dans ce moment je pouvois tirer le poignard contre Bianca; & cependant je différerois ma vengeance jusqu'à ma vieillesse, si je savois, par ce délai, la rendre plus active.

MONDRAGON.

Loin d'ici tout ce qui s'appelle délai! ce qui ne s'effectue pas sur le champ, peut ne pas arriver. N'est-il pas plus clair que le jour, que demain au soir chaque enfant de la vaste ville de Florence, aura connoissance de ce malheureux amour, (*en posant sur ses paroles*,) que j'avois si sagement combattu? N'est-il pas évident que le Grand-Duc, — supposé qu'il n'en sache encore rien, — sera nécessairement bientôt instruit de

tout ? N'eſt-il pas vraiſemblable, que quand même il diſſimuleroit, ſa feinte ne pourrait ſe ſoutenir long-temps, & dans ce cas, le ſejour de votre Éminence ne devient-il pas plus mortifiant, ſon départ plus dangereux, les plans de ſa vengeance moins praticables ? — A préſent que la multitude eſt encore chancelante & incertaine, à-préſent que François eſt encore indécis, que Bianca n'a encore fait que préparer notre ruine par ſon caquetage, dont elle a peut-être ſuffiſamment combiné le réſultat ; il faut, en ce cas, que nous prévenions promptement ; autrement l'exil eſt le ſort de votre Alteſſe Séréniſſime, & l'infamie ; la diviſion même, au-de-là du tombeau ſera le partage de votre nom.

LE CARDINAL.

Dès-à-préſent ! actuellement ! — mais

comment le pourrois-je ? comment dois-je m'y prendre ?

MONDRAGON.

Me donner plein pouvoir ; & alors me laisser agir seul en toute chose.

LE CARDINAL. (*étonné.*)

Rien de plus ? — ah ! très-volontiers ! & si mes paroles ne suffisent point, alors, mon très-cher ami, (*en lui sautant au col*) ce baiser, cette marque de ma tendresse y suppléera. — Mais que veux tu, que peux-tu faire ?

MONDRAGON.

Tout ce qui sera nécessaire ; j'ai déjà fait la plus grande partie des préparatifs. — Il ne manque plus que dix mille sequins, & ni François ni Bianca ne reviendront certainement pas en vie de la chasse de demain, dont j'avois

connoiſſance long-temps avant que le Page vous l'eût annoncé.

LE CARDINAL, (*toujours plus étonné.*)

Pas en vie ? déjà demain ? — qu'elles Troupes as-tu donc arrêtées ? quels Peuples as-tu ſecrétement enrôlés ?

MONDRAGON, (*ſouriant.*)

Aucun. A-t-on donc beſoin de Troupes ou de Soldats enrôlés contre la vie de deux perſonnes ? le cuiſinier de Bianca tiendra lui ſeul lieu de tout ; il eſt à nos ordres dès qu'il aura reçu dix mille ſequins, & Bianca trouvera les mortelles douleurs du déſeſpoir préciſément où elle croit s'être préparé de ſes propres mains un reſtaurant délicieux.

LE CARDINAL, (*incertain.*)

Ce ſera donc du poiſon ! du poiſon ? —

MONDRAGON.

Non, cette différence n'est qu'illusoire. — S'il étoit en notre pouvoir de déclarer la guerre par un Héros d'armes, de rassembler une puissante armée, & de vous mettre à sa tête ; alors une semblable bataille en pleine campagne, seroit sans contredit plus glorieuse, qu'une victoire gagnée par artifice. Mais comme la ruse nous devient indispensable, tous les instrumens reviennent au même. Ce n'est que le degré d'utilité & de sûreté qui doit être autant estimé d'un Médicis que du moindre du peuple à l'égard de ses projets.

LE CARDINAL.

Je n'ai rien à t'opposer verbalement, mais je ne sais quel sentiment intérieur qui répugne à ce projet....

MONDRAGON.

C'est justement ce sentiment seul qui

MONDRAGON. (*Souriant.*)

En feroit-il donc de certaines méthodes de parler comme de certains tonneaux, qui pour être vidés, n'en raifonnent que mieux ? — s'il eft permis à la vengeance de tuer fon ennemi. — (Et qui eft l'Italien qui en doute ?) — Où trouve-t-on le Code ridicule qui détermine les armes de cette vengeance ; ou même qui établiffe une diftinction de rang entre les différentes armes propres à la vengeance ? — & fur-tout contre une femme ! Eft-il plus noble de tirer le poignard contre elle, que de lui préfenter une coupe de poifon.

LE CARDINAL.

Tu conviendras cependant qu'il y a une différence entre ces deux manieres de fe venger.

vive, puiſqu'il vous paroît déshonorant de la faire mourir! qu'elle vive! qu'elle répande tranquillement des copies de votre lettre, d'une extrêmité de l'Europe à l'autre! qu'elle ſe réjouiſſe en paix de ſon époux, le Grand-Duc dont elle a ſçu faire la conquête, & de ſon illuſtre frere qu'elle a ſçu congédier: ainſi, certainement, la mémoire de cet événement paſſera à la poſtérité, & les nouvelliſtes & les baladins ne manqueront point d'en faire la matiere de leurs farces & de leurs chroniques.

LE CARDINAL. (*Avec une grande volubilité.*)

Ah! je jure ſur le ciel & la terre, que Bianca ne lira de ſa vie cette nouvelle, que de ſa vie elle n'entendra une pareille ballade! — Mondragon, je me rends à vos raiſonnemens. Elle m'a ravi la ſucceſſion, l'élévation, la tranquillité d'eſprit, l'eſpérance & l'hon-

neur ; la ſeule que je puiſſe lui enlever en repréſailles, c'eſt la vie ; & tu as raiſon de traiter de ſottiſe, la recherche que je voudrois faire ſur le genre de mort le plus honorable. —— Qu'elle meure ! qu'elle meure dès demain ! & que ſon fidele François lui tienne compagnie. — Que ſes ſouffrances redoublent ſes tourmens, & que mon mépris prolonge ſon agonie ! — quand ſes yeux mourans —— Mondragon, Mondragon, ſi la joie qu'inſpire la vengeance ne vient pas directement de l'enfer. Ah ! je le ſens, elle a du moins bien du rapport avec la nature de cet affreux ſéjour. (*d'un ton différent.*) Le traître cuiſinier demande dix mille ſequins ?

MONDRAGON.

Pas davantage.

LE CARDINAL.

Prends ce porte-feuille, tu y trouveras

une triple somme en lettres de change ; reçois le surplus comme le premier témoignage de ma reconnoissance ; des récompenses plus considérables ne tarderont pas ! elles suivront peut-être avant le coucher du soleil de demain.

MONDRAGON.

Du moins il ne tiendra pas à mon empressement de les mériter ; tout ce que j'ai à recommander à votre Éminence, c'est de ne pas manger d'une tourte que Bianca vous présentera comme ouvrage de sa propre main.

LE CARDINAL.

Comment ? Ainsi elle voudroit peut-être elle-même . . .

MONDRAGON (*souriant.*)

Non, elle est innocente en cette partie : & toutefois cette innocence doit lui être fortement disputée, afin de dé-

tourner de nous le soupçon de cette action. —— Cette insensée croit seule posséder le sécret de faire une certaine pâtisserie très-raffraichissante qu'elle prépare le plus souvent, les jours que François va à la chasse. — (*d'un ton âpre & moqueur.*) La bonne économe a déjà pris ce soin pour demain ! mais je connois un homme, qui fait parfaitement bien cette même pâtisserie ; il l'assaisonnera encore plus parfaitement du plus violent poison, & il remplacera superlativement l'ouvrage de Bianca par son propre chef-d'œuvre. Je cours de ce pas chez lui pour lui porter cette somme à recevoir, mon Prince, car mes momens d'aujourd'hui commencent à devenir précieux. (*Il veut partir.*)

LE CARDINAL (*qui le prend par la main en souriant.*)

Cependant, pas si précieux que vous ne puissiez recevoir encore un nouveau

témoignage de ma gratitude ! En vérité, si le plan d'un spectacle doit, par sa simplicité & la richesse de ses effets, attirer de justes éloges à celui qui l'inventa ; avec quelle admiration ne dois-je pas applaudir à l'excellente tragédie que vous avez préparée ? — Une seule chose m'inquiete : lorsque la nouvelle de cette double mort sera devenue plublique, n'avons-nous pas à craindre une sédition de la part du Peuple ?

MONDRAGON (*l'interrompant.*)

Point de crainte à ce sujet, votre Éminence ! je connois ce Peuple. A l'instar d'Israël, il adore Baal tant qu'il est élevé ; mais dès qu'un Élias a précipité cette idole, on le voit à l'instant sacrifier sur les autels de son ancien Dieu. (*Il fait une inclination & il part.*)

LE CARDINAL (*en le rappellant.*)

Tu parles juste ! & malgré cela, je

jure que je céderois volontiers la récompense de notre projet de demain, à la sagacité de celui qui trouveroit dans Monsieur *Mondragon*, Élias le Thébien.

Ces fils du crime agirent prudemment en fixant au lendemain l'exécution de leur projet infame. Un jour plus tard, Mondragon auroit été pris dans ses propres filets; car les ressorts qu'il avoit employés pour aigrir le Cardinal au suprême degré, allerent, — comme il s'y attendoit plus loin, qu'ils n'auroient dû. D'après leur premiere destination, la nouvelle de Ferdinand pour Bianca, & de la résistance de cette Princesse, devint le même soir l'entretien des sociétés les plus nombreuses; plus de cent courtisans en furent instruits. Cependant la plupart d'eux l'envisagerent comme une fable de la ville, fabriquée à plaisir pour amuser les oisifs; plusieurs cependant après quelques recherches, crurent entrevoir l'apparence

de quelque réalité ; en conséquence, ils formoient déjà certains projets. Modésini en entendit aussi parler ; jamais ami du Cardinal, déjà prévenu par d'autres espions contre Mondragon, averti d'être sur ses gardes par des lettres qui lui étoient adressées de Venise même, il avoit intention d'en parler au Grand-Duc, & d'en examiner plus exactement le degré de vraisemblance. Ce qui retint tout le monde dans l'incertitude, ce fut l'amitié avec laquelle François continuoit de traiter son frere ; — amitié qui, d'après la connoissance que l'on avoit de son caractere ! — ne pouvoit être une feinte. — Misérables dieux de cette terre, qui souvent ne voyez pas, ne savez pas, ne pressentez pas même ce qui n'échappe pas au dernier de vos Palefreniers. François avoit passé en sa vie, peu de nuits aussi paisibles que celle qui précéda son jour le plus cruel. . . .

Le lendemain matin.

(*Appartement de Bianca.*)

BIANCA, des femmes de chambre (*qui s'éloignent aussi-tôt que le Grand-Duc entre.*)

LE GRAND-DUC.

Est-tu déjà prête, ma chere amie !

BIANCA.

Déjà depuis un quart d'heure, mon cher époux.

LE GRAND-DUC (*souriant.*)

L'on doit donc aussi t'excepter de la fureur qu'a t'on sexe pour les longues toilettes ? — (*en l'embrassant tendrement.*) En vérité, ame de ma vie, un jour viendra encore que je ne découvrirai plus en toi aucune distinction ! à quel bon marché j'ai acheté le plus

grand de tous mes trésors ! — (*la regardant fixement.*) Mais quoi ! une larme s'échappe de ta paupiere ! a quel sujet Bianca peut-elle pleurer ?

BIANCA (*s'efforçant de sourire amicalement.*

Ne pourroit-elle pas être une larme de joie ! —— du plaisir de se voir si tendrement aimée du plus magnanime de tous les Princes ?

LE GRAND-DUC (*devenant toujours plus attentif.*)

Non, vraiment non, ce n'est pas là la véritable cause ! —— tiens Bianca, voilà encore une larme qui paroît ! qu'as-tu, ma chere épouse ? parle ! découvre moi ton inquiétude !

BIANCA.

Si je pouvois expliquer les raisons de ces larmes, je t'expliquerois un

énigme, qui m'eſt indéchiffrable à moi-même. — François, quoique tu viennes de faire mon éloge, & que je m'efforce de m'en rendre digne ; je ne ſuis cependant jamais qu'une femme ; je ſuis ſouvent ſujette à des caprices mélancoliques, à des petites afflictions qui viennent je ne ſais d'où ! qui ſe diſſipent, je ne ſais comment ! ainſi, n'aies point d'inquiétude, mon cher époux, au ſujet de la mélancolie dans laquelle tu me trouveras aujourd'hui. Elle n'eſt que corporelle, & vraiſemblablement elle diſparoîtra encore aujourd'hui à force de mouvement.

LE GRAND-DUC.

Je te croirois volontiers ; car je n'ai encore reconnu chez toi aucune diſſimulation. Cependant il s'éleve dans mon ame, de nouvelles inquiétudes ; ton inſomnie de l'avant derniere nuit . . .

. . . .

BIANCA (*un peu ſurpriſe.*)

Vous l'ai-je fait remarquer ?

LE GRAND-DUC.

Vraiment oui ! par un cri aigu, accompagné de quelques paroles plaintives que je n'ai pu comprendre, quoiqu'elles m'aient réveillé. Je voulois me raſſoupir, lorſque tu te retournas ſur l'autre côté ; tu crias deux fois : *Ferdinand*, *Ferdinand* ! & peu après : *n'y a-t-il donc aucun ſecours ?* — Je voulois t'éveiller, mais tu te tranquilliſois de toi-même.

BIANCA.

Il faut que j'ai rêvé ; — j'y ai ſi peu fait attention, que je ne me le rappelle pas moi-même.

LE GRAND-DUC (*le fixant attentivement.*)

Réellement, ſeulement un rêve ?

mais les rèves proviennent quelquefois des pensées qui les précedent ! — (*en la prenant tendrement par la main*) Bianca, parle ! c'est ton époux qui t'en prie ; un époux qui regarderoit comme un cadeau, si seulement tu voulois lui demander quelque chose. Parle ! quelqu'un te déplaît-il ? crains-tu quelque chose ? Une seule parole, & la moitié de ma principauté est à tes ordres. — Tu ne répond pas ? faut-il que je devine ? seroit-ce le Cardinal qui te déplairoit ? .... il est mon frere ; je me réjouissois de sa réconciliation ; mais....



BIANCA (*se faisant violence.*)

Justement par la raison qu'il est ton frere, il est impossible que je le haïsse. Crois moi, mon cher époux ; je conviens moi-même d'une certaine inquiétude d'esprit, d'une certaine vapeur ; mais je le répete, j'en ignore moi-même la cause. Si les pressentimens n'étoient pas

des fantômes, je craindrois quelque part un ennemi caché, un envieux dangereux.

LE GRAND-DUC (*souriant.*)

Toi un ennemi, un envieux? — toi dont les traits sont ceux de l'amour même, où prendrois-tu t'on ennemi? L'on pourroit hardiment soudoyer contre toi de féroces assassins; tu les repousserois à coup sûr, par un seul regard; & le poignard tomberoit des mains du scélérat le plus endurci, s'il te regardoit fixement. — Tu persistes dans ton silence? ô Bianca les détours & la contrainte ne te sont point assez familiers pour pouvoir t'en servir avec succès. Toute la chasse nous attend. Cette raison m'empêche de te presser davantage pour cette fois; mais je te préviens que je recommencerai encore ce soir, & que je ne te donnerai point de relâche jusqu'à ce que tu m'aies entiérement développé ton cœur.

BIANCA (*l'embraſſant tendrement.*)

Puiſſe tu pénétrer dans le fond de ce cœur ! tu n'y verrois aſſurément aucune penſée dont la découverte pût me faire rougir ; mais ſuppoſons que tu en rencontraſſes quelques-unes, que j'appréhenderois de dévoiler moi-même...

Cette fatale ſoirée à laquelle François ſe préparoit, pût-elle n'être jamais arrivée ? & Bianca s'être fiée davantage au preſſentiment funeſte qui tuméfioit ſon ame ! — ce ſentiment prophétique, indifférent ! ſeulement à ceux qui n'ont pas honte de combattre contre leur propre conſcience. — A quoi nous ſert-il, puiſque nous en faiſons ſi rarement uſage ! — vingt fois, en deſcendant l'eſcalier du château, Bianca ſuſpendüe aux bras de ſon époux, fut tentée de le prier de retourner ſur ſes pas, à raiſon d'une émotion incompréhenſible à elle-même ; vingt fois dans ſon incertitude, elle ſe

fiſ violence, & deſcendit toujours une marche de plus.

Tout le cortege de la chaſſe attendoit déjà le Prince dans la cour ; le Cardinal & Mondragon étoient confondus dans la foule des courtiſans ; ce dernier étoit alors rentré en grace & avoit été rétabli dans le rang qu'il tenoit autrefois. Ce jour là il devoit accompagner le Prince. Mondragon avoit corrompu, par de groſſes ſommes, trois des quatre Gentilshommes de la chambre, deſtinés à ſervir le Prince ; ces complices eux-mêmes ignoroient l'infame action qu'ils devoient favoriſer ; ils avoient ſimplement promis leurs ſervices au Cardinal, & d'après ces avances, ils attendoient tranquillement ce que l'on exigeroit d'eux. Le quatrieme, homme de probité, demeura incorruptible ; mais il ne pouvoit cependant rien inſinuer à ſon Souverain, relativement au projet formé ; d'ailleurs, comment

comment l'auroit-il pû, gardé à vue par tous ses. camarades ?

La chasse commença ; l'ame compatissante de Bianca n'avoit jamais trouvé beaucoup de plaisir dans cette récréation : ce jour là, elle en eut même horreur. Tout plomb qui renversoit un cerf agile, sembloit l'avoir bléssée elle même. Elle refusa plusieurs fois de lâcher son coup sur un de ces malheureux animaux ; & plus d'une fois on remarqua dans ses yeux des larmes transparentes.

» Je ne saurois m'empêcher de croire, disoit-elle, que le massacre même des animaux commestibles ne nous est tout au plus permis que pour nos besoins, & jamais pour notre amusement ; je ne peux me persuader dans l'ordre des choses, qu'il ne se trouve pas encore mille créations animées, avant que la chaîne vienne se terminer au trône de la divinité, & que ces créations n'aient pas plus de supériorité sur l'homme, même sur

le Prince, que celui-ci n'en a présentement sur le cerf. Malheur à nous, si ces plus forts venoient alors à suivre les mêmes principes de morale ! ils trouveroient dans l'emploi de la peste, le plaisir de notre chasse à feu, & dans le massacre des innocens de Bethléem, tous les agrémens de notre chasse aux chiens.

A la vérité, Bianca pouvoit s'épargner cette tirade ; ces paroles si déplacées en pareille compagnie, (*car le Prince étoit à portée de les entendre*,) ne parvinrent qu'à des oreilles insensibles. Les Gentilshommes de la chambre, qui n'étoient pas éloignés, avouerent que c'étoit là le langage d'une rare sagesse & d'une douceur vraiment angélique de la Princesse ; néanmoins à l'instant, ils piquerent leurs chevaux pour aider à égorger un malheureux chevreuil.

Les heures destinées à la chasse étoient révolues ; les chevaux fatigués, les chasseurs avides de rafraîchissemens, le châ-

teau de *Poggio à Cajano*, où le Grand-Duc avoit ordonné de préparer le dîner, étoit à la proximité; toute la troupe s'y rendit; & François, Bianca & Ferdinand se mirent à table. Mondragon fut le seul qui eut l'honneur de dîner avec eux; aussi le traître le savoit-il d'avance, & l'habitude de François de renvoyer au dessert, tout le monde, excepté deux Gentilshommes de la chambre, étoit plus agréable encore à ce traître infernal.

Pendant le repas, Ferdinand fit reparoître autant de sérénité d'esprit & de belle humeur qu'il lui fut possible. Mondragon, humble courtisan en toute occasion, le secondoit fidelement; François lui-même s'égaye bientôt; le génie de Bianca seule paroissoit lui dire sourdement, que c'étoit le dernier repas de sa vie. Malgré tous les efforts qu'elle se fit, pour prendre part à la conversation, il lui fut impossible de

cacher sa contrainte, & d'étouffer la défiance qu'elle avoit conçue contre ses deux convives. — L'on servit enfin le dessert; tout le monde se retira, & François se tournant vers Bianca avec un sourire paisible : » est-ce ici, lui » dit-il, ce que tu me promis hier ? «

BIANCA (*montrant une tourte.*) C'est cela même, mon cher ami.

LE GRAD-DUC.

Charmante à la vue, & vraisemblablement elle ne sera pas moins flatteuse pour le goût — (*au Cardinal.*) Frere, les mets précédens ont paru te plaire; cela n'est pas surprenant, car *la grande motion*, (*c'est sans doute ici un nom propre estropié*,) cet admirable cuisinier les avoit assoisonné. Mais voici un plat préparé de la main, non pas d'un meilleur, mais au moins d'un plus beau cuisinier, il est de celle de mon épouse, (en lui présentant le plat,) goûte le !

LE CARDINAL, (*en le repoussant.*)

Je vous remercie.

LE GRAND-DUC. (*fort étonné.*)

Comment ! tu refuses un dessert d'une si singuliere espece ?

LE CARDINAL, (*continuant de le repousser.*)

Tout-à-fait singuliere ! mais je ne mange point de patisserie.

LE GRAND-DUC.

Ce sont des fables, je t'en ai vu manger mille fois.

LE CARDINAL, (*toujours froid.*)

J'en doute ; d'ailleurs, je suis rassasié.

LE GRAND-DUC.

Il est impossible que tu le sois au

point de pouvoir me refuser, — ne fut-ce que par curiosité — à l'égard de mon épouse, de goûter un échantillon de son savoir faire.

LE CARDINAL, (*d'un ton équivoque.*)

La curiosité n'a jamais été mon défaut, & je connois déjà, par plusieurs échantillons beaucoup plus difficiles, le savoir faire de madame ma très-chere sœur. — Ainsi permets moi, pour cette fois ci, de suivre mon goût & ma fantaisie.

LE GRAND-DUC (*offensé.*)

C'est une singuliere fantaisie ! tu ne crois cependant pas que la main de Bianca puisse te préparer quelque chose de dangereux ? vois la preuve du contraire, & rougis de honte ! (*il en casse un morceau qu'il mange.*)

LE CARDINAL.

Sans contredit, je rougirois à pré-

ſent, ſi j'avois pu concevoir une pareille idée.

BIANCA (*qui a remarqué, avec beaucoup d'attention, aux dernieres parôles du Grand-Duc.*)

Ce ſeroit affreux, ſi votre Éminence pouvoit ſeulement ſe troubler l'eſprit par l'ombre d'une pareille crainte. — *d'un regard expreſſif.*) La défiance, entre nous deux, ne viendra probablement jamais de ce côté là. J'imite moi-même mon époux, (*elle en coupe & elle mange.*) votre Éminence en ſouhaite-t-elle à preſent ?

LE CARDINAL.

Pas plus à preſent qu'auparavant. — Car ſi j'en mangeois, il ſembleroit mieux encore que j'étois retenu par un ſoupçon de cette nature.

LE GRAND-DUC, (*encore plus piqué.*)

Pardonnez-moi, mon frere, — je m'apperçois — que vous parlez d'un ton qui me ſurprend.

(*Mondragon, inquiet, lui fait ſigne.*)

LE CARDINAL, (*d'un ton doucereux.*) Il faut donc que je parle un langage oppoſé à mon avis & à mes diſpoſitions ; cependant, l'agitation de mon ſang ne peut venir que du chagrin de ce que mon cher frere me ſuppoſe coupable d'un pareil ſoupçon. — Croyez-moi, ſur mon honneur, dès que je me ſens échauffé, je me prive, depuis long-tems, de toute pâtiſſerie ; pourquoi juſtement aujourd'hui ne me ſeroit-il pas permis de ſuivre ce régime ? Laiſſez pour le ſouper une partie de cette tourte, & vous me verrez en goûter avec avidité.

Ces dernieres paroles purent tranquilliser François ; le complaisant Mondragon trouva bientôt matiere à une nouvelle conversation. Il se passa encore environ un quart-d'heure ; le Grand-Duc étoit sur le point de vouloir se lever de table, & Ferdinand avoit déjà jetté différens regards équivoques sur Mondragon, lorsque l'effet que ces deux monstres attendoient avec tant d'impatience, se manifesta subitement.

Bianca, qui déjà depuis quelques momens, tenoit appuyé sa tête, sans parler, éclata tout à-coup en une plainte paisible, qui prit bientôt le ton d'une douleur très violente. — » Un feu ar» dent, dit-elle, dévore mes entrailles. » — L'échauffement de son visage, la sueur qui dégoûtoit de son front, prouvoient qu'elle n'exagéroit point. Le Grand-Duc, plein d'une tendre inquiétude, courut à son secours, la saisit dans ses bras, & rechercha avec agitation les

circonſtances & la cauſe préſomptive de cet état effrayant. Aidé par trois Gentilshommes, il la fit tranſporter dans l'appartement voiſin, & il ordonna au quatrieme Gentil-homme d'appeller pluſieurs laquais, & de faire chercher un médecin. Le Gentil-homme partit; mais un regard du Cardinal commandoit à ce fourbe le contraire de ce que ſon maître venoit de lui ordonner. Ce mercenaire preſſentit déjà ce qui ſe paſſoit alors, & ce qui arriveroit bientôt; & il fut aſſez infâme pour obéir plutôt au coup d'œil du Cardinal qu'à l'ordre précis du Grand-Duc.

Comme la douleur de Bianca augmentoit progreſſivement, l'anxiété de François étoit inexprimable. Voyant que le Gentilhomme tardoit de revenir, & que pas un laquais n'arrivoit, il voulut lui-même appeller par-tout dans le château des ſerviteurs & des ſecours, lorſque, comme un coup de foudre, il

parut s'allumer un brafier dans l'intérieur de fon corps..... Grand Dieu ! s'écria-t-il ! Dieu ! ce font les douleurs de la mort ! Il fe jetta à côté de fon époufe fur le même fofa, où elle fe trouvoit, & il cria à fes Gentilshommes, qui s'occupoient d'elle, que l'un d'eux allât chercher un Médecin avec la plus grande célérité poffible. — Alors ce feul homme integre, dont nous avons déjà remarqué l'incorruptibilité, voulut réellement courir & obéir à fon Souverain ; mais Ferdinand lui barra auffi-tôt la porte & le paffage pour en interdire l'entrée à quiconque auroit tenté d'obéir aux loix facrées de la nature, en donnant du fecours à ces illuftres mourans (21).

C'étoit là le moment pour lequel Mondragon, craignant l'inconftance de Ferdinand, avoit pris la peine de préparer le Cardinal dans la matinée de ce même jour; celui-ci ne fuivit que trop

fidelement les avis de ſon directeur, & l'impulſion déteſtable de ſa propre vengeance ! armé d'un couteau de chaſſe, il ordonna, d'une voix de tonnere, au vertueux Gentilhomme, de s'en retourner, puis s'adreſſant à Bianca, il l'inſulta par une dériſion outrageante, & par les expreſſions d'une joie infernale.

Ah ! s'écria-t-il, ſéréniſſime ſœur, ainſi je ne me ſerois pas beaucoup trompé dans mon ſoupçon ? peut-être que vos mains de princeſſe m'avoient réellement pêtri un pâte deſtinée à brûler mes entrailles, & qui, par le hazard le plus ſingulier, déchire actuellement les vôtres. — Le ſerpent croyoit-il que ſon propre venin ne pourroit lui nuire ? où le déſeſpoir l'auroit-il entraîné, lorſque ſans doute, contre ſes intentions, l'indolent François avala ce que le vigilant Ferdinand a refuſé de goûter ?

LE GRAND-DUC.

Pour l'amour de Dieu, frere, —— comment peux-tu . . . de quelles douleurs atroces je me sens dévoré ! pour l'amour de Dieu, secoure nous !

LE CATDINAL.

N'attends de secours que de Dieu ! car je ne laisserai entrer ni sortir personne par cette porte, que toute cette affaire soit absolument éclaircie. — (d'un ton très-âpre.) En vérité, ces souffrances qui vous ont si subitement attaqués, presque dans la même minute ; si elles proviennent d'un hasard, ce hasard est d'une espece si extraordinaire ; il ressemble si fort à un jugement de Dieu, que par cette raison ce seroit déjà empêcher que de s'immiscer dans les décrets immédiats du ciel. N'est-tu pas de mon avis, Mondragon ?

MONDRAGON, (*hauſſant les épaules.*)

Je ſoumets mon opinion à la pénétrante lumiere de votre Éminence... ;

LE GRAND-DUC.

Tu veux donc auſſi me voir mourir ? ô Dieu ! — ô Dieu !

LE CARDINAL (*ſouriant.*)

Pourquoi mourir ? vos douleurs viendroient-elles de ce que vous avez mangé d'un ſeul plat plus que nous autres ; d'un mets que vous m'avez ſi fort engagé de goûter ? pauvre frere, en ce cas tu connois ſans doute toi-même les belles mains qui l'avoient préparé, attends du ſecours de ſon amour, de ſon miniſtere ! — (*au Gentilhomme.*) Retire toi ! ſinon je te réduirai à un état encore plus pitoyable que celui qu'ils éprouvent & qu'ils ont mérité à juſte titre.

S'il eſt des ſcénes dans la nature,

dont le pinceau, quoique le plus actif des instrumens déstinés à produire des représentations momentanées, ne peut rendre tout l'effroi ; comment seroit-il possible à la parole de représenter, avec quelque vérité, l'horrible & cruel spectable dont cet appartement est actuellement le théâtre.....En vérité, la plume tremble & tombe de la main, lorsqu'elle veut seulement en décrire les principaux traits.

Un époux & une épouse étendus sur le même lit, combattant contre une même espece de souffrances, & cela, à l'époque de leur plus douce jouissance, dans le printemps de leur âge & de leur amour, & dans la vigueur de la santé la plus brillante ;..... au centre de leur splendeur & dans un repas amical, subitement saisis par la main glacée de la mort, sans être prévenns, & sans espérance d'aucun secours humain ! Un prince & une princesse, dans les plus

épouvantables tourmens, abandonnés de leurs ſujets, de leurs amis & de leurs domeſtiques! pas un médecin qui vienne les ſecourir; pas une goutte d'eau qui rafraîchiſſe leur langue; pas une bouche qui daigne ſeulement s'ouvrir pour les conſoler par une complainte infructueuſe! — En vain ils tendent leurs bras; en vain le plus illuſtre couple de l'univers invoque-t-il ſeulement la commiſération des témoins de leurs ſouffrances; ils ſont entourés de ſcélérats, qui ſont plus encore que les tuer ſimplement, — qui peuvent les voir ſouffrir, & qui repaiſſent leurs yeux de ce ſpectacle affreux. On leur refuſe même ce qu'on accorde aux criminels expirans, —— la conſolation ſpirituelle, le ſaint viatique! — Et qui eſt ce monſtre de nature? un frere, un prêtre, un cardinal, un héritier du trône. L'univers — ce cloaque ſi abondant en méchanceté & en calamités. — n'a peut-être point vu, depuis pluſieurs ſiecles,

un ſpectacle qui égale celui-ci en férocité.

Cependant Ferdinand reſta immobile. Le ſentiment de l'humanité fut conſtamment étouffé par cette penſée atroce : » *celle qui ſouffre ici a dédaigné ton* » *amour, elle a même ſacrifié ton* » *honneur. Celui qui, à ſes côtés,* » *lutte auſſi contre la mort, eſt, en* » *effet, ton frere, mais un frere haï ;* » *le raviſſeur d'un trône & l'époux* » *de Bianca* ! — Deux fois peut-être il frémit & chancela pendant une ſeconde. Un coup-d'œil, une parole diabolique de Mondragon rendoit auſſi-tôt à ſa cruauté toute ſa premiere force.

Lorſque Bianca, trop fiere encore, même dans ſes ſouffrances, pour adreſſer une ſeule parole ſuppliante au Cardinal ; —lorſqu'elle vit que toute eſpérance étoit inutile ; que cet abominable étoit inexorable, & que la mort avançoit à pas de géants ; elle raſſembla de nouveau

toutes les forces qui restoient encore à son esprit abbattu, & à son corps excédé de tourmens ; une rougeur éclatante, semblable à celle que produit la colere, colora pour la derniere fois, ses levres déjà livides ; alors elle s'écria d'une voix qui pouvoit pénétrer un rocher, & avec un regard qui respiroit en même-tems la douleur, l'aversion, le mépris & la vertu outragée.

» Oh barbare, empoisonneur & scélérat, unique de ton espece ! ceci est ton ouvrage, c'est la vengeance de ton infâme passion, dont j'ai repoussé les attaques. Je le pressentois dès le premier instant de la douleur ; — réjouis-toi à present, car tu as triomphé. La mort que tu me donnes, est plus cruelle que ne peut exprimer la langue d'un mortel ; cependant ton aspect est le plus douloureux de mes souffrances ; quand même il dépendroit de moi de me soustraire à ces tourmens, en me jettant dans

tes bras, je préférerois d'éprouver dans mes entrailles, des angoiſſes mille fois plus violentes encore. Tu en ris cependant? ô ſcélérat, il n'eſt point en notre pouvoir de te rendre la pareille; mais il regne là haut un rénumérateur. Un jour il rendra ton lit de mort encore plus frémiſſant. Tu n'auras pas pour motifs de conſolation, la pureté de la conſcience, & l'eſpérance d'une félicité prochaine, & l'éloignement avec lequel nous nous retrouverons un jour devant le tribunal de ce Juge ſuprême, — penſe-y, & tremble!

LE CARDINAL (*ſouriant.*)

Quel admirable orateur pour une femme! elle a pu, par ſon caquet, s'élever ſur le trône; voyons ſi ſon habit la préſervera de la mort! de la mort qu'elle s'eſt ſi adroitement préparée, & à laquelle elle accompagne ſi généreuſement ſon époux.

LE GRAND-DUC.

Oh Ferdinand, s'il coule encore en toi une goutte de ſang fraternel. — Par où ai-je mérité ceci de ta part ? — Par où.... ô Dieu, Dieu !

BIANCA, (*en tendant la main à ſon époux.*)

Mon cher ami, ne t'abaiſſe point par la moindre priere ! ſi tu le peux, meurs ſans crainte ! chaque accent de notre douleur eſt un plaiſir de plus pour ce vil aſſaſſin. Regarde, je ſouffre autant que toi, auſſi amérement & auſſi innocemment ; mais après Dieu, tu es ma derniere penſée. Notre amour eſt d'une nature dont il eſt peu d'exemple ; ſon terme eſt le même pour nous deux... — Quand même ce barbare ſéparera nos corps, aucune tombe ne ſéparera nos ames. — (Elle fait des efforts pour ſe dreſſer, & elle tend la main à François.)

Ici ! — tiens ! reçois le dernier... (elle retombe impuissante.) Pas même cette consolation, pere éternel, ta volonté soit faite ! — ouf ! ahi ! — ne tarde pas à me suivre, cher époux ! — ce sera bientôt ! — ne tarde point !

Et tandis que retomboit sa tête ; tandis que ses beaux yeux détournés par la douleur, se roidissent sans se fermer encore ; tandis que son cœur gonfloit & se fendoit ; le dernier frisson la saisit tout d'un coup, & son dernier soupir s'envola ; alors François terminant le rôle précurseur, tomba & expira aussi sur le sein déjà froid de sa fidelle épouse.

Telle fut la fin de Bianca ! unique dans son genre, & aussi extraordinaire que l'avoit été sa vie ! Il n'est personne à qui ce récit ne doive arracher des larmes de pitié..... — Quelle autre femme que Bianca, a été plus en proie à l'inconstance de la fortune ? Élevée, par sa beauté,

à un plus haut egré de grandeur, & ensuite précipitée plus bas? A qui l'amour fit-il plus fréquemment ressentir les effets de ses caprices & de sa malignité? La courte durée de ses rayons, & l'infaillibilité de son regard? Vit-on jamais quelqu'un passer plus rapidement de l'obscurité à la splendeur? de la pauvreté, de l'état de médiocrité, au faîte de l'élévation? devenir plus opinément ce qu'il méritoit de devenir, — grand & heureux? hélas! qui perdit plus que Bianca en un seul quart d'heure? que Bianca qui perdit époux, trône, la vie & même la réputation! (*celle-ci au moins pour long-tems.*) — Que Bianca, que la jeunesse, la beauté & la santé, que le rang, la prudence & la vertu, que l'amour de son peuple, la puissance de son époux & l'estime de tous les gens de bien, s'efforcent envain de protéger —— En vérité, le pouvoir du crime seroit une puissance redoutable, à laquelle rien ne

pourroit résister, devant laquelle tout devroit plier avec raison, s'il n'existoit rien d'ultérieur à la vie.

Nous ne nous sommes point proposé de raconter les mesures que prit alors Ferdinand, encouragé par Mondragon, pour rendre publique la mort de ces deux illustres & malheureux époux, aussi tôt qu'ils furent expirés, non plus que les moyens qu'il employa pour se mettre en possession d'une souveraineté si ignominieusement usurpée ; pour attribuer à Bianca, son ennemie jurée, la cause de toute cette tragédie, & pour s'attirer par milles artifices, la bienveillance du peuple d'abord outré & furieux. Détournons nos regard de ce scélérat ! Nous ne daignerons pas même rapporter comment, sans perdre de tems, le vil Mondragon trahit son propre maître ; avec quelle rapidité le traître fut disgracié du nouveau souverain, & condamné à expier son crime dans une prison perpétuelle ;

punition trop légere pour des crimes aussi abominables. Loin de nous le tableau de toutes ces attrocités! nous n'avons déjà que trop parlé des forfaits de ces deux monstres.

Je passe également sous silence, l'affliction inexprimable du vieux sénateur Capello, lorsqu'il apprit la mort de sa chere fille, son cruel genre & la méchanceté des bruits diffamatoires qu'on affectoit de répandre; . . . lorsqu'il arrachoit ses cheveux blancs, & qu'il imploroit le ciel dans les expressions de la plus violente douleur pour en obtenir, non une miraculeuse résurrection, mais seulement une prompte mort, comme l'unique remede à son désespoir. — Je me contente de dire que son attente ne tarda point à lui être accordée, & que le nom de son enfant fut la derniere parole de sa langue exténuée.

Mais le cadavre de Bianca, qui fut pendant six ans l'épouse du Grand-Duc François,

François, nous arrache encore un regard de commisération. — Le tendre & vertueux pressentiment qu'avoit eu cette Princesse, que le tyran la sépareroit de son adorable époux, même après sa mort, n'étoit que trop fondé, qui convenoit à son rang. François fut enterré avec la magnificence ; mais le corps de son épouse fut porté à Florence par l'ordre du Cardinal, sans cérémonie & sans aucun cortége, sur une civiere, comme on en use envers les malfaiteurs dont le glaive de la justice a terminé la vie. Elle se trouvoit alors extrémement gonflé, échevelée, à moitié nue, couverte uniquement d'un seul morceau de toile ; ce fut dans cet état qu'il la fit exposer pendant six heures dans l'église de St. Laurent, dans un vil cercueil ; & seulement entre deux torches, qui même n'étoient que de cire jaune. Ensuite elle fut inhumée sans autre cérémonie, dans le cimetiere de la même église (22).

Ferdinand fit même ses efforts pour effacer de l'histoire, & de la fille des princesses de Toscane, le nom de la vertueuse Bianca, sa glorieuse réputation, pour en quelque façon ensévelir en même-tems, s'il étoit possible, sa propre infamie. * Des mercenaires & de lâches adulateurs, partagerent pendant long tems ses odieuses faveurs ; mais la noble & respectable Bianca recouvrit enfin ses droits à l'estime & à la commisération publique. Car la présence des tyrans force à l'obéissance ; mais la postérité rend toujours tôt ou tard hommage à la vertu.

---

(1) L'on trouve encore de nos jours des Oraisons funebres prononcées à la mémoire de François, dans lesquelles son épouse Bianca n'est pas seulement nommée.

[*Fin du troisieme & dernier volume.*

Suite des notes de Bianca Capello.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les habitans du Boulonnois auront bien de la peine à se délivrer de cette pestilentieuse inondation, puisqu'ils n'ont pu y réussir sous le pontificat de Benoît XIV (Lambertini) leur concitoyen. Ce Pape avoit un intérêt particulier dans cette affaire. Plusieurs biens de cette illustre famille ne sont plus qu'un fond marécageux où cette riviere va se perdre, & le magnifique domaine du Poggé qu'elle possédoit ci-devant, est actuellement submergé avec son superbe palais.

(13). *Du moins pas sans vengeance.*

La mort tragique du malheureux Bonaventuri arriva au mois d'août 1584.

(14). *Cela ne manquera pas dès qu'ils seront connus.*

Dans un ancien manuscrit que j'ai consulté, & qui a pour titre : *La vie de Bianca Capello de Venise, & comment elle parvint à être Grande-Duchesse de Toscanne.* Après avoir raconté le barbare assassinat de Bona-

venturi, on l'attribue à Robert de Ricci, & l'on confirme clairement l'opinion d'après laquelle j'ai dit que l'amour de Bonaventuri pour Caſſandre, fut la cauſe de ſa perte. Voici les paroles mêmes de ce manuſcrit : « Bonaventuri épris d'amour pour Caſſandre « Bogiani, la fréquentoit ouvertement. Cette » dame, l'une des plus belles, mais des » plus capricieuſes de ſon ſiecle, étoit veuve » du Simon Louis Bogiani : elle avoit déjà » dérangé les affaires de deux jeunes gen- » tilshommes des principaux de Florence, » qui avoient été ſes amans, & dont l'un » étoit de la maiſon Cavalcanti. Bonaven- « turi ne ſavoit ou ne vouloit point cacher » ſes intrigues avec elle, ni même s'abſte- » nir d'en faire parade publiquement, pré- » caution cependant à laquelle auroit dû » l'engager la conſidération de ſa parentée, » puiſqu'elle tenoit aux premieres familles » de la ville, & qu'elle avoit douze neveux, » dont l'un étoit Robert de Ricci. Ce der- » nier ne pouvant plus ſe retenir, parla à » Caſſandre d'une maniere très-piquante. » Bonaventuri le ſut ; & ayant depuis ren- » contré Robert dans un lieu public, il lui » dit qu'il vouloit aller chez Caſſandre en

» dépit de qui que ce fût, & qu'il trou-
» veroit bien le moyen de faire cesser toutes
» les difficultés par lesquelles Robert savoit
» se défendre de restituer le bien qu'il re-
» tenoit à sa tante ; qu'il auroit bien fait
» de le lui laisser, & qu'on se seroit bien
» gardé d'y toucher s'il avoit été sous sa
» protection ».

(15) *Votre époux & mon épouse étoient les motifs de vos objections. Il est réconcilié, & elle n'existe plus.*

Jeanne d'Autriche, Princesse très vertueuse, épousa François de Médicis, le 16 novembre 1565, & lui donne un Prince appellé Philippe, qu'une mort prématurée enleva en 1582, elle lui donna aussi trois Princesses.

(16) *Je le sens, ton rival devient trop puissant*

L'amour passionné du Grand-Duc & de la veuve de Bonaventuri, donna lieu à la naissance d'Antoine de Médicis, Marquis de Capistrano, dont j'ai parlé page...., où il est dit qu'il naquit du second mariage de François avec Bianca. Tel semble être l'avis de Sansovin, dans son livre de *l'origine des*

maisons illustres d'Italie. A l'article *de la maison de Médicis*, page 120, de l'édition de Venise 1609. Cependant quelques manuscrits assurent que Dom Antoine étoit né avant le mariage du Grand-Duc avec Bianca.

(17). *A par conséquent de mes ancêtres.*

Tous les Auteurs qui ont écrit de l'histoire de Florence, assurent que Côme, surnommé le *pere de la patrie*, fut rappellé de son exil, & rétabli dans sa patrie par les soins, & les bons offices du Sénat de Venise.

(18). *De ne voir sa maison s'allier qu'à des têtes couronnées.*

Le manuscrit que j'ai cité à la quatorzieme note, & dont le style montre clairement qu'il est sorti de la plume d'un contemporain; parle ainsi de la haine secrette que le Cardinal Ferdinand nourissoit pour Bianca. » Le Cardinal Ferdinand qui se trouvoit » alors à Rome, n'apprit qu'avec une juste » indignation, que chacun peut s'imaginer, » la résolution prise par le Grand-Duc, son » frere. Il jugeoit que des alliances avec » des têtes couronnées, étoient les seules » dignes de sa maison; il enrageoit que son

» frere eût fait une pareille folie sans le con-
» sulter en aucune façon ; & son orgueil,
» si connu dans l'histoire, l'excitoit à ima-
» giner mille moyens pour faire empoisonner
» Bianca. Elle s'en rpperçut, ou pour mieux
» dire, elle en fut avertie ; ce qui l'obligea
» à se tenir sur ses gardes ; le Cardinal en
» faisoit de même à son égard ; de sorte que
» tous deux nourrissoient l'un pour l'autre,
» une haine mortelle, qu'ils n'osoient cepen-
» dant pas faire éclater par ménagement pour
» le Grand-Duc. «

(19). *La veuve de Médicis se faisoit remarquer par sa beauté.*

Il est impossible de voir, je dirois même d'imaginer, une femme qui égale en beauté cette Vénus de marbre. Jamais Dieu ni Déesse ne reçut de la sculpture des traits si pleins de graces, ni une plus belle conformation. Quoique ce soit le marbre le plus dur qui ait jamais été taillé, il a si parfaitement obéi à l'adresse du Sculpteur, qu'il semble être de cire, de pâte, ou plutôt de la chair la plus délicate. Cette ancienne & inimitable statue, réunit à l'expression la plus molle & la plus belle, ces contours si gracieux, si

élégans, par lesquels les anciens Sculpteurs savoient si bien distinguer les corps de leurs Dieux de ceux des hommes. On reconnoît encore une Déesse dans cette Vénus de marbre. Telle en est la beauté, que l'imagination du spectateur, quelque vive qu'elle soit, ne peut rien se représenter de semblable, lors même que sortant des bornes du possible, elle cherche à se tracer le modele d'une beauté qu'on ne peut que desirer. Cette charmante déesse paroît sous la figure d'une femme dont la jeunesse, la beauté & les graces tendres éblouissent, éclipsent & ravissent tout ce qui se présente auprès d'elle. Ce marbre, tout muet & insensible qu'il est, gagne le cœur par un attrait si puissant, qu'il ne lui laisse même pas la liberté de délibérer; & la beauté impérieuse qu'il représente, fera tellement notre admiration par un enchaînement victorieux, que l'on ne sauroit douter que ce soit là la déesse — Vénus, quand même on ne seroit pas prévenu. C'est donc à très-juste titre, que cette Vénus de Médicis est comptée au premier rang des sept fameuses statues de la premiere classe, qui nous restent des grands Sculpteurs de l'antiquité, & qui, dès le tems même, où elles furent faites,

mériterent d'être regardées comme des merveilles de l'art ; ce sont *la Vénus de Médicis* dont il s'agit, *l'Hercule de Farnese*, *l'Apollon*, le *Laocoon*, le *Mirmillon*, le *Méléagre*, & le *Gladiateur de Borghese*.

(20). *Déclarerent Bianca Capello, Reine de Chypre.*

Ce mémorable mariage fut célébré avec la plus grande pompe à Florence, le 20 Septembre 1579. Le Sansovin, Auteur contemporain, dans son savant ouvrage, *de l'origine des maisons illustres d'Italie*, à l'endroit déjà cité, rapporte que les deux Sénateurs, envoyés par la république, *déclarerent Bianca, fille adoptive de la république de Venise, & Reine de Chypre, ainsi que Catherine Cornaro, noble demoiselle de Venise.*

(21). *En donnant du secours à ces illustres mourans.*

L'ancien manuscrit que j'ai déjà cité, rapporte au terme précis, que Ferdinand empêcha qu'on ne portât aucun secours aux deux malheureux époux. Voici ses propres paroles : bientôt après, le Grand-Duc & » Bianca, commencerent à sentir de cruelles

„ douleurs de ventre ; ils furent obligés de „ se retirer dans leur appartement, & de „ se mettre au lit, en attendant l'arrivée „ des Médecins, & le remede que le Car- „ dinal disoit qu'on s'occupoit à préparer ; „ Mais aucun Médecin ne parut ; bien loin „ de là, le Cardinal, lui-même, défendit „ expressément, & sous peine de mort, que „ qui que ce fût osât s'approcher de l'ap- „ partement de ces deux époux infortuné, dont „ il doit soigneusement faire les approches avec „ ses domestiques affidés ; de sorte que les cris „ pitoyables par lesqeuls le Grand-Duc & „ la Grande-Duchesse appelloient du secours, „ ne leur servoient de rien ; celui qui pou- „ voit leur en procurer, les en privant par „ une horrible cruauté ; ce qui fit qu'ils „ périrent misérablement. "

(22). *Dans le cimetiere de la même église.*

Le même manuscrit décrit ainsi l'enterre- rement, qu'on n'eut pas honte de faire à Bianca. „ On demanda à l'éminentissime „ Cardinal, comment on devoit conduire „ à Florence le cadavre de Bianca, & si „ ce devroit être en procession ; à quoi il „ répondit qu'on devoit la porter sur une

„ civiere ; ce qu'on fit. On l'exposa nue
„ & échevelée, pendant six heures, dans un
„ cercueil ordinaire, entre deux torches de
„ cire jaune, dans l'église de S. Laurent;
„ après quoi on la déposa, sans autre céré-
„ monie, dans le cimetiere de la même
„ église. Quant au Grand-Duc, le Cardinal
„ lui fit faire des obseques honorables, &
„ il eut soin de faire répandre le bruit qu'il
„ n'y avoit eu aucun remede contre la force
„ & la grande quantité du poison ".

FIN.



